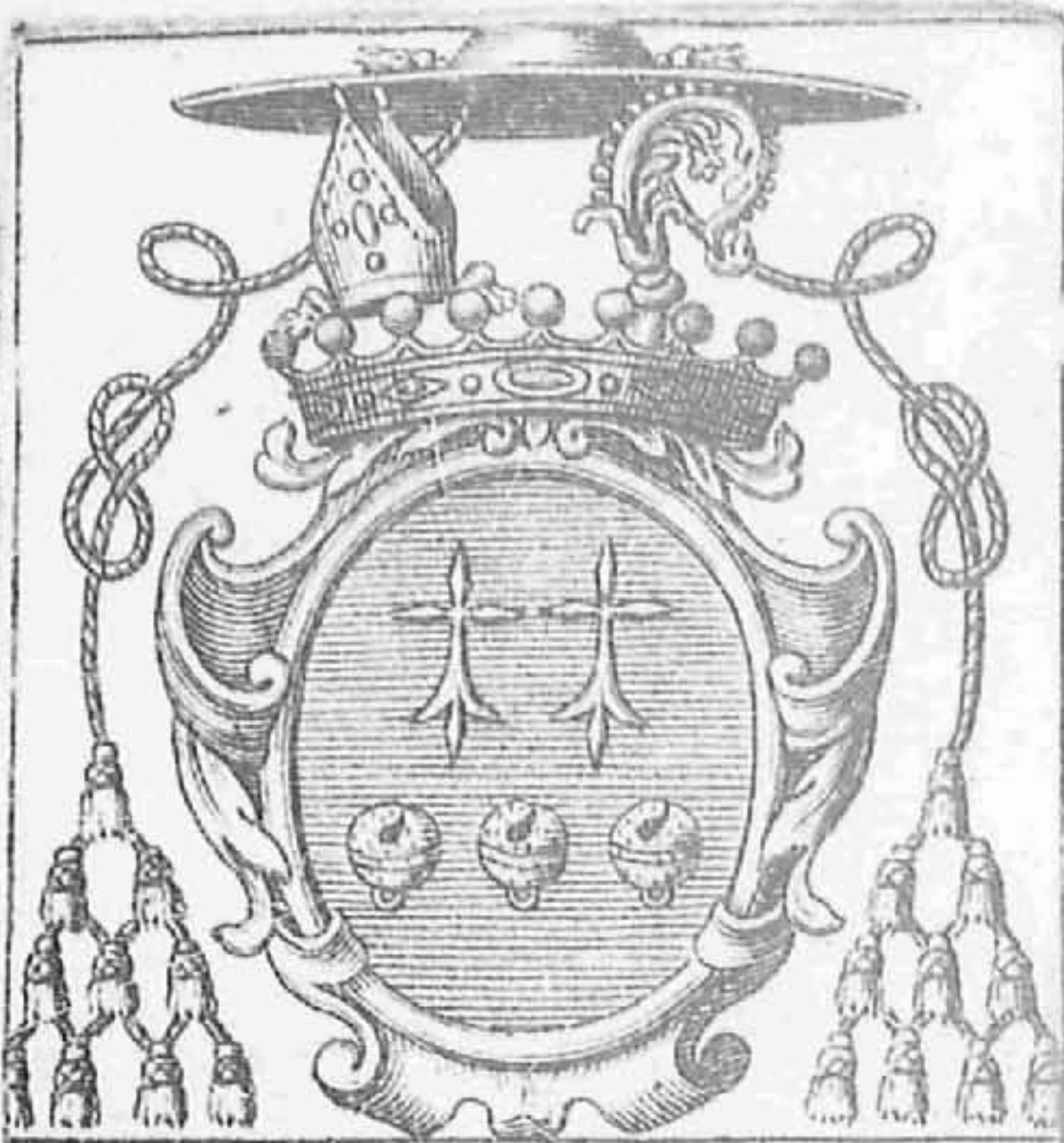


DANS L'INTÉRÊT DE LA RECHERCHE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE TIENT UN FICHER
DES TRAVAUX RELATIFS AUX MANUSCRITS
QU'ELLE CONSERVE.

ELLE PRIE LES UTILISATEURS DU PRÉSENT
MICROFILM DE LUI SIGNALER LES ÉTUDES
QU'ILS *ENTREPRENDRAIENT ET PUBLIERAIENT*
A L'AIDE DE CE DOCUMENT.



*Ex libris Bibliothecæ quam Illus:
trissimus Ecclesie Princeps · D
PETRUS DANIEL HUETIUS
Episc. Abrincensis Domui Professæ
Paris. PP. soc. Jesu Integrâ vivens donavit
An. 1692.*

XXXIX. G

Donné par le Roy le 17. Juin 1677.

DISSERTATION
SUR LA RECHERCHE
DE LA VERITÉ,
CONTENANT,
L'APOLOGIE
DES
ACADEMICIENS.

*Où l'on fait voir que leur maniere
de Philosopher est la plus utile
pour la Religion, & la plus con-
forme au bon sens.*

Pour servir de Réponse à la CRI-
TIQUE de la CRITIQUE, &c.

Avec plusieurs remarques sur les
ERREURS des SENS & sur l'Ori-
gine de la Philosophie de Monsieur
DESCARTES.

Par M. de La Moignon.

A PARIS,

Chez ESTIENNE MICHALLET,
premier Imprimeur du Roy, rue S.
Jacque, à l'Image S. Paul.

M. DC. LXXXVII.

Avec Privilege du Roy.

Ne extra hanc Bibliothecam efferatur.
Ex obedientia.



cuu.



PREFACE

QUOY que cette Apologie n'ait esté écrite que par occasion & pour répondre à un Livre intitulé Critiq. de la Critiq. de la Recherche de la verité, cela n'empêchera pas neanmoins que l'on n'y trouve autant de satisfaction que si elle avoit été faite de dessein formé. Les Titres de Critique & de Réponse, sont des Titres que le tems impose, & que l'on ne doit pas changer; non seulement parce que c'est un devoir qu'il faut rendre à ceux qui écrivent sur nos Ouvrages, mais encore parce que les plus grands developemens & les meilleures reflexions se rencontrent pour l'ordinaire en de semblables dissertations. En effet on peut penser que ce qui a esté discuté & examiné par plusieurs personnes, contient quelque chose de plus solide

P R E F A C E.

que les premières productions qui viendroient d'une main non encore exercée. Ce n'est pas qu'en de pareilles dissertations, on ne trouve quelquefois des choses qui ne regardent point le fond des questions: mais on verra que j'ay rejeté tout ce qui m'a paru hors d'œuvre, & que je me suis étudié à ménager le tems des Lecteurs aussi-bien que le mien propre, de sorte que j'ay donné en raccourci ce qui demanderoit plus d'étendue. n'y ayant pas un chapitre dans cette Réponse, qui ne puisse fournir un Livre entier. C'est ce qui me fait prendre la liberté d'inviter à le lire plus d'une fois, d'autant plus que la fin sert à éclaircir le commencement, & qu'il n'y a pas d'apparence que l'on puisse retenir d'un seul coup les différentes choses que l'on y traite en si peu de mots.

Au reste, j'ay répondu sur les chefs de ma Critique, & je me réserve seulement icy à parler des Académiciens. Il n'est pas peu important de faire connoître que leur manière de philosopher s'accorde avec la Religion, parce que comme elle est la plus conforme au bon sens, c'est aussi celle que les honnêtes gens & les personnes d'esprit suivent plus volontiers,

P R E F A C E.

pour les raisons que nous verrons. Cela m'a porté à écrire cette Apologie, dans un tems où la contrariété des Dogmatistes trouble & agite les Esprits par des opinions : au lieu que si nous imitons les Academiciens, nous ne nous embarquerons point sur de simples vraysemblances, & nous tenant au port, nous attendrons que de solides demonstrations nous conduisent à la verité, ut non simus fluctuantes & circumferamur omni vento doctrinae. Je finis cette Preface par un trait de Ciceron, que S. Augustin a rapporté dans ses Livres des Academiciens. Ces illustres Auteurs s'en sont servi ingenieusement, pour montrer l'avantage qu'avoient nos Philosophes par-dessus les autres.

Dans un grand & vaste auditoire, il y avoit deux Dogmatistes, l'un Stoïcien & l'autre Epicurien : le Stoïcien crioit en un coin, venez à moy, je vous montreray le chemin de la felicité, apprenez à vivre en hommes, & sçachez que la vertu seule est capable de vous rendre heureux, aimez l'honnêteté, méprisez les plaisirs des sens, assurés-vous que le Sage est au dessus du Destin, & ne doit point apprehender les accidens de la for-

P R E F A C E.

tune.... Un Academicien s'approche pour entendre ce Stoïcien, & voulant passer pour un de ses écoliers, luy fait une question, après l'avoir écouté paisiblement. Je voudrois, luy dit-il, que vous nous eussiez donné une idée claire & constante de l'honnêteté : car ce qui est honnête en un Pays ne l'est pas dans un autre, & je n'ay point encore veu que l'on se soit accordé dans les definitions que l'on a données de la vertu & de l'honnêteté. Il ne sert de rien de représenter l'homme plus grand qu'il n'est, ny de le considérer toujours comme s'il n'étoit qu'un pur esprit, la vertu guidée de cette manière n'est qu'un beau phantôme, & quand on arriveroit à la perfection que vous décrivez; peut-être ne seroit-on plus qu'un être sans action & sans mouvement.... le Stoïcien ne pouvant plus long-tems supporter, l'interrompt & luy dit brusquement, si vous ne comprenez pas ce que je viens de dire, malheur à vous; ceux-cy (montrant ses écoliers) le comprennent fort bien; allez ne les troublez point par des objections inutiles. L'Academicien se retire, & voyant dans un coin opposé l'Epicurien qui dit, venez, venez goûter les plaisirs que la

P R E F A C E.

nature vous prépare, vous avez beau froncer le sourcil & faire parêtre au dehors une constance inébranlable lorsque vous êtes plus malheureux que les bêtes : la nature se vange de vos mépris, & si vous la fuyez d'un côté elle vous retrouve d'un autre, c'est elle qui vous a formez & c'est elle seule qui peut vous rendre contents. Suivez, suivez ses ordres, ou vous serez toujours réduits à combattre contre vous-même... Nostre Academicien s'approche, & après l'avoir écouté assez long-tems ; vous demandez, luy dit-il, que l'on suive la nature, & je vous avouë qu'il est fort vraisemblable qu'on la doit suivre, mais auparavant faites-nous connoistre ce que c'est que cette nature, & empêchez que nous ne prenions pour elle de méchantes habitudes, que le tems a formées dans nôtre cerveau & dans nos membres depuis le ventre de nos meres, est-ce la nature animale que je dois suivre ou la nature humaine ? si je suis la nature animale, elle m'apprendra que la force est la Maistresse de tout, c'est elle qui enseigne aux gros poissons à manger les petits, aux éprevieriers à dépeupler l'air d'oiseaux, aux loups à devorer les,

P R E F A C E.

brebis.... Mais si je veux suivre la nature particulière de l'homme, je trouveray qu'elle ordonne d'écouter la raison, & de résister aux inclinations que la nature commune inspire à tous les animaux, d'ailleurs n'y aura-t-il qu'à s'abandonner à toutes sortes de voluptés ? hélas ! on voit assez par expérience, combien un seul plaisir nous cause de douleurs, & quels sont les fruits de la volupté : plus on les goûte, & moins on y trouve d'agrément, à quel excès de chagrins se voit-on porté lorsqu'on a épuisé les esprits & les organes qui sont les ministres de ces faux plaisirs ? Enfin pouvons-nous être sans besoins & sans craintes, lorsque nostre bonheur dépend de mille objets & de mille évènements, que nous rencontrons quand nous ne voulons pas, & que nous ne trouvons point quand nous voulons, estant toujours insatiables & jamais rassasiés, excitant toujours en nous une soif, qui nous brûle & consume en un moment toute nostre félicité. Malheureuse félicité qui est si caduque, & plus malheureuse volupté qui nous asservit & nous captive sous un joug si indigne & si fâcheux.... L'Epicurien prenant la parole

PREFACE.

luy dit, je vois bien que vous vous estes laissé eniêter des chimeres de ce Stoïcien, mais puisque vous ne voulez pas suivre mes conseils, allez ne troublez point nos plaisirs. L'Academicien se retire, & l'Epicurien haussant la voix dit au Stoïcien, que vous a pu dire ce bon-homme? vous luy avez fait tourner la cervelle par vos idées d'honnêteté & de vertu; le Stoïcien luy répondit avec sa seriosité ordinaire, il ne veut donc point se rendre à vostre libertinage, s'il vous avoit suivi, vous en auriez fait une bête, Epicuri de grege porcum, mais graces à Dieu, il est plus sage que vous. Je le plaindrois fort, répartit l'Epicurien, s'il avoit autant de folie dans la tête que vous en avez. De folie reprend le Stoïcien, sçavez-vous.... Alors les Ecoliers craignant que leurs Maistres n'en vinssent aux mains, allerent querir l'Academicien, qui s'entretenoit avec un homme de bon sens dans une chambre prochaine, & l'ayant amené, ils le prièrent de mettre la paix. C'est là que Cicéron dit que celuy qui a le second rang, au jugement de tous, peut s'assurer d'avoir le premier qui secundas partes judicio omnium tenet, primas

P R E F A C E.

habet. Vous n'êtes pas si différens entre vous que vous pensez, dit l'Academicien, il vous manque à tous deux la même chose. Vous Stoïcien vous voulez que l'on vive suivant la nature secundum naturam vivere, & vous Epicurien, vous voulez aussi que l'on prenne la nature pour guide, il faut donc que vous connoissiez bien tous deux la nature de l'homme, & non pas le considerer, comme fait le Stoïcien, de même que s'il n'avoit point de corps, & pourroit se deffaire de toute sorte de passions: ni le regarder seulement de la part du corps & des sens comme fait l'Epicurien, de même que s'il n'avoit point une raison par laquelle il doit se conduire, vous avez donc tous deux la même chose à apprendre. pour moy, quoique je ne la connoisse pas mieux que vous, souffrez cependant que je vous dise que je suis plus ignorant que vous n'êtes, car si je ne sçay pas plus que vous, du moins je connois mon ignorance, & vous ne connoissez point la vôtre.

C'est ainsi que les Academiciens combattoient les prejugez des Dogmatistes, & tâchoient de les reduire dans un doute raisonnable: non pas pour les y arrêter

P R E F A C E.

entièrement ; mais au contraire pour les obliger d'en sortir de maniere à n'y rentrer jamais. Il est vray que les Academiciens doivent douter d'une tres-grande quantité de choses , mais c'est parce que ces choses sont douteuses , & il se trouve neanmoins que les principales veritez leur sont connues , de sorte que leurs doutes regardent seulement les matieres de sciences , & les propositions dogmatiques que l'on pourroit faire sur les sujets de pure speculation humaine.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 11. de Septembre 1676. il est permis à Mr. S. F * * * Chanoine de Dijon, de faire imprimer & vendre, *les suites des Critiques, Réponses, ou dissertations, sçavoir, la Réponse à la Critiq de la Cri'iq. de la Recherche de la vérité, &c.* Pendant le tems de 7. années, à compter du jour que chaque volume sera achevé d'imprimer la premiere fois, en vertu des presentes. Et défenses sont faites d'imprimer & de vendre lesdits Livres sans son consentement, suivant qu'il est plus amplement porté par les Lettres dudit Privilege, enregistré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 16. Septembre 1676.

Ledit Sieur F * * * consent que la presente *Apologie ou Réponse*, soit vendue chez ESTIENNE MICHALET, suivant l'accord fait entre eux en l'année 1687.

Apologie des Academiciens.

Où l'on fait voir que leur maniere de philosopher est la plus utile pour la Religion & la plus conforme au bon sens, avec plusieurs remarques sur les erreurs des sens & sur l'origine de la Philosophie de M. Descartes, &c. Preface. Premiere partie.

Où l'on fait voir que la Philosophie des Academiciens est la plus utile pour la Religion, I

Article 1. Que les premiers Peres de l'Eglise ont esté Academiciens, 3

Art. 2. Que les Loix des Academiciens s'accordent fort avec le Christianisme, 5

Article 3. Que la maniere de philosopher des Academiciens est la plus utile pour éviter les heresies, & pour entretenir la paix, tant de la part des Loix civiles, que de la Religion, II

Article 4. Que la maniere de philosopher des Academ. est la plus utile pour entretenir le calme dans l'esprit des Fidèles, 13

T A B L E.

- Article 5. *Que la maniere de philosopher des Academiciens est la plus utile pour empescher que les libertins ne combattent la Religion,* 18
- Art. 6. *D'où vient que l'on impose ordinairement aux Academiciens,* 21
- Article 7. *Plusieurs choses que l'on doit principalement remarquer touchant les Academiciens,* 37
- Seconde partie.
- Où il est parlé du sentiment de S. Augustin touchant les Academiciens.
- Art. 1. *Du dessein de S. Augustin; que ses Livres ne sont point contre les Academiciens, mais plutôt pour eux,* 38
- Art. 2. *Les Loix des Academiciens proposées & approuvées par S. Augustin,* 44
- Art. 3. *Du premier Livre de S. Augustin touchant les Academiciens; des raisonnemens qu'il fait contre les sentimens que l'on leur attribué vulgairement,* 49
- Article 4. *Le jugement que S. Augustin a fait luy-mesme de ses livres touchant les Academiciens,* 57
- Article 5. *De quelques endroits dans lesquels S. Augustin a parlé des Academiciens. Qu'il s'est appuyé sur leurs principe pour porter les esprits à la pieté & à la Religion,* 61

T A B L E.

Troisième partie.

Où l'on fait voir que la maniere de Philosopher des Academiciens est la plus conforme au bon sens.

Article 1. Que les Loix des Academiciens sont de bons sens.

Explication de ces Loix, avec la réponse à quelques objections, 73

Article 2. De l'un des principaux axiomes des Academiciens touchant la connoissance des sens, 86

Section premiere, Ce que les Academiciens ont entendu par cette proposition, toutes choses sont incomprehensibles, 91

Section seconde, Que Monsieur Descartes n'est pas le premier qui ait reconnu les erreurs des sens, touchant les qualitez sensibles, 95

Article 3. De cet axiome des Academiciens, le Sage ne se conduira point par opinion, 102

Article 4. De cét autre axiome des Academiciens. Les mots ne donnent pas les idées, mais ils les supposent, 107

Art. 5. De l'origine de la Philosophie de M. Descartes. Qu'il s'est fondé sur le principe des Academiciens: Et que, s'il est tombé ensuite en quelques préjugés, cela ne vient que de ce qu'il a suivi en

T A B L E.

cela les traces de quelques Anciens, 110

Quatrième Partie.

Où l'on fait voir que la manière de philosopher des Academiciens conduit à la connoissance des principales & des plus importantes Veritez,

Article 1. Que l'on peut recevoir les principales veritez en supposant les principes des Academiciens, 122

Article 2. Que suivant les Academiciens nostre ame nous est connue avant, &c. 123

Art. 3. Que l'on peut prouver l'unité & la spiritualité de l'ame par les, &c. 125

Art. 4. Que l'on peut démontrer l'immortalité de l'ame par les principes, &c. 128

Art. 5. Que l'on peut démontrer l'existence de Dieu par les principes des Academ. 131

Article 6. Que l'on peut démontrer l'unité de Dieu par les principes des Academ. 134

Art. 7. De la Conservation des Creatures par une continuelle production, &c. 137

Art. 8. De la Providence de Dieu, par rapport aux principes des Academiciens, &c. 139

Art. 9. Que suivant les Academiciens, on doit recevoir la Foy Divine, 141

Art. 10. Ce que c'est que connoître les choses probablement, suivant les Academ. 144

Art. 11. Rép. aux principales Objections, 147

Conclusion, 155



R E P O N C E

A LA CRITIQUE

DE LA CRITIQUE

DE LA RECHERCHE

DE LA VÉRITÉ

SUR LA PHILOSOPHIE

DES ACADEMICIENS.

PREMIERE PARTIE.

*Où l'on fait voir que leur maniere de philosopher
est la plus utile pour la Religion.*



Le penchant naturel qui porte les hommes au libertinage, les oblige de chercher dans la Philosophie, de quoy autoriser cette méchante inclination, comme s'il leur étoit permis de faire servir la raison & la vérité à leurs desordres; c'est ainsi que nous voyions corrompre tous les jours ce qu'il y a de plus considerable dans la Philosophie des Anciens, aussi bien que ce que les derniers tems nous

ont donné de plus curieux & de plus raisonnable : mais il est bon de faire voir à bien des gens qu'ils se trompent, lors qu'ils s'imaginent que l'une des plus sages manières de philosopher, qui ait gouverné les esprits, les doive porter à mépriser leur Religion, & à se rendre incrédules pour toutes les veritez, qui ne leur plaisent pas.

On juge bien que je veux parler de la Philosophie des Academiciens, que quelques-uns employent pour se persuader qu'il faut douter de toute chose, & que par consequant on doit regarder la Religion d'une manière indifférente.

Ce n'est pas néanmoins que quelques personnes de mérite, sçayantes d'ailleurs, mais mal informées de cette manière de philosopher n'ayent entrepris de confirmer des sentimens qu'ils devoient plutôt combattre, mais cela oblige encore davantage de découvrir au public l'erreur où l'on est sur ce sujet : de sorte que la Pieté & la Religion ne permettent pas de laisser regner ces opinions qui font plus générales qu'on ne pense, & qui font d'autant plus de mal qu'elles sont autorisées par un silence qui les favorise.

Que l'on ne s'imagine donc pas que la Philosophie des Academiciens soit plus contraire à la Foy que les autres Philosophies, & que si elle tient d'avantage du bon sens, elle n'en soit pas plus nuisible à une Religion appuyée sur la verité qui en est la source & la regle.

Et quoy que l'Auteur auquel je répond ait semblé vouloir dire le contraire, je ne laisseray

pas de deffendre icy de l'opinion que l'on a vulgairément des Academiciens, Saint Augustin a trouvé bon de faire la même chose en son tems, & c'est pour cela qu'il a écrit trois livres touchant ces Philosophes, il employe une partie de ces livres pour deffendre les Academiciens, des sentimens que le vulgaire leur attribuoit. Ce saint Docteur pretend qu'on s'est trompé de penser que les Academiciens avoient desespéré de connoître la verité & cela posé, comme il le veut, il reduit toutes les Academies à celle de Platon, qui est l'ancienne: & si l'on trouve quelque Peres, qui ait semblé dire le contraire, il faut considérer que le mot d'Academie étoit si general & si fameux qu'on l'attribuoit indifferamment à toute sorte d'assemblée de Philosophes & même de gens de lettre jusques-là qu'Aristote & les Peripateticiens ont été appelez quelquefois Academiciens: de sorte que pour en bien juger, il les faut regarder comme veritables Sectateurs de Platon, & c'est ce qui nous donne sujet de dire...

ARTICLE PREMIER.

Que les premiers Peres de l'Eglise ont été Academiciens.

ON ne doute pas qu'ils n'ayent été Platoniciens & nous reconnoîtrons dans la suite de cette réponse qu'ils ont été Academiciens. J'ay déja remarqué qu'il y a eu de deux sortes de Sectateurs de Platon: & s'il y a eu quelques heresies que l'on dit avoir été tirées des

dogmes qu'on attribué à ce Philosophe ; cela ne regarde point les Academiciens ; mais seulement quelque Dogmatistes qui prenant le nom de Platoniciens , ont fait dire à Platon plus qu'il n'a voulu dire : puis qu'en un mot ce Philosophe n'a pas prétendu affirmer davantage que Socrate auquel il rapporte ses écrits ; & d'ailleurs Socrate n'a affirmé qu'une chose : *Vnum scio , quòd nihil scio*. Ce qui ne peut servir pour former des heresies.

L'Auteur auquel je réponds après avoir approuvé les Loix des Academiciens , telles que je les ay rapportées , dit qu'il n'y a que les Academiciens , qui pensent tout ignorer que l'on doive condamner , pag. 14. pour moy je prends que les Academiciens on reconnu quelque veritez . tant de Geometrie , de Mechanique , & de Physique ; que de Logique , de Morale & de Metaphysique , quoy qu'ils considerassent ces veritez , autrement qu'on n'a coutume de faire ; donc si les Peres ont parlé contre ceux qui ont nié toute sorte de veritez , cela ne fait rien contre les Academiciens que je deffends. Enfin quand on voudroit soutenir que les Academiciens de la Moyenne & nouvelle Academicie n'auroient point suivi Platon , cela n'empescheroit pas que les premiers Peres n'eussent été Academiciens à la maniere de l'Ancienne Academie. Je rapporteray volontiers icy les témoignages de saint Justin, de saint Denis , de Clement Alexandrin , d'Origene , de saint Jerôme, de Lactance, de saint Thomas même , & de toute ce qu'il y a eu de Sçavans, Theologiens : mais je me suis proposé

de n'en parler icy qu'en peu de mots , & nous allons reconnoître encore cette verité en examinant les principales Regles de l'Academie & montrant. . . .

ARTICLE SECOND.

Que les Loix des Academiciens s'accordent fort avec le Christianisme.

EN voicy la premiere , *ne se conduire que par demonstration en matiere de Philosophie.* Saint Augustin nous propose luy-même cette loy & l'exprime tres bien en cette maniere: *Nolite putare vos veritatem in Philosophia cognovisse , nisi ita didiceritis saltem ut nostis unum , duo , tria , quatuor collecta in summa fieri decem.* Cette loy est si autentique & si necessaire qu'il est absurde & entierement déraisonnable de la refuser ! En effet , il n'y a point de science sans évidence. Cela est clair , & n'a pas besoin de preuve , jusques là qu'il est ridicule, comme dit Lactance de s'imaginer avoir de la science par de simples vray-semblances ou probabilitéz.

La seconde Loy n'est pas moins importante ny moins incontestable. *Ne point agiter les questions que l'on voit bien ne pouvoir decider.* Par ce qu'on n'observe point la premiere, on tombe dans les prejugez : & par ce qu'on ne suit point celle-cy , on tombe dans la dissension on se perd dans des disputes inutiles & l'on épuise vainement toute la force de l'esprit & tout le tems de la vie : On s'engage à de vaines recherches qui ne

servent qu'à nous enfler de presumption & d'orgueil, *semper discentes & nunquam ad veritatis cognitionem pervenientes.* On se porte après cela à soutenir opiniâtement tout ce que l'on a avancé, au prejudice même de la vérité : jusques-là que l'on peut dire que toutes les heresies sont des effets de la présomption que l'on combat par cette Regle. *Stultas*, disoit saint Paul, *& sine disciplina questiones devita sciens quia generant lites.*

Avouër que l'on ne sçait pas qu'on ignore, n'est-ce pas encore une Loy qui est tres-conforme au Christianisme? puisque c'est un moyen de s'éloigner de cet esprit de superbe que cette Religion a toujours eu en horreur. Quand on reconnoit sa propre foiblesse & qu'on se juge trop impuissant pour découvrir des veritez qui semblent être au dessus de l'esprit humain, n'est-ce pas une disposition à demander au Ciel un secours que nous n'avons pas, de nôtre nature? Si on y fait reflection on reconnoîtra que les Peres dont nous avons parlé, ont si fort estimé cette maxime qu'ils en ont fait le fondement de leurs écrits contre les Gentils, & principalement contre les Philosophes payens. Ils tâchoient de leur faire connoître que les lumieres de la Philosophie humaine étoient trop foibles pour découvrir aux hommes, ce qui devoit faire leur bon-heur & servir de regle à toutes leurs actions, pretendant par ce moyen les obliger d'avouër leur ignorance & de venir apprendre de l'Evangile, ce que leurs études ne pouvoient leur enseigner. Ils les combattoient par les raisons des Academiciens

& même par celles des Pyrrhoniens en leur faissant voir la contrariété de leurs opinions, & le trouble qu'ils caufoient dans l'esprit par leurs contestations.

C'est de cette maniere que Lactance prétendoit convaincre tous les Philosophes de son tems , & que saint Augustin s'efforçoit de faire voir , que le Chrétien étoit le véritable Philosophe , ce que ces Peres ont fondé sur ce principe , Sçavoir , que les hommes n'ayant encor pû découvrir la verité par leur lumiere naturelle , ils étoient obligez d'avouër leur ignorance & de demander au Ciel ce qu'ils ne pouvoient obtenir par toutes leurs études. *Numen aliquod aisti solum posse ostendere homini quid sit verum , cum breviter , tum etiam piè.* Cette Loy se trouve encore proposée par saint Paul , ce grand Apôtre parlant de la science humaine qui enfle , & regardant la science des Dogmatistes comme une vaine science , qui n'en a que le nom. dit, *Si quis existimat se scire aliquid mundum cognovit que nullum modum oporteat eum scire.*

Cette quatrième Loy , *discerner les choses que l'on sçait , de celles que l'on ne sçait pas* , est si conforme à ce que les Saints Peres ont voulu insinuer dans les Esprits , qu'une partie de leurs Livres ne tend qu'à la faire observer : jusques-là que Lactance & S. Augustin ont entrepris de faire voir que la sagesse humaine consiste dans un milieu sçavoir qu'on sçait quelques choses & qu'on en ignore d'autres. Ils prouvent même cette verité contre les Academiciens où pour mieux dire , contre les sentimens qu'on attribuoit communement aux Academiciens ; car

8 *Réponse de la Critique*

ils sçavoient assez juger que les Academiciens n'avoient pas désespéré de trouver la verité, ils pensoient même qu'ils la conoissoient, c'est ce que Lactance, dit parlant d'Arcefilas: *Homo verus ceteris Philosophis voluit scientiam eripere ut eam domi absconderet*, & saint Augustin declare expressement qu'il croit que les Academiciens, déguisoient leurs sentimens de peur de prostituër la verité, en l'exposant aux insultes des insensez & des ignorans. *Arcefilas vir acutissimus atque humanissimus maluit dedocere quos patiebatur male doctos, quam docere quos dociles non arbitratur*. Il n'est pas necessaire de prouver icy qu'il est bon pour les Chrêtiens de discerner les choses que l'on sçait de celles que l'on ne sçait pas; car outre les raisons que ces Peres en ont apportées, il est evident que sans cela, il ne seroit pas moyen de distinguer les Articles de Foy des opinions des hommes ny de former aucune doctrine constante & assurée. De sorte que cette quatrième Loy, n'est pas seulement utile, mais elle est encor tres-necessaire.

Enfin les Academiciens font profession de chercher toujourns des connoissances nouvelles, & je ne pense pas qu'on puisse dire, que cette Loy qui tend à perfectionner l'esprit humain, & à l'enrichir de la découverte des veritez, soit opposée à l'Esprit du Christianisme. Au contraire la science étant un don de Dieu, les Peres de l'Eglise sont demeurez d'accord, que c'est une belle occupation pour des Chrêtiens que de chercher la verité. Saint Augustin s'étoit dévoué à cet employ qui est le plus noble & le

plus legitime que les hommes se puissent proposer. *Contemptis autem cæteris que bona mortales putant, investiganda, veritati, inservire proposui.* Ce saint Docteur remarque judicieusement après Cicéron, que la Sageffe humaine confifte à chercher la verité, soit que l'on soit assuré de la trouver, ou non. Car quoy qu'il ne dépende pas de nous de la trouver, il est pourtant en nôtre pouvoir de la chercher: & quand nous l'avons fait, nous nous sommes acquité de la principale obligation, que nous avons de nous bien servir de nôtre raison.

Le même saint Augustin regardant cette pensée comme importante pour la Religion Chrétienne, s'applique à détruire un sentiment qu'on attribuoit vulgairement aux Académiciens, Sçavoir, qu'on ne devoit pas chercher la verité; par ce qu'on supposoit qu'il étoit impossible de la trouver; sentiment néanmoins qui n'est pas des Académiciens, comme nous le ferons voir ailleurs: C'est donc ce que ce Pere a voulu combattre ayant assez fait connoître auparavant qu'il ne croyoit pas que les Académiciens fussent tombez dans cet erreur à laquelle il déclare la guerre uniquement, ce qui nous fait voir, que saint Augustin aussi bien que les autres Peres de l'Eglise ont toujours fort estimé l'inclination que Dieu a donnée aux hommes de chercher la verité.

Il est vray, que le Chrétien est principalement obligé de travailler à acquérir de la vertu en soumettant son esprit & son cœur à l'empire de sa Religion. Mais il ne sçauroit le faire mieux qu'en le faisant sagement & confor mémé.

aux lumières du bon sens & de la droite raison. *Rationabile sit obsequium vestrum.* Il ne faut pas qu'il suive sa Religion par caprice, & que ses vertus ne soient que des effets de son temperament & de la composition de ses humeurs. Il faut qu'il croye, il est vray, & qu'il captive son entendement pour le soumettre à la Foy, mais il ne faut pas que cette Foy soit une crédulité déraisonnable, il luy faut des motifs pour croire, & la raison luy doit apprendre qu'il ne faut pas qu'il se serve de la raison pour juger des choses qui sont au dessus de sa capacité. C'est une nécessité que nôtre esprit se porte à quelque chose qui l'occupe, dit ce même Pere, & s'il ne prend la Philosophie pour son partage, il est obligé de chercher les vaines satisfactions des sciences mondaines, qui ne tendent qu'à de vains plaisirs, & c'est ce que ce Philosophe appelle, *Philocalie*, & qu'il regarde comme une occupation indigne d'un Chrétien à comparaison de celle de chercher la vérité, ce qui fait proprement le principe & la suite de la Philosophie des Academiciens.

Concluons donc que leur maniere de philosopher est tres-conforme au Christianisme, puis que toutes ses Loix conviennent si bien avec cette Religion, comme nous le venons de reconnoître; & si nous pensions, quoy que sans raison, que la Philosophie soit inutile pour le Christianisme, & même qu'elle luy soit un obstacle; concluons encor, suivant cette pensée que la Philosophie des Academiciens est moins dangereuse que celle des autres Philosophes, puis qu'elle favorise moins l'orgueil des

hommes & les engage moins à décider suivant leurs propres lumieres, où plutôt suivant leurs préjugés particuliers.

ARTICLE TROISIEME.

Que la maniere de philosopher des Académiciens est la plus saine pour éviter les Heresies ; & pour entretenir la paix tant de la part des lois civiles, que de la Religion.

LEs Personnes qui gouvernent dans le monde sont assez persuadées, que la pluspart des troubles & des querelles viennent de ce qu'on décide trop legerement bien des choses, sur lesquelles il seroit bon de ne pas prononcer, & l'on ne doit point douter que toutes les Heresies & les fausses opinions ne soient tirées de quelques préjugés.

C'est une verité qu'on a toujours expérimentée depuis qu'il y a de la division parmi les hommes, & si on veut faire reflection sur toutes les Heresies qui ont troublé l'Eglise, on reconnoitra qu'elles ne sont venues que de quelques opinions trop prouement receuës, & defenduës trop opiniatement. C'est pour cela que les Peres de l'Eglise ont appelé les Philosophes, Patriarches des Heresies, non pas qu'ils voulussent dire par là, que la Philosophie qui est l'étude de la Sageffe fut contraire à la verité & à la paix, mais parce qu'une méchante coutume est assez naturelle aux hommes, les

porte à décider trop légèrement, suivant les opinions qui favorisent leurs desirs; d'où procede la contrariété de leurs sentimens.

Il est impossible qu'il n'y ait de la dissention parmi les hommes, lorsqu'ils se conduisent par leur sens particulier: il est nécessaire qu'ils soient opposez, qu'ils soient dans l'erreur, qu'ils se tourmentent, & qu'ils s'inquietent pour deffendre leurs préjugés: & l'on peut dire, en un mot que cette inclination naturelle à prononcer sur toute chose est la cause de tous les maux du monde. En effet, que l'on se represente les desordres & les ligués qui ont soulevé tant de peuples & desolé tant de Royaumes; & que l'on considere s'il n'est pas vray, que tout cela n'a été produit que par des préjugés qui occupant les esprits armoient des nations entieres pour deffendre ce que l'on ne concevoit presque pas, des droits imaginaires, une gloire vaine & phantastique & mille autres chimeres, qui font assez voir que les hommes s'échoffent pour deffendre leurs opinions beaucoup plus que pour la verité. Cela est trop certain & cela l'est encore plus que je ne scaurois l'exprimer. Les préjugés sont les causes de tous les maux des hommes, parce qu'ils produisent toutes les erreurs. Mais il faut qu'on m'accorde aussi que les Academiciens sont plus éloignez des préjugés que les autres Philosophes, puis qu'ils décident moins & qu'ils ne se hazardent pas à suivre de simples vray-semblances. Ils ne feront point de party, & ne se separeront point des autres pour s'attacher à de simples opinions particulieres: au lieu que les autres

autres Philosophes que je comprends sous le nom de *Dogmatistes*, ne font point de difficulté de se rendre à de simples probabilités, & par là ils se jettent dans la fâcheuse nécessité de recevoir des préjugés, & de se séparer par conséquent, n'étant pas possible naturellement que les hommes s'accordent dans leurs opinions.

Si on observe donc bien les loix de la Philosophie des Académiciens, il n'est pas possible que l'on tombe dans l'erreur, & encore moins que l'on se sépare les uns des autres, pour de simples opinions. Il est vrai que cette manière de philosopher engage aussi à ne décider que très-peu de choses, mais cela est plus avantageux qu'on ne pense, aussi bien pour la Politique, & la vie civile que pour la Religion. Puisque la plupart des procès & des querelles viennent de ce que les hommes se rendant juges de leurs propres différends ne font point justice à leurs parties, & condamnent trop légèrement leurs adversaires, ce qui n'arriveroit pas si chacun avant que de juger, examinait les droits des autres & ne blâmoit personne par opinion, ajoutons que plus on multiplie les loix, moins on se met en état de les faire observer, le trop grand nombre de formalités ne servant qu'à embarrasser la justice & répandre les ténèbres dans l'esprit de ceux qui tâchent de la reconnoître.

Nous voyons donc que la Philosophie des Académiciens n'est pas moins utile pour la Politique que pour la Religion, & je ne m'arrêteray pas à prouver ceci plus amplement de la part de la Politique : car on est assez persuadé

que les jugemens temeraires sont les causes de la plûpart des troubles qui arrivent dans la vie civile: & pour ce qui regarde la Religion en est assez convaincu que les prejugez produisent toutes les Heresies: d'où il est aisé de conclure que les Academiciens étant plus éloignez des prejugez où des jugemens temeraires que les autres Philosophes, ils sont aussi plus propres à conserver la paix, tant de la part de la Religion, que de la vie civile; par ce qu'en un mot ils ne se conduisent que par des veritez incontestables en matiere de Philosophie, & pour ce qu'il garde les mœurs, ils suivent l'Eglise & la Foy dans les matieres du salut, & les loix civiles dans les actions particulieres qui regardent le temporel.

Je ne parleray point de l'avantage que la Theologie peut tirer de cette maniere de Philosopher. Cela demanderoit un discours un peu trop long. Je diray seulement que si les Theologiens se plaignent de ce que les Philosophes par leurs opinions corrompent cette Science sacrée, & la font dégenger en disputes purement humaines, cela ne vient pas des Academiciens, parce qu'ils retranchent une partie des questions que les autres prennent plaisir d'agiter, & à la verité on a raison de se plaindre de ce que les Dogmatistes entreprennent de decider en matiere de Religion beaucoup de choses, qu'il seroit bon de ne point decider. Car il faut que les Propositions de Theologie ne soient que des consequences des Articles de Foy, & des veritez évidentes d'elles-mêmes, & tout-à-fait incontestables. Il

n'est pas nécessaire que cette science divine soit remplie de Problemes & d'opinions particulières, qui sont contraires les unes aux autres, & qui par conséquent sont suspects de fausseté. Je veux que ces Problemes & ces opinions contestées ne passent point pour articles de Foy. Mais on les reçoit des mêmes personnes, & de la même bouche, dont on reçoit aussi les Oracles de la Religion. Enfin on éviteroit bien des dangers si on étoit moins affirmatif, que l'on n'est ordinairement : & si on philosophoit comme les Academiciens, on ne seroit pas si prompt à décider, ni si susceptible que l'on est de fausses opinions & de sentimens particuliers.

ARTICLE QUARTIÈME.

Que la maniere de philosopher des Academiciens, est la plus utile pour entretenir le calme dans l'esprit des fideles.

CE qui trouble ordinairement l'esprit des fideles & sur tout de ceux qui n'ont pas beaucoup d'études : ce sont les contradictions qu'ils croient trouver entre la Raison & la Religion ; ils sont souvent obligez de se faire de grandes violences pour se persuader qu'ils doivent croire ce qui leur semble entièrement déraisonnable. Mais ces difficultez ne viennent que de ce qu'ils écoutent trop leur raison & la font trop décider, se croyant plus raisonnables qu'ils ne sont véritablement. Ce qui arrive le plus fréquemment à ceux qui n'ont jamais Philosophé-

D'où il s'ensuit que s'ils sçavoient suspendre leur jugement, & ne rien décider sur tout ce qui contient quelque obscurité, ils ne seroient pas réduits à mettre si souvent leur Religion à l'épreuve & à combattre contre eux-même d'une manière qui est assurément digne de pitié. Si on a de la peine d'accorder les hommes en matière de Religion, & si l'on voit tant de Sectes différentes, cela ne vient que de ce qu'ils décident trop & écoutent trop leur raison particulière au lieu que s'ils ne consultoient que la Raison universelle, comme elle est toujours évidente & commune à tout le monde, on ne seroit point réduit à se separer pour des préjugés, ny à se forcer l'esprit pour se faire croire le contraire de ce qu'on pense être vrai, en suivant une raison mal éclairée. Or les Académiciens font taire leur raison, & luy imposent silence sur tous les sujets sur lesquels la Religion seule a droit de parler.

Mais dira quelqu'un, les Académiciens seroient donc bien crédules; car n'ayant aucune répugnance à croire tout ce qui n'est pas évidemment faux, on leur fera croire tout ce que l'on voudra, parce qu'il n'y a que très peu de chose qui soient évidentes? Cela est admirable! on a d'abord regardé les Académiciens comme incrédules, & on les accuseroit volontiers à cet heure de croire trop légèrement, tant on se plaît à les blâmer: mais il faut sçavoir qu'il y a de la différence entre croire positivement une chose, & ne la pas regarder comme fautive. La Raison ne parle point chez les Académiciens.

en tout ce qui est douteux ou obscur : elle souffre que la Religion en décide , au lieu que chez les autres , soit Dogmatistes ou non Philosophes , la Raison trouble souvent la Religion , & la combat presque en toute chose. Il est vray que les Academiciens se conduisent par des raisons probables pour ce qui regarde les actions de la Vie : mais ils font toujours que ces raisons cèdent à la Religion , laquelle a droit de les gouverner , & parle en Reine dans leurs esprits. *Captivantes intellectum in obsequium fidei.*

Mais cela étant, les Academiciens, n'ont donc guere de merite , puis qu'ils croient si facilement ; c'est la même chose que si on disoit ceux qui ne sont pas exposez à la tentation n'ont guere de merite n'étant pas obligez de combattre : & cependant nous demandons tous les jours par l'ordre de Jesus-Christ de ne point entrer en tentation. Ce n'est point Dieu qui nous tente , dit Saint Jacques , c'est la concupiscence : mais quand la Raison nous tente ou plutôt une vaine apparence de Raison, je laisse à penser s'il ne nous est pas dangereux d'être exposez à de pareils combats ! Or je soutiens que ce sont les préjugés qui nous tentent , & non pas la raison. Dieu & la raison ne tentent personne ; les préjugés viennent de la concupiscence , comme la Raison vient de Dieu.

D'ailleurs la concupiscence n'est point un effet de la Raison , mais une suite du peché , & de l'erreur ; & moins on a reçu de préjugés , moins on a de concupiscence : de sorte qu'une volonté libre de préjugés est plus soumise & plus réglée , l'entendement étant plus calme.

& plus éloigné des scrupules que produit une fausse idée de Pieté. On peut dire aussi que l'on se trouve par-la moins propre à se porter à la Superstition, puis qu'on est moins disposé à adjoûter de foy-même aux veritez essentielles de la Religion, & à prononcer sur des choses que l'esprit humain ne comprend pas : ce qui retourne à l'avantage de la maniere de philosopher des Academiciens. Puisqu'elle porte à la Paix de l'esprit & à éviter les troubles & les tentations où la chair jouant son jeu, on se contente volontiers de raisons probables.

ARTICLE CINQUIÈME.

Que la maniere de Philosopher des Academiciens est la plus utile pour empêcher que les libertins ne combattent la Religion.

ON reconnoît tous les jours par une facheuse experience, que les libertins tachant de secoûter le joug de la Religion deviennent ingenieux à inventer des raisons pour combattre les Mysteres de la Foy, & pour blasphemer la conduite & les mœurs des fideles : mais il ne faut pas leur donner occasion de se tromper comme ils font, ny de tromper les autres ensuite. Or il est indubitable, que si on leur permet de se conduire par de simples vray-semblances ou probabilitéz, & de s'ériger en juges de tout ce qu'il leur plaît de decider ; on leur donne sujet par là de contredire la Religion : car après tout, il leur est facile de forger

des vray-semblances contre nos mysteres , & principalement ayant l'esprit corrompu comme ils ont. Je veux que la Philosophie de nôtre Auteur , par exemple , ou de quelqu'autre , soit conforme à ce que nous croyons : mais ils se feront une autre sorte de Philosophie , dont je pense que cet Auteur ne voudroit point répondre. Un Socinien contredira le mystere de la Trinité par de faux principes de Metaphysique tirez d'Aristote ou de quelqu'autre Dogmatiste : on soutient chez les Peripateticiens que les Sens bien disposez sont de bons juges de la réalité des choses , & ce préjugé donnera occasion à un heretique de croire qu'il n'y a que du Pain réellement dans l'Eucharistie : il dira encore conformément à cette Philosophie que les Accidens ne sçauroient être sans substance , & jugeant que ses sens ne le trompent point , il conclura que les accident du Pain paroissant à ses yeux , il est indubitable que la substance s'y trouve aussi.

Au lieu qu'un Academicien ne se rendra point contraire au mystere de la Trinité , pour ne pas dire que sa Philosophie le portera plutôt à le croire , puisque Platon semble l'avoir reconnu en quelque maniere , comme on le peut voir par une de ses Lettres à Denis , *très sunt reges* dit-il , *primus pater quem sunt omnia* , ils ne se porteront pas non plus à contredire le mystere de l'Eucharistie , reconnoissant avec Platon que les sens ne sont pas de bons juges de la verité des choses qui sont hors de nous. *Judicium veritatis non est in sensibus*. On peut dire la même chose des autres mysteres , puis-

qu'il n'y en a point qui ne soit contraire au jugement des sens. Les Academiciens suivront volontiers saint Paul, ne jugeant des choses que par l'esprit, *Spiritibus spiritualia comparantes*, & ne croyant point comme les autres Philosophes que les choses sensibles *quæ pugno teneri possunt*, existent plus réellement que les spirituelles. Ces veritez sont les veritez fondamentales de la Philosophie de Platon & de celle des Academiciens.

D'ailleurs on ne demande pas, que la Philosophie établisse positivement la Religion, ny les mysteres, & c'est assez qu'elle ne s'y oppose pas; ce que la maniere de philosopher des Academiciens ne fera jamais; car il n'y a que des prejugez qui se peuvent opposer à la Religion & cette Philosophie ne reçoit point les prejugez. *Je veux que la Philosophie donne aux vrais Chrétiens la consolation de voir, que les veritez de la Foy s'accordent avec celles que l'on découvre par la raison*, comme dit nôtre Auteur; mais il faut que les raisons sur lesquelles on se fonde pour cela soient évidentes & indubitables, autrement elles sont sujetes, à donner du scandale & du trouble, lors qu'on en reconnoît la foiblesse; de sorte, que la Religion n'a pas besoin d'un secours qui est suspect de mensonge & d'illusion. Ces grandes veritez n'ont pas besoin d'éloquence, ny de l'apparence trompeuse des probabilitéz, se faisant connoître elles-mêmes à tout esprit qui ne demande que la verité & la lumiere. *Non in persuasibilibus humana sapientia verbis, sed in ostensione spiritus & virtutis, &c.* Enfin s'il falloit se conduire par

des vray-semblances & des probabilitéz en matière de Religion, il y auroit autant de Religions différentes au monde qu'il y a de testes.

ARTICLE SIXIÈME,

*D'où vient qu'on impose ordinairement
aux Academiciens.*

ON est si accoûtumé dans le monde à juger, qu'on ne manque pas de soutenir la negative d'une proposition, si-tost que l'on cesse d'en soutenir l'affirmative, comme si on ne pouvoit demeurer dans l'équilibre sans se jeter d'une extrémité à l'autre, d'où il s'ensuit qu'on attribue presque toujours aux Academiciens des choses qu'ils ne soutiennent pas. Mais il y a difference entre douter simplement d'une chose & soutenir le contraire. Quand les Academiciens refutent un sentiment, ils sont obligez d'apporter des preuves par lesquelles on pourroit établir le contraire; mais ces preuves n'ont chez eux qu'un effet negatif, leur but étant d'empescher que l'on ne soutienne temerairement ce qu'ils pretendent n'estre pas certain; aussi lors qu'ils attaquent le contraire, ils se servent quelquefois en cette occasion des preuves qu'ils ont eux-mêmes rejetées comme insuffisantes, mais il faut bien prendre garde que ce n'est pas pour établir qu'ils se servent de cette sorte de preuves, puis qu'ils en ont reconnu la foiblesse; ce n'est que pour détruire de semblables preuves, qui sont également insuffisantes: ce qui fait que les Dogmatistes sont

souvent en peine de sçavoir le sentiment des Academiciens , comme si on devoit supposer qu'ils eussent un sentiment , & se fussent déterminez à soutenir quelque chose sur toutes sortes de sujets : d'où vient que ceux qui ne sont point accoutumez à leur maniere , en jugent toujours fort mal , & ne les comprennent jamais : c'est pour cela que tout le monde n'est pas propre à converser avec les Academiciens. Il semble à ce que saint Augustin a écrit contre les Manichéens qu'il a entrepris de détruire le pouvoir de la grace : & à voir ce qu'il a écrit contre les Pelagiens, on diroit qu'il a entrepris de détruire le libre arbitre , cependant il n'en vouloit ny à la grace ny au libre arbitre , mais il étoit obligé de refuter en Academicien des Dogmatistes heretiques.

En second lieu , on interprete mal les Academiciens, parce que naturellement on est orgueilleux , & l'on se figure facilement qu'il est impossible de mieux concevoir les choses qu'on les conçoit & de mieux raisonner qu'on raisonne ; c'est pour cela que l'on s'imagine que les Academiciens détruisent toutes choses lorsqu'ils détruisent nos sentimens ; & comme on se trouve tout d'un coup desorienté , on s'écrie , on s'irrite de même que si on avoit perdu l'esprit & la raison. Mais que faire à cela ? les faut-il laisser dans l'erreur , de peur de leur déplaire , & sommes nous la cause de ce que la verité est si difficile à trouver. *Quid ergo istud ad nos ?* dit Cicéron. *Nostri ne culpa est? naturam incusa que in profundo veritatem , ut ait Democritus , pœnitus abstruserit.*

En troisiéme , lieu non seulement on entend mal les Academiciens , mais on apprehende leurs raisonnemens , parce qu'on aime à demeurer à l'ombre des préjugez ; & l'on combat contre les veritez évidentes pour conserver la liberté ; carces veritez nous en levent nôtre liberté ; mais mal-heureuse liberté qui nous fait haïr la verité & la lumiere. *Veritas odium parit*, dit on communement. Le bon Socrate étoit souvent obligé de dire : *Nolite fieri osores rationum*. C'est cette miserable liberté qui fait l'Athée & le libertin, *noluit intelligere ut bene ageret*. De sorte que si on y prend garde , il n'y a rien qui irrite les hommes si puissamment que des raisonnemens forts & invincibles , tant on apprehende dans le monde de venir à la lumiere de peur que les defauts ne paroissent , *non venit ad lucem ne arguantur opera e us*. Voila l'esprit & la politique du monde , mais cet esprit est fort éloigné de celuy des Academiciens.

Enfin on les entend mal, parce qu'on suit les sentimens que l'on en a vulgairement ; comme on ne se soucie guere de leur faire justice, on ne se met point en peine de voir si on ne leur a point imposé : on leur attribue d'avoir douté de toute chose , & cela n'est pas. Car ils ont reconnu des veritez comme j'ay dé ja dit : en un mot, on leur impose en plusieurs manieres suivant le sentiment vulgaire ; ce qui m'a obligé de faire cette Apologie , & d'éclaircir plusieurs, pour la consolation des fideles , & la manifestation de la Verité.

Au reste l'Auteur auquel je réponds semble

mépriser les raisonnemens évidens , & ce que l'on conçoit sans peine , comme si cela étoit trop commun & trop aisé à trouver. Pour moy je declare que je n'estime rien tant que les raisonnemens évidens, les veritez incontestables & les principes les plus communs. J'en fait plus d'état que de tout ce qui est particulier, difficile à penetrer, & fondé sur des principes douteux. Les sentimens les plus mysterieux en matiere de science sont les moins considerables. Ceux qui les recherchent se remplissent ordinairement de chimeres , & quoy qu'on conte presque pour rien les Veritez evidentes & generales , je ne laisse pas de les regarder comme des thresors de l'esprit , & comme des sources de lumieres.

On se trompe quelquefois , je l'avouë en prenant pour évident ce qui ne l'est pas ; mais cela n'arrive que par ce qu'on n'a point encore le *Criterion* que l'on cherche ; & en ce cas, on pardône à des gens qui font ce qu'ils peuvent par rapport à la disposition de leur Esprit ; au lieu que l'on ne doit point excuser lors que l'on a assez de lumiere pour reconnoître que l'on peut douter des choses que l'on affirme : si on rejettoit au moins tout ce dont on reconnoît que l'on peut douter , on s'éloigneroit d'un grand nombre d'erreurs dans lesquelles on tombe tous les jours. Si la verité en cela ne nous est pas evidente , au moins l'erreur nous paroît évidemment , & c'est pour cela que nous ne devons pas nous dispenser de l'eviter.

ARTICLE SEPTIÈME.

Plusieurs choses que l'on doit principalement remarquer touchant les Académiciens.

O N peut réduire toutes les Académies à celle de Platon : c'est pour cela que j'ay déclaré dans ma Critique que je me tenois à la manière de philosopher de l'ancienne Académie. Je suis en cela du sentiment de Saint Augustin & de celui de Cicéron, qui ont cru que les cinq sortes d'Académies que l'on distingue, n'ont point esté différentes par la doctrine; mais seulement par les circonstances dont elles ont esté accompagnées qui ont donné lieu de les distinguer; soit par les différents Chefs qui ont présidé dans les temps de ces Académies; soit par les lieux où elles ont esté tenues; ou par les Adversaires que les Académiciens avoient à combattre. De sorte que l'on ne sçauroit avoir pour cela que des conjectures; tant parce que les Auteurs sont partagez sur cette question, que parce que les Académiciens n'ont presque rien écrit, surtout les derniers. Je m'en tiens donc à l'Académie de Platon, d'autant plus volontiers que nous avons des écrits de ce Philosophe. Cependant je puis dire qu'il n'y a point eu d'Académiciens qui ayent soutenu qu'il est impossible de reconnoître la vérité: les Pyrrhoniens mesme ne l'ont point soutenu, quoy qu'ils ayent esté regardez comme contraires à la Recherche de la Vérité: on peut dire la mesme

chose de toute sorte de Sceptiques ; car ils cherchoient , & par conséquent , il n'est pas croyable qu'ils cherchassent une chose qu'ils auroient crû ne pouvoir trouver. Ce qui trompe quelques-uns , c'est que le nom d'*Academicien* a esté attribué à toute sorte de Philosophes , & mesme de Gens de lettres parmi lesquels il s'en est trouvé qui ont soutenu qu'on ne pouvoit découvrir la vérité. *Nemo aliquid certum vidit, vel noverit, unquam.* Gorgias disoit, *nihil est, & si est aliquid, non potest cognosci; & si possit cognosci, non potest verbis explicari.* Prothagore vouloit que toute chose fût également vraie & fausse suivant differents rapports , & par conséquent, ne fut ni vraie, ni fausse en elle-même ; toutes les apparences estant veritables. C'est de luy que Platon disoit *nihil plus sapit Rana Gyryna.* Il faut donc bien prendre garde de confondre ces Philosophes avec les Academiciens : il les faut regarder comme Dogmatistes. Nous les appellerons Dogmatistes Negatifs pour les distinguer des autres que l'on peut appeller Dogmatistes Positifs.

2. Il faut remarquer qu'il y a eu de deux sortes de Disciples de Platon ; les uns l'ont tourné en Dogmatiste, les Autres en Academicien & Sceptique. Aristote Theophraste Plotin, Porphyre , Proclus ; Iamblique , Baëce &c. lui ont fait affirmer quantité de choses , & l'ont regardé comme ayant déjà découvert la Vérité. Xenocrate, Spusippe , Arcefilas , Lacides , Carneades , Philon , Antiochus , Ciceron , &c. l'ont représenté comme cherchant encore & doutant : de sorte que ces derniers que l'on doit

nommer *Academiciens* ont Philosophé à la maniere de Socrate qui est proprement le Pere de l'Academie, quoy que Platon luy ait donné le nom, s'estant assemblé avec ses Disciples dans un bois que l'on apelloit *Academie*, parce qu'il avoit esté consacré à un Heros de ce nom. On pourroit donc regarder les *Academiciens* comme Disciples de Socrate plutôt que de Platon, quoy qu'ils se conduisent ordinairement par les Ecrits de ce dernier: Mais doit on plutôt rapporter ces Ecrits à Platon qu'à Socrate. Puisque Platon declare dans une lettre à Denis Roy de Syracuse qu'il n'a jamais écrit, & qu'il estoit resolu de ne jamais écrire, ne voulant pas prostituer la Verité, & la commettre à des Esprits propres à la corrompre, *non extat opus Platonis, nec extabit unquam?* Pour ce qui est des Dialogues que nous avons de sa façon, ils ne contiennent que ce qu'il avoit entendu dire à Socrate. Mais soit que l'on s'en raporte à Platon ou à Socrate; ce qu'il y a de plus certain, c'est que les *Academiciens* ne juroient sur la parole d'aucun Maistre Particulier. Ce sont eux aussi qui ont mis en vogue cette maniere de parler si fameuse, *amicus Plato, Amicus Aristoteles, sed magis amica Veritas.* Nous dirons la mesme chose; & sans nous arrester aux seuls Ecrits de Platon, nous recevrons toutes les Veritez, de tous les Siecles Postérieurs. Car outre que nous sommes redevables au Christianisme de beaucoup de lumieres mesme pour la Philosophie; c'est que plusieurs habiles Mathématiciens ou Philosophes tant anciens que Modernes, comme Galilei, Descartes, Gassendi &c.

nous ont acquis plusieurs connoissances tres-considerables. C'est donc pour cette raison que je me range du costé des Academiciens plutôt que des autres Platoniciens, *Academico Platoniciss.*

3. Il faut distinguer les Academiciens des Dogmatistes; en ce que les Academiciens ne reçoivent point les Vray-semblances ou Probabilités, & les Dogmatistes les reçoivent; soit qu'ils le fassent de dessein formé, soit que ce soit seulement par inadvertance ou par coûtume: ils ne font point de difficulté de fonder des Systèmes sur des conjectures, affirmant, & niant ce qu'ils trouvent bon d'affirmer ou de nier sur toutes sortes de questions.

4. Lorsque les Academiciens disent que l'on ne sçait rien, ils ne pretendent pas juger des sentimens des Particuliers dont les lumieres ne se découvrent pas à tout le monde: ils ne condamnent personne: Mais seulement ils jugent des Methodes ou Systèmes ordinaires dont on se sert. Il est necessaire que l'on travaille toujours à perfectionner les Arts & les Sciences, en rejetant les fautes qui s'y commettent tant par le peu de soin de ceux qui les traitent, que par l'Infirmité humaine, & la fâcheuse necessité qu'ont les hommes de se succeder les Uns aux Autres: ce qui fait que les plus habiles venant à mourir emportent avec eux leurs connoissances, & apres cela, il faut bien de temps pour faire d'autres Sçavans, & les élever aux memes degrez de leurs Predecesseurs. Il n'y a que les livres qui subsistent; & le mal est, qu'ils ne sont entendus que suivant la capacité de ceux

qui les lisent , les mots ne donnant point les idées des choses , mais seulement estant des signes par lesquels on excite ces idées telles que nous les avons , bonnes , ou mauvaises. De sorte qu'il est comme nécessaire que l'on retourne à la maniere de Philosopher des Academiciens , & que chaque homme en particulier cherche la verité pour luy seul , avant que d'être capable d'aider les autres à la chercher.

5. L'Auteur ouquel je répond , dit , que les *Academiciens judicieux se peuvent accorder avec les vrais Dogmatistes* , & je ne crois pas que cela soit impossible ; mais auparavant il faut que les Dogmatistes satisfassent aux devoirs des Academiciens ; & cessent de se conduire comme ils font par de simples vray-semblances ou probabilitéz.

6. Pour la consolation des fidèles & pour justifier la providence de Dieu , il faut sçavoir que les principes de la Religion ne dépendent point des connoissances que l'on cherche encore , mais que Dieu les inspire dans l'esprit des hommes sans le secours d'aucun Systeme particulier de Philosophie , & cela fait voir que l'on ne doit point accuser la Providence Divine d'avoir caché les connoissances nécessaires pour bien vivre. Les Principales Veritez sont les Premieres que l'on connoît : C'est ce que plusieurs Academiciens ont entrepris de faire voir entr'autre Philon, Antiochus, Ciceron, & ensuite S. Augustin : de sorte qu'on en sçait assez pour bien vivre ; mais non pas assez pour sçavoir , sans le *Criterion* que l'on cherche.

7. On peut distinguer les Academiciens des

Pyrrhoniens, en ce que les Academiciens recevoient quelques Veritez comme de Geometrie & de Mechanique, quoy qu'ils les regardassent d'une autre maniere que les Dogmatistes n'avoient coûtume de les regarder: c'est pour cela qu'au dessus de la Porte de l'Academie de Platon, il y avoit écrit *qu'aucun n'entre icy qui ne sçache la Geometrie*; & Platon disoit que la divinité ne repugnoit point auy loix de la Mechanique: ils en reconnoissoient de Metaphysique comme l'existence d'un Dieu bon & juste, deux sortes d'estre dont les uns *semper generantur, & nunquam sunt* & les autres, *semper sunt, & nunquam generantur*: de Morale, comme les biens de la Fortune ne sont pas capables de nous rendre heureux, il faut suivre les loix de sa Patrie & de son Pais: de Logique, comme on ne doit point se contredire soy-mesme *oportet sibi constare*, on ne doit point supposer ce qui est en question, on ne doit point se conduire par préjugez en matiere de Science, nous sommes principalement obligez de faire un bon usage de nostre Raison &c. au lieu que les Pyrrhoniens faisoient une particulière profession de douter de toute chose; comme témoigne Sextus Empiricus.

8. Pour distinguer les differentes Academies entrę elles. On peut dire en un mot que Platon s'est principalement appliqué à chercher la Verité; Arcesilas à refuter les Dogmatistes; Carneades à donner une Morale provisionelle & generale, & à balancer les raisons sur toutes choses, pour faire voir l'égalité de leur poids; Philon a entrepris de reduire les Academies à

celle de Platon , & d'y accommoder la Morale d'Épicure : enfin Antiochus le cinquième chef a introduit la Morale des Stoïciens dans l'Académie. On peut dire que Cicéron qui estoit du temps de ce dernier , y a voulu introduire aussi le Peripatetisme , & ensuite la Philosophie des Stoïciens. Après cela , les Pères sont venus qui ont accommodé l'Académie avec le Christianisme. Entr'autres S. Justin , Clement Alexandrin , Lactance , S. Augustin ont travaillé positivement à faire cet accord. *Rectè igitur* , dit Lactance *Socrates & eum Secuti Academici Scientiam susulerunt , quæ non discentis sed disputantis est*. Ce Père blâme Ceux qui soutiennent qu'on ne sçait rien , & ceux qui prétendent sçavoir toute chose. Mais surtout il en veut aux Dogmatistes qui se conduisent en matière de Science par de simples Probabilités *rectè igitur* , dit-il , *Arcefilas dicebat arrogantes vel potius stultos esse qui putent Scientiam Veritatis conjectura posse comprehendere*. En effet , il est absurde & ridicule de vouloir de la Science fondée sur de simples Probabilités , c'est-à-dire sur des Propositions dont on peut douter. C'est ce que M. Descartes avoit fort bien reconnu ayant commencé sa Métaphysique par cette Règle , heureux s'il l'avoit bien observée.

On attribué ces paroles à Socrate , *je sçais que je ne sçais pas* : à Arcefilas , *je ne sçais pas même que je sçais que je ne sçais pas* , *ne dum scio quod nescio me nescire* : à Carneades *dubito utrum sciam me nescire* je doute si je sçais que je ne sçais rien : à Philon *je sçais peu de chose & j'en ignore beaucoup* , *paucis scio . plura ignoro* :

a Anthiochus *multa scio, multa ignoro*, je sçais plusieurs choses. & j'en ignore plusieurs. On disoit d'Arcefilas qu'il avoit commencé en Platonicien, continué à la maniere de Diodore, & fini par le doute de Pyrrhon. *Ante Plato, Pyrrho retro, Medius Diodorus*. Cicéron loué l'adresse de Carneades à prouver également le pour & le contre. *Carneadis vis incredibilis illa dicendi & Varietas. . . Qui nullam unquam. . . rem defendit quam non probavit, nullam oppugnavit quam non everterit*. Le même Auteur dit de Philon : *negavit duas Academias esse; erroremque eorum qui ita putarant, coarguit*. Pour ce qui est d'Antiochus, il le réduit aussi à l'Ancienne Academie, & dit *quid ergo: Antiocho id magis licuit nostri familiari, remigrare in domum veterem à nova, quam nobis, in novam à Vetere*. C'est ainsi que Cicéron renvoye ces derniers Academiciens à l'Ancienne Academie, & je pense qu'on y devroit renvoyer aussi tous les Dogmatistes non pas pour continuer comme ils font; mais pour recommencer par les premiers principes.

VOilà ce que je n'ay pû me dispenser de dire des Academiciens, il y a 10. ans que je devois m'acquitter de cette réponse. J'ay tâché de m'en exempter estant assez persuadé qu'elle ne pouvoit plaire qu'à tres-peu de Personnes, sçavoir à un petit nombre d'honnestes gens qui s'intereffent pour la Verité. Ce n'est pas le moyen d'attirer un Lecteur, que de luy découvrir son ignorance; il est difficile de plaire quand on ne flatte point. on rebutte les gens quand on leur fait connoître qu'ils se trom-

pent, & qu'on les oblige d'avouer leur ignorance. C'est en partie pour cette raison que les Academiciens n'écrivoient pas, quoy que de tous les Ouvrages de Philosophie, il n'y en ait point dont on doive tirer plus de profit que de ceux de cette sorte de Philosophes, parce qu'ils s'attachent aux Principes, au lieu que les Autres s'embarraffent par des consequences de consequences *evanuerunt in cogitationibus suis*. L'air hardi des Dogmatistes impose facilement aux ignorans & les engage à lire de gros Volumes plus propres à leur remplir l'esprit de tenebres qu'à l'éclaircir. Quoy qu'il en soit, on ne peut douter qu'il ne soit important d'éviter l'erreur dans les commencemens, & de ne point soutenir ce que l'on ne conçoit pas clairement, *non intelligentes que loquuntur, neque de quibus affirmant*.

Je finis cet écrit avec S. Augustin, & me fers des propres termes qui font la conclusion de ses trois livres des Academiciens *hoc mihi de Academicis, ut potui persuasi. Quod si falsum est, nihil ad me, cui satis est jam ab homine non posse non inveniri Veritatem. Quisquis autem putat hoc sensisse Academicos, ipsum Cicero-nem audiat, aut enim ipsis morem fuisse occultandi sententiam suam, nec eam cuiquam nisi secum ad Senectutem usque vixissent aperire consuevisse: que sit autem ista: Deus viderit, illam tamen arbitror Platonis fuisse. . . Me interim apud Platonicos quod Sacris nostris non repugnet reperturum esse confido*. Je reserve pour une autre Lettre à parler plus particulièrement du sentiment de ce saint Docteur touchant ces Phi-

lofophes. Les loix que j'ay rapportées font si authentiques & si recevables, que l'Auteur même auquel je répons les approuve, *il n'y a rien de si raifonnable*, dit-il, *que d'entrer dans cette difpofition que l'Auteur de la Critique décrit &c.* Il rapporte enfuite les loix dont il s'agit, telles que je les ay rapportées dans la Critique, il les reçoit entierement; & je ne penfe pas d'ailleurs qu'on ait lieu de les contester; ni que perfonne les ait jamais osé contester; & fi on ne les obferve point, ce n'est pas qu'on ne les estime; mais cela fe fait par negligence, par prefomption ou par intereft. Il eft difficile, que l'on tombe dans l'erreur, de deffein formé. C'est prefque toujous par inadvertance.

Mais fi nonobftant tout ce que nous venons de dire, on n'en demeueroit pas d'accord; il faudroit voir qui eft le Dogmatifte que l'on devroit choifir. Si c'est Aristote, les Cartefiens & les autres y voudroient-ils confentir? Et d'ailleurs quels font ceux de fes Interpretes à qui on voudroit donner le deffus? Sera-ce aux Averroïftes, aux Thomiftes, aux Scotiftes, aux Nominaux ou aux Scholaftiques Modernes, & ces derniers non plus que ceux qui les ont precedez feront-ils jamais d'accord entr'eux fur les fentimens de leur Maiftre? Et quand ils s'accorderoient, fouteindroient-ils comme Aristote, que le monde a esté de toute éternité, que Dieu ne connoît pas les chofes particulieres, & deffendroient-ils les opinions qui ont obligé autrefois de condamner la Philofophie dans un Concile de Paris; Sera-ce donc à Descartes à qui on donnera la preference? Les Ari-

stoteliticiens, les Gassendistes, les Lullistes, &
 & les Autres le souffriront-ils jamais ? Et
 d'ailleurs quelque effort qu'on fasse en Fran-
 ce pour accorder son Opinion de l'essence de
 la Matière avec le Mystere de l'Eucharistie,
 il y a des Royaumes qui soutiennent que sa
 Philosophie est fort contraire à ce Mystere,
 sans parler des autres consequences qu'on en
 pourroit tirer. Quoy qu'il en soit, il faut au-
 paravant que l'on s'accorde, & que l'on em-
 pêche que les Sectateurs de ce Philosophe ne
 commencent comme ils font déjà à l'inter-
 preter differemment. Je m'imagine que si M.
 Descartes estoit encore vivant, il seroit surpris
 de voir la fortune de ses pensées & trouveroit
 des gens qui soutiendroient ses parolles contre
 luy, pretendant l'expliquer en des choses mes-
 me qu'il n'a peut-estre jamais bien conçeuës.
 Les propositions s'attirent les unes les autres.
 Une absurdité n'est jamais seule, & les décisions
 se glissent & s'estendent presqu'imperceptible-
 ment. *Sermo serpi ut Cancer.* Cela vient de ce
 que les opinions sont toutes accompagnées
 d'obscurité. *Opiniones omnes absque scientia tur-*
pēs esse, dit Platon, *quarum quæ optimæ, cæcæ*
sunt, & qui absque intelligentiâ verum aliquid
opinantur non differunt à cæcis qui recto tramite
gradiuntur. Pour moy, je ne reconnois que
 l'Eglise pour me servir de guide en matiere de
 Foy, & la Raison évidente pour me conduire en
 matiere de Science. On peut suivre des probalitez
 pour les actions particulieres de la vie, & pour
 les faits historiques; mais non pas pour les
 dogmes. La multitude des raisons probables est
 souvent plus propre à embarrasser qu'à éclair-

cir : il n'y a rien de si fort qu'une seule raison parfaitement évidente : quelquefois en prouvant mal une chose on la détruit : & il vaut toujours mieux suspendre son jugement que de s'exposer à l'erreur.

On sçait assez le besoin que l'on a d'une bonne Philosophie, & l'on peut reconnoître par une longue expérience de plusieurs Siècles, que les Philosophies des Dogmatistes ne suffisoient pas, & que par conséquent il en faut revenir à celle des Académiciens qui est la première & la plus Ancienne, celle dont on s'est servi dans l'établissement de l'Évangile. Un illustre Auteur s'est déclaré pour cette manière de Philosopher, dans son fameux livre *de la démonstration Évangélique*. Je souhaite qu'il s'aquitte bien-tôt de la promesse qu'il a faite de faire voir que les Sectes de Philosophie qui apprennent à douter s'accordent mieux que les autres avec le Christianisme : Sa profonde erudition, & son expérience me font attendre de grandes choses. Au reste, c'est avec raison qu'il a choisi la manière de philosopher des Académiciens ; les démonstrations doivent être bonnes pour toutes sortes de Philosophes, & non pas seulement pour des Aristotéliciens, des Cartésiens ou pour quelque autre sorte de Dogmatistes dont les sentimens particuliers serviroient plutôt à diviser les Esprits, qu'à les réunir.



SECONDE PARTIE,

OÙ IL EST PARLÉ

DU SENTIMENT

DE S. AUGUSTIN

TOUCHANT

LES ACADEMICIENS.



E vois bien que je ne sçaurois m'exemter de parler ici du sentiment de saint Augustin touchant les Academiciens, tant parce qu'il a écrit trois livres qui semblent avoir esté destinez à combattre ces Philosophes, que parce que l'autorité de ce Pere est tres-considerable, surtout en matiere de Religion. Outre que d'ailleurs l'Auteur auquel je répons, s'est prevalu de ces livres qui portent *contra Academicos*: ce qui fait faire la même chose à ceux qui n'ont point lû ces livres, & n'en sçayent que le titre.

Cette dissertation servira aussi à éclaircir davantage ces matieres ; & l'on ne sera pas fâché de voir comment ce saint Docteur s'est comporté dans la recherche de la verité.

Les trois livres dont nous allons parler, ont esté écrits pour refuter les fausses raisons que le vulgaire employoit pour empêcher qu'on ne cherchât la verité, & pour détruire l'esperance que les hommes pourroient avoir de la reconnoître. Saint Augustin les dedie à Romanianus, qui lui avoit servi de Meccenas, l'ayant aidé dans sa jeunesse & dans le commencement de ses études par plusieurs bons offices. Nous allons remarquer les principales choses qui sont contenuës dans ses livres touchant ces Philosophes.

ARTICLE I.

Du dessein de saint Augustin

Ces livres ne sont point contre les Academiciens, mais plutôt pour eux.

LA premiere chose que nous remarquerons c'est que saint Augustin a preferé la Philosophie de Platon à celle de tous les autres Philosophes, On en demeure assez d'accord ; & nous le reconnoissons dans le cours de cette réponse.

En second lieu, nous verrons qu'il a crû que les Academiciens avoient suivi les sentimens de Platon. C'est ce que l'on ne scauroit nier, sans soutenir que saint Augustin ait parlé contre sa pensée : car il declare expressément,

que si on lui demande ce qu'il pense des Académiciens, il répondra qu'il les croit avoir été dans les sentimens de Platon. *Quæ autem sit illa? (sçavoir Academicorum sententia) Deus viderit! eam tamen Platonis a bitror fuisse.* On ne peut rien demander de plus formel que ce passage; car il sert de conclusion aux trois livres dont il s'agit.

En troisième lieu, on peut s'assûrer que tout ce que saint Augustin a combattu par ces livres, regarde les sentimens qu'on attribuoit vulgairement à ces Philosophes: il le declare lui-même en termes exprés à la fin de ses deux premiers livres; de sorte qu'il fait assez bien l'Apologie des Académiciens, du moins dans ses deux premiers livres. Il les croioit trop raisonnables pour avoir soutenu ce qu'on leur imputoit, & même il recherche la cause de l'injustice qu'on leur avoit faite en les interpretant malicieusement: *Nam mihi, dit-il, ita videntur graves omnino ac prudentes viri fuisse.* A quoi il ajoûte: *Si quid autem est quod nunc disputabimus, adversus eos erit qui Academicos inventioni veritatis adversatos fuisse crediderunt.* Il recherche la cause de cette fausse opinion que le vulgaire avoit de ces Philosophes, & dit que jamais les Académiciens n'avoient mis en question, si on pouvoit connoître la verité, bien loin de le nier; car s'ils avoient été assurez qu'on ne la peut connoître, ils ne l'auroient point cherchée: étant évident qu'on ne cherche point ce que l'on sçait ne pouvoir jamais trouver. *Quæstio de non percipiendo vero, quamvis nullis conflictat-*

C. 10.

x. 2. c.
6.

tionibus agitata, incolens tamen veterum Academicorum mentes, sententia non impudenter existimata est: nec ab illis aliquando enucleare questum est, percipi, necne, veritas possit. C'est pour cela, dit-il aussi après Cicéron, que si les nouveaux Academiciciens ont paru differens des premiers, c'a esté parce qu'ils ont eu à refuter les Stoïciens, contre lesquels les autres n'avoient point parlé. *Nova Academia dissidium non tam contra veterem conceptum, quàm contra Stoïcos arbitror commotum.* Ce'a est si vrai, que Philon qui a esté le chef de la quatrième Academie a soutenu hautement le contraire de ce que l'on attribuoit à Arcesilas & à Carneades. Il s'est efforcé de faire voir que ces Academiciciens n'avoient pas eu d'autres sentimens que ceux de Platon: *Nihil magis Philo defendebat, quàm percipere posse sapientem.* Antiochus chef de la cinquième Academie fit la même chose, & retourna, comme dit Cicéron, de la nouvelle maison dans la vieille, redonnant la nouvelle Academie à l'ancienne.

Ibid.

Pour ce qui est d'Arcesilas, saint Augustin l'excuse en ce qu'il estoit à propos de son tems de combattre les préjugez des Dogmatistes, plutôt que de découvrir la verité à des esprits indociles. *Instituit vir acutissimus atque humanissimus potius dedocere quos patiebatur male doctos, quàm docere quos dociles non arbitrabatur.* Nous avons la même chose à dire de Carneades, si nous suivons Cicéron & saint Augustin. Mais néanmoins ce Pere ne laisse pas de dire que si les Academiciciens avoient eu les sentimens, que le vulgaire leur attribué, il se déclareroit

contre eux : & après avoir ainsi averti de son dessein il refute les erreurs qu'on attribuoit à ces Philosophes , & les combat sous leur nom. Je souscris à saint Augustin , & declare aussi que si les Academiciens avoient eû les sentimens que le vulgaire leur attribue je les combatrois plûstot que de les deffendre. Mais il ne faut pas s'estonner que le vulgaire leur ait imposé ; cela s'est fait pour plusieurs raisons. Les Domatistes estoient remplis d'orgueil , & ils s'imaginoient facilement qu'en détruisant leurs Systêmes on renversoit la verité ; chacun d'eux se persuadoit , qu'il estoit impossible de resonner plus juste qu'il ne faisoit & outre cela le vulgaire qui reduisoit toutes nos connoissances à celles des sens , s'emportoit à juger d'abord , que si on détruit la certitude des sens , on détruit en même tems toutes les connoissances de l'esprit humain. Voilà une partie des raisons qui ont porté autre-fois quelques Esprits interressez ou ignorans , à parler contre les Academiciens , & leur ont attiré l'applaudissement du vulgaire. C'est aussi ce qui a obligé saint Augustin d'écrire ces livres plûstot pour deffendre les Academiciens que pour les combattre.

Cela est si vray que dans ses retractations , ce Pere offre la disjonctive & dit , parlant du titre de ses livres *contra Academicos* , *vel de Academicis primum scripsi*. Ce qui montre qu'il ne jugeoit pas que ses livres dûssent porter en chef le *contra*. Il est vray qu'il desapprouve les loüanges excessives qu'il a données aux Academiciens : mais s'il desapprouve ces loüan-

ges, il avouë donc qu'il les a données, & cela fait bien voir que son dessein n'estoit pas de b'âmer ces Philosophes dans les livres dont nous parlons. Je ne trouve pas bon, dit-il, d'avoir si fort élevé les Academiciens, surtout parce que ces Philosophes n'estoient pas Chrétiens, & qu'on leur attribuoit de grandes erreurs, contre lesquelles il falloit défendre l'Eglise. *nomines impios, c'est-à-dire, suivant le stile de ce Pere, non Christianos, presertim contra quorum magnos errores deffendenda est Ecclesia Christiana*: Ce qu'il faut entendre, comme s'il y avoit, *presertim quibus imputantur magni errores, contra quos, &c.* Parce qu'en un mot, saint Augustin s'estant déclaré touchant les veritables sentimens des Academiciens, il n'est pas obligé d'en avertir toutes les fois qu'il en parle: car outre que c'est une chose de fait, sur laquelle il s'est expliqué fort au long; c'est qu'il est facile de prouver que ces Philosophes ne devoient point être chargez des erreurs contre lesquelles saint Augustin a parlé dans ses livres:

Au reste ce n'est pas sans sujet qu'il désapprouve les loüanges excessives qu'il leur a données, car elles sont en effet trop grandes. C'est trop loüer Platon, que de dire: *Sacrosancta Platonis decreta*. C'est encore trop le loüer, que de penser qu'il ne peut rien venir de son école qui ne soit divin, &c. Pour ce qui est d'Arcefilas, saint Augustin l'appelle un esprit subtil, & le traite d'honnête homme, *vir acutissimus & que humanissimus*. Mais il le fait après Cicéron; & l'on n'a jamais disputé

à Arcefillas le titre d'esprit subtil , la même chose aiant esté dite aussi des autres Académiciens. Le titre d'honnête homme lui convient encore assez , parce qu'entre autre raison que l'on avoit de le lui attribuer , cet Académicien avoit coûtume de faire des actions genereuses qui meritoient bien ce titre : Diogene de Laërce rapporte que ce Philosophe aiant esté voir un de ses amis qui estoit malade , & sçachant qu'il estoit dans le besoin , mit en secret sous le chevet de son lit une bourse pleine d'argent , si bien que le malade l'ayant trouvée sans y penser , s'écria rempli de joie : *En lufus Arcesila* ; donnant à entendre que les Académiciens avoient coûtume de se joüer de cette maniere. Quoi qu'il en soit , il n'est pas question des mœurs ni des personnes de Socrate , de Platon , de Xenocrates , ni des autres ; c'est à Dieu à les juger , & nous ne sommes point garans des fautes qu'ils pourroient avoir faitee , nonobstant toutes leurs lumieres. La verité est toujourns à respecter , de quelque part qu'elle vienne , & même quand elle est reconnüe par des gens qui n'ont autres lumieres que celles qui éclairent naturellement les esprits de tous les hommes , elle a d'autant plus de force pour persuader , que nous avons moins de sujet de croire qu'elle suppose aucune Religion particulière ; parce qu'en ce cas il n'y a pas lieu d'apprehender que nous soions prevenus par l'amour que nous portons naturellement aux sentimens de nos peres , en aiant esté remplis dès le berceau. Au contraire nous devons sçavoir que le vrai

moyen de prouver solidement nôtre Religion, c'est de faire voir qu'elle s'accorde avec les veritez generales que la raison universelle & le bon sens inspirent à tous les hommes, de quelque qualité & condition qu'ils soient.

ARTICLE II.

Les loix des Academiciens proposées & approuvées par saint Augustin.

VOICI leur premiere loi d'une maniere fort expressive : *Cavete ne quid vos in Philosophia nosce arbitremini, nisi ita didiceritis saltem ut nostis, unum, duo, tria, quatuor collecta in summa fieri decem; & comme une si grande exactitude pouvoit faire perdre l'esperance d'atteindre jamais à un si haut degré de certitude, ce Pere ajoute : Item cavete ne veritatem in Philosophia aut non cognoscituros, aut nullomodo ita posse cognosci arbitremini.* Les Academiciens n'ont rien demandé davantage. Voilà donc leur premiere loi chez saint Augustin, sçavoir : *De ne se conduire que par Demonstration en matiere de Philosophie.*

Pour ce qui est de la seconde, on ne doute pas qu'il ne la reçoive, quoi-qu'il ne l'ait peut-estre pas proposée si exactement que saint Paul : *Sultas & sine disciplina quaestiones evita, sciens quia generant lites.* Ce grand Apôtre conseille d'éviter les questions, desquelles nous ne pouvons rien tirer de certain,

& c'est nous apprendre à ne point agiter les questions que nous voions bien ne pouvoir décider. Ce qui fait la seconde loi des Academiens.

Pour ce qui est de la troisième, qui consiste à avouer que l'on ne sçait pas, ce que l'on ignore effectivement; on ne sçauroit l'exposer plus éloquemment que fait Augustin. *Non erubescendum est homini, fateri se ne scire quod nescit, ne dum se scire mentitur, nunquam scire mereatur.*

La quatrième loi, qui est de distinguer les choses que l'on sçait de celles que l'on ne sçait pas; est encore assez reconnüe par ce Pere, & l'on ne doute pas qu'il n'ait tâché d'e l'observer; aiant eu soin de discerner surtout l'état de la question, & de separer les choses douteuses de celles qui estoient generalement reconnües pour constantes. C'est ainsi qu'il parle à Vincent l. 4. sur la fin. *Ut scias, disce nescire, neque enim occultis Dei operibus ignorando . . . Sed temere falsa pro veris defendendo peccatur.* D'ailleurs cette loi est si commune est si generalement approuvée, qu'il n'est pas necessaire d'en parler plus au long.

Il faut nous érendre davantage sur la cinquième, qui est de chercher toujours des connoissances nouvelles. Nous allons voir que S. Augustin n'avoit encore rien plus à cœur que de l'observer & de la faire observer. C'est principalement pour cela qu'il a écrit les livres dont nous parlons. *Nam cum instituissem, dit-il, vos ad veritatem cognoscendam magno-pere cohortari, cœperam ex vobis querere, quan-*

tum in ea momenti poneretis , posuistis autem tantum ut non amplius desiderem: nam cum beati esse cupiamus , sive id fieri non potest , nisi inventa , sive nonnisi diligenter quasitâ veritate ; postpositis cæteris omnibus rebus , nobis , si beati esse volumus , parquienda est. Il ne seroit pas nécessaire de rétablir l'Academie , si on ne s'estoit dégoûté de chercher la verité par la difficulté qu'il y a de la trouver , c'est ce que dit saint Augustin pour faire voir que le but des Academiciciens estoit de chercher la verité.

Omnis profectò Academicorum vel calumnia , vel pervicacia , cum ipsius Carneadis Ciceronisque corporibus sepulta foret : sed quia vita hujus variis jactationibus ; sive ingeniorum quodam stupore , vel socordia , vel tarditate torpentium , sive desperatione veri . . . Sive etiam (remarquez ces mots) quod error populorum est , falsa opinione inventa à se veritatis ; nec diligenter homines quarunt : Si quarunt , & à QUÆRENDI VOLUNTATE AVERTUNTUR , evenit , ut scientia rarò paucisque proveniat.

Mais pour faire voir que c'estoit le but des Academiciciens de chercher la verité , il n'y a qu'à rapporter ce qu'il en dit dans son troisième livre c. 5. *Negotium nostrum non leve ac superfluum. Voiez l'estime que saint Augustin fait de chercher la verité : Sed necessarium ac summum esse arbitror , MAGNOPERE QUÆRERE VERITATEM . . . Nam cæteri Philosophi Sapientem suum eam invenisse putarunt ; & Academici Sapienti suo summo conotu QUÆRENDAM esse professi sunt , idque illum agere sedulo , sed quoniam vel lateret obvia , vel confusa non*

emineret, ad regendam vitam id eum sequi quod probabile ac verissimile esse occurreret; id etiam vestra pristina disputatione confectum est. Et pour faire voir que l'on ne doit pas s'imaginer que les hommes nous apprennent quelque chose d'eux-mêmes, & que nous découvrons la vérité soit par la lecture de leurs livres ou par nos propres meditations en nous fondant sur leurs paroles: nous pouvons remarquer ce qu'il dit en un autre endroit: *A quocumque enim verum discitur, illo donante discitur qui est veritas.* C'est ce que saint Augustin nous veut montrer uniquement par son sçavant livre de *Magistro*. Or chercher la vérité n'est autre chose que philosopher; c'est étudier ce que nous devons sçavoir sur tout ce qui peut tomber en question: étant toujours bon d'employer nos soins pour ne point nous tromper dans les jugemens que nous formons. Cela posé, ce saint Philosophe a raison de dire: *Quisquis Philosophiam fugiendam putat, nihil nos vult aliud quàm non amare sapientiam.* Chercher la vérité dans les choses naturelles, c'est philosopher; & la chercher en matiere de Religion, c'est faire l'office de Theologien. Saint Augustin le prouve en plusieurs endroits, & particulièrement dans une de ses lettres à Consentius; & cela lui donne occasion de dire que c'est un défaut de vouloir une Religion sans Philosophie, pareil à un autre défaut, qui est de philosopher sans avoir égard à la Religion: *Abdicatis omnibus, & in sacris non philosophantur.* Nous

sommes en chemin pour arriver à la vérité ,
 & l'on ne doit point trouver étrange que
 l'homme cherche la lumière & tâche d'appren-
 dre ce qu'il ne sçait pas. Tout ce que l'on
 doit observer en cela , c'est de commencer
 par la connoissance des veritez les plus im-
 portantes , avant que de s'addonner aux au-
 tres : *Nulli homini ablatum est , dit saint Au-*
gustin , scire utiliter quærere , ut ad hæc non
nascendo , sed studendo perveniat. Je n'ai pas
 entrepris d'établir cette vérité , sur tout par ra-
 port à la Theologie Scolastique , que quel-
 ques-uns blâment injustement. Il suffit de la
 reconnoître ici pour ce qui regarde la Phi-
 losophie , & cela par le sentiment de saint
 Augustin : cependant cela est si évident de soi-
 même , que si on vouloit ôter de la Philoso-
 phie la Recherche de la vérité ; ce seroit vou-
 loir ôter la Philosophie de la Philosophie mé-
 me , & détruire toute sorte d'étude : Car enfin
 on n'étudie pas seulement pour apprendre
 des mots par cœur. Et que l'on ne pense pas
 que par l'autorité on se puisse dispenser de cher-
 cher la vérité. Car il est si constant que l'au-
 torité seule ne produit point la science , quoi-
 qu'elle puisse produire la foi : ce qui nous
 doit faire dire avec saint Augustin , aussi-bien
 qu'avec Cicéron , avec les Academiciens &
 avec toutes les personnes de bon sens , qu'il
 ne faut point cesser de chercher la vérité ,
 jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée évidemment , &
 comme nous avons une infinité de veritez à
 chercher & à reconnoître , il s'ensuit que nous
 aurons toujours de nouvelles connoissances

esperer & à chercher : *Quarite & invenietis, pulsate & aperietur vobis* : ce qui ne doit point nous dégoûter ni nous surprendre; car la connoissance de la verité est proprement la nourriture de l'esprit. Et de même que nous devons sans cesse reparer nos forces corporelles par de nouveaux alimens materiels , il faut aussi entretenir nôtre esprit par des reflexions, & le nourrir de veritez , nous tenant toujours prests de recevoir de nouvelles connoissances.

ARTICLE III.

Du troisieme livre de saint Augustin touchant les Academiciens.

Des raisonnemens qu'il fait contre les sentimens qu'on leur attribue vulgairement.

A P R E ' S que saint Augustin a déclaré qu'il ne pensoit pas que les Academiciens aient soutenu ce qu'on leur impute vulgairement ; il expose le dessein de toute l'Academie fort adroitement , *Totum Academicorum consilium* : Et ensuite il refute les sentimens qu'on leur attribuoit.

Il faut faire voir que tous les argumens ne font rien contre eux : ce qu'il est facile de reconnoître en ce qu'ils ne regardent que les sentimens qu'on avoit coûtume de leur attribuer. En effet la principale erreur que saint Augustin combat , est celle des Dogmatistes

negatifs, dont nous avons parlé, qui ne vou-
loient rien recevoir ni reconnoître de vrai :
au lieu que les Academiciens recevoient plu-
sieurs veritez ; d'où il s'ensuit que ces argu-
mens ne font rien contre eux : Ciceron les
avoit déjà apportes dans ses questions Acade-
miques, & les auroit aussi lui-même refu-
tez avant saint Augustin, qui reconnoit les
avoir tirez de cét Auteur. Or^e il est certain
que les Academiciens regardoient comme u-
ne verité constante, qu'il falloit suivre les
lois, pour la conduite de la vie, quand mê-
me ils ne feroient pas assuré, que ce qu'elles
défendent ou permettent, soit bon ou mau-
vais en soi même : c'est ce que Carneades
avoit entrepris particulièrement de prouver, &
ce qui a donné sujet à Platon de faire son fa-
meux dialogue de Criton, *De eo quod est agen-
dum*. Il vaut mieux se gouverner par cette
grande maxime dont la verité ne change
point, que de vouloir se persuader par de foi-
bles raisons, que tout ce que les loix defen-
dent est mauvais en soi-même : car on ne
peut douter que les loix ne défendent plu-
sieurs choses que l'on pourroit regarder com-
me indifferentes, si elles n'estoient défenduës.
Cela se voit dans les ceremonies que les coû-
tumes changent, comme les modes chan-
gent les habits : outre que d'ailleurs on sçait
assez que ce qui est permis dans un pais ne
l'est pas generalement dans tous les autres.
Il n'y a qu'à voir les histoires, & faire re-
flexion sur les mœurs anciennes & moder-
nes de tous les états du monde. Je ne m'ar-

resteraï point à marquer la bizarerie de l'esprit humain, non plus que la diversité ou la contrariété des loix innombrables soit établies, soit revoquées : il y a assez de livres sur ce sujet dans lesquelles on peut voir que cette instabilité s'est étendue jusques sur les ceremonies des Religions. C'est pour cela que Socrate disoit qu'il falloit servir les Dieux à la maniere de son païs ; & Cicéron raporte que les Atheniens étant en dispute touchant quelques ceremonies de leur religion, allerent consulter l'oracle qui leur répondit, qu'ils suivissent la coûtume de leurs peres ; & comme ils furent encore obligez de retourner, ne pouvant s'accorder entre eux touchant la tradition de leurs Anciens, il leur fut répondu cette seconde fois, qu'ils s'assemblassent, & qu'ayant choisi les ceremonies qu'ils trouveroient bon de choisir, ils les observassent sans dissension & sans scrupule, estant assurez que le culte le plus agreable au ciel seroit toujours celui qui les uniroit davantage & les entretiendroit le mieux dans la concorde. Il semble que Jesus-Christ le vrai oracle de la divinité ait voulu declarer la même chose à ses Apostres : Lorsque vous serez assemblez en mon nom, & que vous conviendrez entre vous de recevoir quelque chose, assurez-vous qu'elle sera aussi reçûë dans le ciel : *Si duo aut tres, leur dit-il, congregati fuerint in nomine meo, de quacumque re consenserint, fiet illis à Patre, &c.* S. Paul en apporte la raison, lorsqu'il dit : *Nihil est commune nisi ei qui putat hoc sibi esse commune.* En effet ce sont,

souvent , nos jugemens particuliers qui nous rendent coupables. Laissons juger les loix , & quand mêmes les choses qu'elles défendent ne seroient point mauvaises , elles le deviendroient néanmoins à nôtre égard du moment qu'elles commenceroient à estre défendues. *Per legem peccatum intravit in mundum.* Mais gardons-nous de juger les loix. *Obortet homines legibus obtemperare* , dit fort bien Platon , *non leges hominibus*. Si on se fonde sur les jugemens particuliers que l'on pourroit faire du bien ou du mal qu'il y pourroit avoir dans les choses ou défendues ou permises par les loix , on se met en danger de former souvent des jugemens tout contraires à ceux que l'on doit suivre : *Niimur in vetitum.* Et c'est le moien de faire naître autant de morales différentes qu'il y a d'hommes : on ne se rencontrera pas toujours avec les autres , & l'on ne fera pas seulement toujours d'accord avec soi même. Heureux est celui qui ne se contraint pas par son propre jugement : *Beatus* , dit l'Apôtre , *qui non judicat in eo quod probat.* On se plaît néanmoins à former des jugemens sur les choses qui sont permises par les loix , & l'on se dresse ainsi des pieges ; on se forme des scandales , loin de se mettre en sûreté contre les troubles de l'esprit , & de se tenir le plus qu'on peut à l'abri des tempêtes. Il faut donc sçavoir que les jugemens précipitez sont plus dangereux qu'on ne pense ; car outre qu'ils nous assujettissent & nous contraignent , ils ne sçauroient nous justifier , & ne nous rendent

pas meilleurs ni plus parfaits , puisqu'enfin ils sont arbitraires ; nous pourrions faire d'autres jugemens tout contraires à ceux-là. En quoi il est clair que la vérité n'ayant pas plus de part aux uns qu'aux autres , elle ne nous conduit pas & nous laisse dans l'indifférence ; or si la vérité ne nous conduit & ne nous éclaire , nous ne devenons ni plus justes ni meilleurs ; outre que d'ailleurs nous nous rendons plus coupables , s'il arrive que nous ne suivions pas nos propres jugemens. *Propter quod inexcusabilis es, ô omnis homo qui judicas.* Ne prevenons donc point l'évidence de la vérité par de semblables jugemens , si nous ne voulons paier la peine de nostre témérité , en nous rendant la victime de nôtre propre orgueil : au lieu que si nous reconnoissons nostre foiblesse , nous profiterions , s'il le faut dire ainsi , de nostre ignorance , semblables à ces bonnes gens dont le Prophète parle : *Beati quorum remissa sunt iniquitates, & quorum tecta sunt peccata.* C'est ce qui a fait dire à saint Paul , que tout ce que nous faisons contre nostre conscience , est peché : d'où il s'ensuit que celui qui est le moins prompt à juger des choses en mal ou en bien , est aussi le plus heureux : *Beatus qui non iudicat se in eo quod probat.* Rien n'est si important que la conduite de nos jugemens , & rien n'est si négligé. Les hommes se tourmentent fort pour des actions extérieures, comme si des ceremonies & des phantômes corporels étoient capables de les perfectionner dans le fond de l'ame ; au lieu que les actions de

*Paul. ad
Rom.*

l'esprit leur sont indifferentes, & même presque imperceptibles, parce que les termes de ces actions sont trop minces, pour ainsi dire, & trop legers, pour faire autant de mouvement & de fracas, que les actions corporelles qui touchent fortement leurs sens.

Ce n'est pas seulement à l'égard des choses indifferentes que les hommes se mêlent de juger imprudemment, c'est encore à l'égard des personnes; & c'est de là que vient la hardiesse insolente des particuliers, qui s'érigent en censeurs des Princes & des Magistrats: mais il est tres-déraisonnable que des particuliers qui ne voient les choses qu'à moitié, & ne sçauroient balancer les raisons & les griefs de tout le monde, eux qui ignorent les vûës & les desseins de ceux qui gouvernent, se portent à blâmer ce qu'ils ne connoissent pas. Cependant cela se fait ordinairement, & c'est la coûtume d'en user ainsi; ce qui a donné lieu à ce proverbe: *Regium est male audire; cum benefeceris.* Il n'appartient qu'à ceux qui gouvernent, d'entendre parler d'eux en mauvaise part, lors même que leurs actions meritoient des loüanges. Cela ne seroit pas, si on suivoit la maxime de nos Philosophes. Les personnes d'esprit conçoivent assez combien elle est utile pour le repos des peuples & le calme des consciences.

Je dis seulement que les argumens du 3. livre dont nous parlons, ne regardent pas les Academiciens, tant par les raisons que je viens d'alleguer, que parce que ces Phi-

philosophes recevoient & faisoient profession de recevoir toutes les veritez constantes aussi bien pour la Morale que pour les autres sciences : d'où il s'ensuit que saint Augustin non plus dans ses livres que dans quelques autres endroits de ses ouvrages , ne les combat point , mais seulement il attaque les erreurs qu'on leur attribuoit vulgairement.

Il est vrai que le Sage des Academiciens ne se conduit point par de simples opinions, mais comme saint Augustin le remarque fort bien dans son livre , *de utilitate credendi* , la foi est differente de l'opinion : & quoi-que l'on dise , *non opinaturum esse Sapientem* . il ne s'ensuit pas que l'on doive dire aussi , *non crediturum* . La foi est louable quand elle est appuïée sur des motifs raisonnables ; mais l'opinion n'est jamais legitime & doit toujours estre rejetée , suivant saint Augustin & suivant nos Philosophes ; parce que l'opinion exclut la recherche de la verité , & fait presumer que l'on sçait ce que l'on ne sçait pas : *Qui citius ad id quod quarit pervenisse presumit , non quasita reperit , sed in inquisitione deficit* . Les Academiciens se conduisent par l'intelligence ou par la foi ; soit divine soit humaine , mais non pas par l'opinion. C'est pour cela qu'ils s'accorderoient facilement avec saint Paul Apôtre , en foi & en verité , *in fide & veritate* ; ne recevant point de sentimens contraires ou opposez sur de simples opinions , auxquelles on donne fausement le nom de science , *oppositiones falsi nominis scientiæ* . Et après tout il faut bien

De utilitate credendi.

S. Leo.

Ad Col.

prendre garde de fonder sa foi sur de simples opinions , & il faut distinguer entre *opiner* & *croire*. Saint Augustin le remarque fort judicieusement dans son livre , *de utilitate credendi* , où il s'agit de bien discerner ce que c'est que la foi. Il y a des gens qui sans y prendre garde ne se conduisent en cela que par opinion , ce qui fait un grand mal, aussi bien en matière de Theologie que de Philosophie , parce qu'en un mot les opinions changent & sont différentes suivant les esprits ; d'où il s'ensuit qu'elles produisent des heresies & des dissensions. Il faut appuyer sa foi sur de bonnes maximes & sur des veritez constantes , parmi lesquelles nous devons trouver nos motifs de crédibilité. Toute foi legitime s'accorde avec la verité & l'évidence ; & quoi-que nous croyions des choses qui ne sont pas évidentes , il ne laisse pas néanmoins d'estre évident que nous le devons croire , si Dieu nous l'ordonne : & si nous ne devons pas toujours suivre nostre raison particulière , c'est parce qu'il n'est pas toujours raisonnable de la suivre ; or il n'est pas raisonnable de la suivre dans toutes les choses que nous ne comprenons point ; nous ne devons point former de jugement particulier sur ces choses. Voilà la grande maxime des Academiciens : ils ne reconnoissent que la verité évidente pour regle , & à son défaut la foi , *in fide & veritate*.

Après que saint Augustin s'est un peu égaré à combattre des Academiciens, tels que le vul-

gaine se les représente, il conclut ses trois livres par dire qu'il y aura toujours deux choses qui regneront sur son esprit, sçavoir l'autorité & la raison. Pour ce qui est de l'autorité, n'en reconnoissant point de plus grande que celle de Jesus-Christ, il la suivra sur toute autre; & pour la raison, il suivra Platon du moins au sujet de la sagesse humaine: & c'est ce qui lui fait dire: *Apud Platonicos quod sacris nostris non repugnet reperiturum me esse confido.* Ces deux mots décident tout. Par celui de *Platonicos*, il entend les Academiciens, cela est certain: car auparavant il dit qu'il est persuadé que le sentiment de ces Philosophes n'est autre que celui de Platon: *Arbitror Platonis fuisse.*

ARTICLE IV.

Du jugement que saint Augustin a fait lui-même de ses livres touchant les Academiciens.

UN des amis de saint Augustin lui ayant écrit pour le congratuler de la victoire qu'il sembloit avoir remportée sur les Academiciens, par les livres dont nous venons de parler; il lui répondit, loin d'avoir surmonté les Academiciens, je n'aurois pas seulement osé les attaquer. Voici ses propres termes: *Academicos ego inter jocandum nunquam lecessere auderem.* A quoi il ajoute: Pensez-vous que l'autorité de ces grands

*Ad Her-
mogen.*

hommes auroit quelque pouvoir sur moi, si je ne croiois qu'ils eussent eu d'autres sentimens que ceux qu'on leur attribué. vul-
 hairement. *Quando me tantorum virorum mo-
 veret autoritas, nisi eos putarem in alia quàm
 vulgo creditum est, fuisse sententiâ.* C'est pour
 cela, continuë-t-il, que je les ai imité au-
 tant que j'ai pû : *Quare potius eos imitatus
 sum quantum valui, quod omnino non voleo.*
 Après cela il excuse le procedé des Acade-
 miciens, en disant qu'il estoit à propos de
 leur temps de philosopher comme ils avoient
 fait. Il valoit mieux, dit-il agreablement,
 que le ruisseau pur de la verité sortant de
 Platon, coulât à l'ombre des buissons, &
 parmi les guerets, que de se repandre dans
 une plaine pour estre troublé par des trou-
 peaux de bêtes : *Ut si quid sincerum de fonte
 Platonico flueret, inter umbrosa & spinosa du-
 menta potius in possessionem paucissimorum ho-
 minum duceretur, quàm per aperta manans,
 irruentibus passim pecoribus nullomodo posset li-
 quidum purumque servari.* Il montre ensuite
 l'utilité & l'importance du grand principe des
 Academiciens, surtout pour refuter la fausse
 persuasion de plusieurs qui pretendent pou-
 voir juger de la verité des choses par la seu-
 le experience de leurs sens, *contra hujusmodi
 homines.* Je raporte ses paroles sans y rien
 ajoûter : *Opinor illam utiliter excogitatam Dei
 artem atque rationem.* Cet art est celui que
 les Academiciens ont suivi en faisant connoi-
 tre que les sens n'estoient pas juges de la
 realité des choses, mais seulement des ap-

parences : d'où il s'ensuit qu'il en faut juger par l'entendement, en développant les mystères de la raison & de la connoissance, ce qui conduit enfin à reconnoître un esprit éternel, qui ait presidé à tous les temps, & soit l'auteur de toutes choses, déterminant tout ce qui est, à estre ce qu'il est. *Qui ducit unumquodque ad terminum suum, & intelligit semitas domûs ejus. . . . Attingens à fine usque ad finem fortiter suaviterque omnia disponens.* Et en effet Platon voulant démontrer l'existence de Dieu, dit que si on accorde aux Athées & aux libertins, de l'étenduë, des figures & du mouvement, ils croiront avoir tout ce qui leur est nécessaire pour composer l'univers & former des hommes dans lesquels il ne sera pas besoin de mettre une ame non plus que dans une montre ou dans quelques automates : d'où il s'ensuit que le vrai moien de les convaincre, c'est de leur faire comprendre que le corps suppose l'esprit ; & qu'il est impossible qu'il y ait aucune étenduë, aucune figure, ni aucun mouvement, s'il n'y a une pensée antérieure à tout cela.

De ce principe on peut passer à prouver la distinction de l'ame d'avec le corps, & son immortalité : & enfin déduire les plus grandes veritez de la Religion, ce que saint Augustin a raison d'appeller l'Art de Dieu ; de sorte qu'on a sujet de s'étonner que ces principes aient jamais esté abandonnez par des Philosophes Chrestiens. Celn s'est fait néanmoins ; & il seroit encore besoin de les

retablir aujourd'hui ; en suivant les avis de Patrice & du sçavant Cardinal Bessarion , qui a tant parlé *De restituenda Platonis Philosophia in scholas Christianorum*. Nous expérimentons maintenant les mauvais effets de la Philosophie des Peripateticiens , & l'on peut bien voir à cette heure que ce n'est pas sans raison qu'on a condamné autrefois les écrits vulgairement attribuez à Aristote dans un Concile de Paris ; quoi-qu'après tout il ne soit peut-être pas impossible de ramener ce Philosophe à l'école de son maître , je veux dire, à celle de Platon , & d'accorder ces deux grands hommes entre eux : l'obscurité du dernier & la mauvaise disposition de ses écrits aussi bien que le peu de connoissance que l'on a des premières idées des Auteurs qu'il avoit consultez ; tout cela , dis-je , empêchant qu'on ne le comprenne. *Non defuerunt solertissimi viri qui docerent disputationibus suis Aristotelem & Platorem ita sibi consensisse , ut imperitis minùsque attentis dissentire videatur.* C'est ce que dit saint Augustin ; & après lui saint Thomas a dit la même chose. On pourroit peut-être excuser ceux qui n'entendent point Aristote , car il s'est plû lui-même à écrire obscurément , & il a bien conjecturé qu'il ne seroit entendu que de tres-peu de personnes : mais je ne sçai comment on pourroit excuser ceux qui s'attachent opiniâtrément à des écrits obscurs comme les siens , dont ils n'ignorent pas la mauvaise disposition. Quoi-qu'il en soit , il vaudroit toujours mieux accorder ces deux Philosophes

entre eux que de les faire combattre.

Concluons la lettre de S. Augustin par ses propres termes *non me delectat &c.* dit-il à son ami, *quod ut scribis Academicos vicerim (scribis enim hæc amantius quam verius)* ajoute-il en parenthese, *quam quod mihi abruperim odiosissimum retinaculum quo ab PHILOSOPHIÆ UBERE*, remarquez ces mots, *desperatione veri, quod est ANIMI PABULUM, refrenabar.*

ARTICLE V.

De quelques autres endroits dans lesquels S. Augustin a parlé des Academiciens.

Qu'il s'est appuyé sur leurs principes pour porter les Esprits à la pieté & à la Religion.

Nous venons de reconnoître évidemment que S. Augustin n'a point eu dessein de combattre les Academiciens, mais seulement les erreurs qu'on leur attribuoit vulgairement, & ce qui a donné lieu d'en parler comme on a fait; c'est que ces Philosophes refusoient les sens pour juges de la verité. Les Dogmatistes se fondoient pour la plus part sur cet axiome mal entendu. *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu*: d'où ils concluoient qu'en refusant le jugement des sens on se privoit de toutes sortes de veritez; mais outre que les Academiciens concevoient cet axiome autrement qu'eux, c'est qu'ils admettoient des veritez intellectuelles que les autres contoient pour rien.

Je sçai que Sextus Empiricus attribué aux Academiciens d'avoir avancé que toutes choses estoient *incomprehensibles*, mais ils prenoient le mot incomprehensible dans un autre sens que les Dogmatistes, comme nous verrons, & d'autre part il est toujours constant que s'ils refusoient le jugement des sens, ils reconnoissoient celui de l'entendement, recevant des veritez, quand ce ne seroit que celles des mathematiques : or de recevoir une seule verité par la force de la raison c'est se mettre en disposition d'en recevoir une infinité d'autres soit comme consequences, soit comme principes, *abrumpere odiosissimum retinaculum quod desperatione veri ab ubere Philosophia retrahit*; pour me servir de l'expression de S. Augustin; mais s'il y a deux ou trois endroits dans lesquels ce Pere a parlé des Academiciens suivant les sentimens vulgaires, il y en a plus de dix où il fait bien connoître l'estime qu'il a pour eux. Dans sa Cité de Dieu, comparant les Philosophes entr'eux; il employe plusieurs Chapitres pour montrer que tous ces Philosophes doivent céder aux Platoniciens, *cedant Platoniciis* en matiere de Logique, *cedant* en matiere de Morale, *cedant* en matiere de Metaphysique &c. & si on dit qu'il ne nomme point ces Philosophes *Academicos*, en ces endroits, mais *Platonicos*, je repondrai premierement que sous ce nom Platoniciens, il entend aussi les Academiciens comme nous l'avons déjà remarqué article 1. en second lieu on verra que dans les endroits où il en parle suivant les sentimens vulgaires, il les nomme aussi

Platoniciens. Il est vray que ce Pere remarque que les derniers Platoniciens ne trouvoient pas bon de prendre le nom d'*Academiciens*, & l'on ne doit pas s'en étonner, car en s'exemptant de prendre ce nom, ils s'exemtoient en mesme tems des reproches injustes des Dogmatistes. Quoy qu'apres tout ils ne deussent pas conserver le patronage de Platon sans se declarer Academicien de l'ancienne Academie: outre que d'ailleurs vouloir suivre Platon comme chef de Secte, c'est vouloir jurer sur ses parolles & renoncer en mesme temps à toutes les lumieres, soit du Christianisme, soit de la Philosophie des tems posterieurs. Que l'on aime Platon; j'y consens, mais que l'on aime d'avantage la verité.

Je ne dois pas oublier ce que S. Augustin dit dans ses Confessions, sans parler de ses Livres de *vera Religione*, l'Evangile de S. Jean se trouve chez Platon, dit ce Pere: excepté ces mots *et Verbum caro factum est*, ce mystere n'ayant point encor été accompli de son tems ce qui a fait dire à plusieurs Peres de l'Eglise, entr'autre, à S. Justin & à S. Clement Alexandrin, que ce Philosophe avoit tiré sa philosophie des Prophetes qu'il avoit pû voir & avec lesquels il auroit conversé: d'où vient qu'on l'a appelé autrefois le Moïse de Grece. Quoy qu'il en soit, S. Augustin assure toujours que les Platoniciens se faisoient facilement Chrétiens n'ayant pas besoin de changer grand chose à leurs sentimens. *Paucis mutatis à Platónico fit Christianus*. Et que si les premiers Platoniciens, c'est-à-dire les Aca-

Voyez
Marcils
Ficin
dans la
vie de
Platon.

De vera Religione.

demiciens eussent vécu lors que les Apostres prechoient l'Évangile, ils auroient dit, voila les veritez que nous cherchions.

Nous pouvons aussi remarquer ce que dit Simplicianus (cecy est une chose de fait) lors qu'il reçût S. Augustin afin de l'instruire pour le baptiser, luy qui avoit déjà instruit S. Ambroise qui le regardoit comme son Pere spirituel, *quem aspiciebat ut Patrem in accipienda gratia.* C'est S. Augustin qui raporte cecy, *ubi autem commemoravi legisse me quosdam libros Platoniorum quos Victorinus quondam Retor Urbis Romana, quem Christianum defunctum esse audieram, in latinam linguam translulisset, gratulatus est mihi quod non in aliorum Philosophorum libros incidissem plena fallaciarum & deceptionum secundum elementa hujus mundi, in illis autem, peut-on rien dire de plus avantageux, OMNIBUS MODIS INSINUARI DEUM ET EJUS VERBUM.*

Je ne raporte point icy les témoignages des autres Peres comme de S. Denis, de S. Justin, de S. Clemenr, d'Origene, de Lactance, de saint Hierôme, de S. Basile &c. non plus que de plusieurs illustres Auteurs comme du Cardinal Bessarion, de Patrice, de Marcile Ficin, aussi bien que de quantité d'autres: je me suis seulement proposé de parler de S. Augustin.

Il ne reste plus qu'à faire voir que ce Pere se fonde sur les principales maximes des Academiciens, & se sert avantageusement des veritez qui leur sont propres. J'en remarque trois, la premiere est de refuser les sens pour juges de la verité; la seconde est de rejeter en-

Voyez
le livre
de *Va-*
ria Ari-
stotelis
fortuna.

tièrement l'opinion. La troisième de penser que les mots supposent les idées & n'éclaircissent point d'eux mêmes. C'est ce que l'on peut exprimer brièvement par ces trois axiomes. 1. *judicium veritatis non est in sensibus.* 2. *non opinaturum esse sapientem* ce que les Stoïciens ont emprunté des Academiciciens. 3. *verba non dant conceptus sed supponunt.*

Pour ce qui est du premier axiome, j'en ay déjà parlé : il n'est pas nécessaire de repeter icy ce que j'en ay dit, voyez S. Augustin de *utilitate credendi, de vera Religione, de civitate Dei, de quantitate animæ, de ordine &c.* je ne vous cite pas les Livres des Academiciciens que nous examinons, ni les lettres à Hermogenien, à Nebride, à consensius &c.

Il faut dire un mot du 2. *non opinaturum esse sapientem.* Il y a trois dispositions considérables de l'esprit, sçavoir de connoître évidemment, & c'est ce que nous devons à la raison, dit S. Augustin; de croire, & c'est ce que nous devons à l'autorité; d'opiner, & c'est ce que nous devons à l'erreur *quod concipimus, debemus. Rationi; quod credimus, Autoritati; quod Opinamur, Errori.* Voilà le sentiment de S. Augustin; & l'on peut voir que les Academiciciens ont dit la mesme chose. Car ils recevoient les veritez intellectuelles, comme je l'ay déjà remarqué si souvent, & cela est incontestable à l'égard des premiers Academiciciens; pour ce qui est des autres, remarquons qu'Arcefilas ne condamnoit que les affirmations à l'égard des choses particulieres & individuelles, *malæ; dicitur il, particulares affirmationes.*

De
lita
crea
di.

demiciens eussent vécu lors que les Apostres prechoient l'Évangile, ils auroient dit, voila les veritez que nous cherchions.

Nous pouvons aussi remarquer ce que dit Simplicianus (cecy est une chose de fait) lors qu'il reçût S. Augustin afin de l'instruire pour le baptiser, luy qui avoit déjà instruit S. Ambroise qui le regardoit comme son Pere spirituel, *quem aspiciebat ut Patrem in accipienda gratia.* C'est S. Augustin qui raporte cecy, *sibi autem commemoravi legisse me quosdam libros Platoniorum quos Victorinus quondam Rector Urbis Romana, quem Christianum defunctum esse audieram, in latinam linguam translulisset, gratulatus est mihi quod non in aliorum Philosophorum libros incidissem plena fallaciarum & deceptionum secundum elementa hujus mundi, in illis autem, peut-on rien dire de plus avantageux, OMNIBUS MODIS INSINUARI DEUM ET EJUS VERBUM.*

Je ne raporte point icy les témoignages des autres Peres comme de S. Denis, de S. Justin, de S. Clemenr, d'Origene, de Lactance, de saint Hierôme, de S. Basile &c. non plus que de plusieurs illustres Auteurs comme du Cardinal Bessarion, de Patrice, de Marcile Ficin, aussi bien que de quantité d'autres: je me suis seulement proposé de parler de S. Augustin.

Il ne reste plus qu'à faire voir que ce Pere se fonde sur les principales maximes des Academiciciens, & se sert avantageusement des veritez qui leur sont propres. J'en remarque trois, la premiere est de refuser les sens pour juges de la verité; la seconde est de rejeter en-

tièrement l'opinion. La troisième de penser que les mots supposent les idées & n'éclaircissent point d'eux mêmes. C'est ce que l'on peut exprimer brièvement par ces trois axiomes. 1. *judicium veritatis non est in sensibus.* 2. *non opinaturum esse sapientem* ce que les Stoïciens ont emprunté des Academiciciens. 3. *verba non dant conceptus sed supponunt.*

Pour ce qui est du premier axiome, j'en ay déjà parlé : il n'est pas nécessaire de repeter icy ce que j'en ay dit, voyez S. Augustin *de utilitate credendi, de vera Religione, de civitate Dei, de quantitate animæ, de ordine &c.* je ne vous cite pas ses Livres des Academiciciens que nous examinons, ni ses lettres à Hermogenien, à Nebride, à consensius &c.

Il faut dire un mot du 2. *non opinaturum esse sapientem.* Il y a trois dispositions considérables de l'esprit, sçavoir de connoître évidemment, & c'est ce que nous devons à la raison, dit S. Augustin ; de croire, & c'est ce que nous devons à l'autorité ; d'opiner, & c'est ce que nous devons à l'erreur *quod concipimus, debemus. Rationi ; quod credimus, Autoritati ; quod Opinamur, Errori.* Voilà le sentiment de S. Augustin ; & l'on peut voir que les Academiciciens ont dit la mesme chose. Car ils recevoient les veritez intellectuelles, comme je l'ay déjà remarqué si souvent, & cela est incontestable à l'égard des premiers Academiciciens ; pour ce qui est des autres, remarquons qu'Arcefilas ne condamnoit que les affirmations à l'égard des choses particulieres & individuelles, *mala ?* disoit-il, *particulares affirmationes.*

De utilitate credendi.

En effet il pouvoit bien refuser toute proposition touchant les choses individuelles & sensibles ; car s'il y a quelque vérité en ces choses ce n'est que par accident, ce que l'on pourroit montrer facilement si c'estoit icy le lieu d'en parler *ex professo*. Mais on ne trouvera pas que cet Academicien ni ceux qui l'ont suivi ait refusé les veritez intellectuelles & generales. Il recevoit les *Næmes*, quoy qu'il ne les applique peut-estre point aux veritez des choses qui sont hors de l'esprit, ne supposant pas que tout ce que nous concevons clairement soit hors de nostre esprit tel que nous le concevons. Mais enfin nous le concevons *quod concipimus, rationi debemus*. Il recevoit aussi la foy pour ce qui regarde la conduite de la vie; Carneades & les autres faisoient la mesme chose, se laissant conduire aux lois & à l'Authorité pour les actions particulieres, Ce que les Pyrrhoniens mesme observoient ; donc nos Academiciens disoient encore *quod credimus ; Authoritati debemus*. Mais ils disoient encor *quod opinamur, errori debemus*. Refusant entierement l'opinion ; *non opinaturum esse sapientem*. Car en un mot l'opinion est une suite des prejugez & de l'erreur, & celuy qui suit l'opinion marche dans les tenebres sans autre guide que sa phantaisie aveugle. *Opiniones omnes absque scientia sunt turpes*, disoit Platon, *quarum quæ optima, cæcæ sunt ; & qui absque intelligentiâ verum aliquid opinantur, non differunt à cæcis qui recto tramite gradiuntur*.

Ce n'est pas qu'on ne puisse faire des Hypotheses, & s'exercer par des disputes ; mais

lors que l'on fait des Hypotheses, on doit avertir que l'on n'affirme pas ce que l'on propose; & que ce n'est que pour examiner & chercher la vérité par des tentatives & conjectures, que l'on est tout prest de rejeter, quand la vérité l'ordonne. Il faut parler comme Arcefilas & dire *hoc dico, sed non affirmo* ἢ δὲν ὀρίζω, & l'on ne doit point s'imaginer qu'on puisse s'exempter d'en user ainsi, car on ne doit pas être plus delicat en matiere de Metaphysique ou de Morale, que les Geomètres le sont en matiere de Mathématique, lorsqu'ils ajoûtent après avoir établi leurs propositions; *Et c'est ce qu'il falloit démontrer*: autrement ce qui ne passe d'abord que comme une simple Hypothese deviendra quelque jour un système obstinement defendu. C'est ainsi que la Philosophie de Monsieur Descartes, qu'il avoit coûtume d'appeller son Roman de la nature, est devenu presentement un grand système difficile à ébranler & soutenu par quantité de gens d'esprit qui se sont engagez à le defendre. On commence à avancer les choses sans avertir qu'on en doute, & apres cela on se croit obligé de faire voir que l'on ne s'est point trompé: plus on est éloquant, & plus on se rend habile à embrouiller la vérité; *dum prava disertè dicuntur, magnum malum*, dit S. Augustin: ensuite on se sent fortifié par l'applaudissement d'un grand nombre de gens qui se laissent prendre à l'éloquence des parolles & ne sont pas capables de démeler le vray d'avec le faux: le tems s'écoule & par sa durée il donne du relief à

ces opinions qui s'affermissent encore dans les esprits par l'autorité de ceux qui les proposent & par celle de ceux qui les approuvent, & c'est de cette manière que les erreurs s'établissent dans le monde, ce qui a fait dire à saint Augustin aussi bien qu'aux Académiciens, *quod opinamur, errori debemus*. Encor si on en estoit quitte pour avoir un sentiment contraire à la vérité; mais il faut que les hommes s'échauffent & se divisent entre eux, il faut qu'ils forment des sectes, des cabales, des partis contraires & se déchirent mutuellement par des invectives, des calomnies, des injures, & des combats; ce qui est d'autant plus dangereux que les opinions qui donnent occasion à tous ces maux semblent toucher la Religion de plus près, d'où vient cela cependant? Sinon de ce que nous sommes trop prompts à nous déterminer, & à nous laisser conduire à des affirmations précipitées? *quod circumferimur omni vento doctrine*: c'est donc avec raison qu'Arcesilas disoit *mala? particulares affirmationes*. Or s'il est vray comme dit Origene que Jesus Christ est venu au monde pour détruire la fausse science, *salvatorem nostrum in hunc mundum venisse ut destrueret omnia quaecumque essent, falsi nominis dogmata*, s'il faut rejeter les propositions problematiques & douteuses *oppositiones falsi nominis scientis*, suivant Saint Paul, ne devons nous pas prendre garde de nous conduire par des opinions? On ne sçauroit donc trop faire la guerre aux opinions avec les Académiciens, les Pyrrhoniens, les Stoïciens & tout ce qu'il y a jamais eu de

S. Paul

I. 2. c. 9.
Periar-
chon

Philosophes des-intéressés qui se sont devoués à la verité *ejice opinionem & salvus eris*, dit fort bien un grand Empereur qui estoit assez instruit des veritez que nous venons de toucher.

Difons un mot du troisiéme axiome, sçavoir que les paroles ne donnent pas les idées des choses, mais qu'elles les supposent. *Verba non dant conceptus, sed supponunt.* Il n'y a personne qui ne sçache que les mots sont arbitraires & indifferens d'eux-mêmes à estre joints à de certaines idées plutôt qu'à d'autres: ce sont des signes qui supposent que l'on connoisse déjà la chose qu'ils signifient, & par consequent, il faut qu'on en ait déjà l'idée avant que l'on sçache la signification de ces mots qui ne sont qu'un bruit qui frappe les oreilles: *Velut cymbalum tinniens, aut es sonans*, & cela à ceux qui ne sont point déjà en possession des idées qu'ils peuvent exciter, *qui nesciunt vim verbi.*

D'où il s'enfuit qu'ils ne changent point d'eux-mêmes les idées, & ne font que les exciter telles que nous les avons, claires ou confuses, vrayes ou fausses; & cela posé, si nous n'avons que des idées obscures, celui qui nous parle, ne nous parlant pas suivant ses idées; mais suivant les nôtres; nous ne l'entendons non plus que si c'estoit un étranger qui se servit d'un langage barbare à notre égard, & c'est ce qui fait que nous ne le comprenons point & que ses paroles ne servent de rien pour nous conduire à la verité, mais plutôt devroient être conduites par la verité même de nos idées. Voilà ce que pensoient les Academiciens, & c'est ce qui

ces opinions qui s'affermissent encore dans les esprits par l'autorité de ceux qui les proposent & par celle de ceux qui les approuvent, & c'est de cette manière que les erreurs s'établissent dans le monde, ce qui a fait dire à saint Augustin aussi bien qu'aux Académiciens, *quod opinamur, errori debemus*. Encor si on en estoit quitte pour avoir un sentiment contraire à la vérité; mais il faut que les hommes s'échauffent & se divisent entre eux, il faut qu'ils forment des sectes, des cabales, des partis contraires & se déchirent mutuellement par des invectives, des calomnies, des injures, & des combats; ce qui est d'autant plus dangereux que les opinions qui donnent occasion à tous ces maux semblent toucher la Religion de plus près, d'où vient cela cependant? Sinon de ce que nous sommes trop prompts à nous déterminer, & à nous laisser conduire à des affirmations précipitées? *quod circumferimur omnivento doctrinae*: c'est donc avec raison qu'Arcesilas disoit *mala? particulares affirmationes*. Or s'il est vray comme dit Origene que Jesus Christ est venu au monde pour détruire la fausse science, *salvatorem nostrum in hunc mundum venisse ut destrueret omnia quaecumque essent, falsi nominis dogmata*, s'il faut rejeter les propositions problematiques & douteuses *oppositiones falsi nominis scientia*, suivant Saint Paul, ne devons nous pas prendre garde de nous conduire par des opinions? On ne sçauroit donc trop faire la guerre aux opinions avec les Académiciens, les Pyrrhoniens, les Stoïciens & tout ce qu'il y a jamais eu de

aul

.9.
ur-

Philosophes des-intéressés qui se sont devoués à la verité *ejice opinionem & salvus Marceris*, dit fort bien un grand Empereur qui *Aurele* estoit assez instruit des veritez que nous venons de toucher.

Difons un mot du troisiéme axiome, sçavoir que les paroles ne donnent pas les idées des choses, mais qu'elles les supposent. *Verba non dant conceptus, sed supponunt.* Il n'y a personne qui ne sçache que les mots sont arbitraires & indifferens d'eux-mêmes à estre joints à de certaines idées plutôt qu'à d'autres : ce sont des signes qui supposent que l'on connoisse déjà la chose qu'ils signifient, & par consequent, il faut qu'on en ait déjà l'idée avant que l'on sçache la signification de ces mots qui ne sont qu'un bruit qui frappe les oreilles : *Velut cymbalum tinniens, aut es sonans*, & cela à ceux qui ne sont point déjà en possession des idées qu'ils peuvent exciter, *qui nesciunt vim verbi.*

D'où il s'ensuit qu'ils ne changent point d'eux-mêmes les idées, & ne font que les exciter telles que nous les avons, claires ou confuses, vrayes ou fausses ; & cela posé, si nous n'avons que des idées obscures, celui qui nous parle, ne nous parlant pas suivant ses idées ; mais suivant les nôtres ; nous ne l'entendons non plus que si c'estoit un étranger qui se servit d'un langage barbare à notre égard, & c'est ce qui fait que nous ne le comprenons point & que ses paroles ne servent de rien pour nous conduire à la verité, mais plutôt devroient être conduites par la verité même de nos idées. Voilà ce que pensoient les Academiciens, & c'est ce qui

a fait dire à Platon que Parménide & les autres Anciens ont écrit pour eux, plutôt que pour nous, & ne se sont pas mis en peine de sçavoir si nous les entendrions. C'est aussi ce qui a fait dire à ce Philosophe, que celui qui parle ou qui écrit est semblable à un homme qui seme de la grene, & ne sçait ce que cette semence raporterá, *exiit qui seminavit seminare semen suum, &c.* Jesus. Christ a autorisé cette pensée, & saint Augustin dont nous parlons l'exprime assez par ces mots *erramus, nam putamus nos intelligere dum concipimus, & capi, dum dicimus* : sans parler de son livre de *Magistro*, qui semble n'avoir esté destiné, qu'à prouver cette verité, de même que Platon l'avoit prouvée dans son *Phedre* & dans son *Cratyle*. Socrates ayant à faire à un homme, qui s'imaginoit pouvoir apprendre toutes veritez, en écoustant quelques parole ? *O mirabilis*, luy dit-il, *qui putas me esse arcam quandam sermonum ex qua tanquam ex Pharetra verba depromam*, non il ne faut pas se figurer que par un discours fixe & déterminé on puisse enseigner toutes sortes d'esprits, ny que la verité dépende de la fortune d'un papier, comme si c'estoit assez de sçavoir lire & d'avoir des oreilles, pour être en un moment transformé en Philosophe & recevoir la resolution des plus grandes questions, principalement lors qu'on est encor rempli d'idées confuses, dans le desordre de l'imagination & les tenebres des prejugez.

Voilà ce que j'ay crû devoir dire en peu de mots du sentiment de saint Augustin.

Pource qui est de l'Auteur auquel je ré-

ponds, je ne le blâme point de ce qu'il a parlé des Academiciens suivant les sentimens communs, mais je ne penserois pas estre aussi excusable que luy, si je n'avois entrepris de les défendre, sçachant l'importance qu'il y a de rétablir leur maniere de philosopher; Je n'ay point assez d'autorité pour faire un si grand bien dans le monde, ny je ne me promets pas d'en avoir jamais assez. J'imite les vieillards dont parle Ciceron, qui plantent des arbres dont ils ne recueilleront point les fruits, *serunt arbores quæ alteri sæculo profint*. J'avouë qu'il n'y a pas lieu de penser que l'on puisse jamais deraffiner l'opinion de la teste des hommes: mais on ne doit pas laisser de la combattre neanmoins & de faire tout ce que l'on peut pour l'affoiblir, suivant le conseil de saint Paul. *Insta, opportune, obsecra, increpa in omni patientia & doctrina*. Les hommes se laisseront gouverner par la fausse éloquence de ceux qui flâtent leur oreilles. *Erit enim tempus cum sonam doctrinam non sustinebunt, sed conervabunt sibi Magistros prurientes auribus*. Ils se détourneront toujours volontiers de la verité pour s'appliquer à des systemes fabuleux & à de vaines Hypotheses: *à veritate auditum avertent, ad fabulas autem convertentur*.

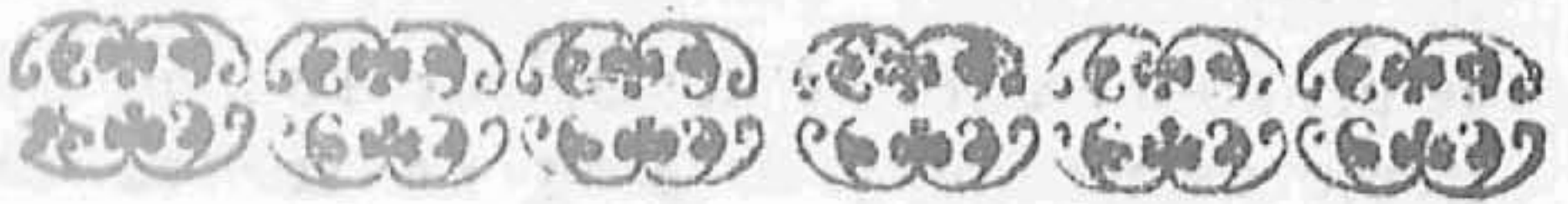
On a communément une mauvaise idée de la Philosophie, parce qu'on s'imagine qu'elle ne tende qu'à former des Opinions sur toutes choses, & à les sçavoir deffendre à force de syllogismes & de distinctions: de sorte que suivant cette idée, on employe des raisons pour la com-

72 *Réponse à la Critique de la Critique, &c.*
battre semblables à celles que je viens d'apporter contre la coutume de suivre des Opinions. Mais ce n'est point là la Philosophie que les Peres ont exaltée, & pour laquelle je viens de parler. La vraie Philosophie consiste à trouver l'Art d'éviter l'erreur dans nos jugemens en commençant par nous connoître nous-mêmes, & nous élevant ensuite à la connoissance du Créateur par celle des créatures, comme par degrés ; *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, &c.* Et si on doute que cette Philosophie soit nécessaire, que l'on consulte non seulement saint Augustin dans les endroits que nous avons rapportez, & dans les Livres de *vera Religione, de Civitate Dei, &c.* mais encore les autres Peres, comme S. Clement Pape, S. Justin ; Clement Alexandrin qui a traité cette matiere de dessein formé, Origene, Lactence, S. Ambroise de *officiis*, S. Thomas *contra gentes*, & que l'on s'assure d'ailleurs que si on vouloit se deffendre de la Philosophie, on ne le pourroit faire mesme sans philosopher & sans entrer dans une espece de Pyrrhonisme, qui seroit encore sujet à des erreurs dont on devroit chercher le moyen de se défaire ; tant il est vray que si on fuit la Philosophie d'un côté, on la retrouve d'un autre, les hommes ne pouvant s'empêcher entierement de juger & de raisonner.

A P A R I S,

Del'Imprimerie d'Antoine Lambin, 1687.

Avec Approbation & Privilege.



R E P O N S E

A LA CRITIQUE

DE LA CRITIQUE

DE LA RECHERCHE

DE LA VÉRITÉ

SUR LA PHILOSOPHIE

DES ACADEMICIENS.

TROISIÈME PARTIE.

Où l'on fait voir que leur maniere de philosopher est la plus conforme au bon-sens.



R DESCARTES a raison de dire, au commencement de sa Methode, que le bon-sens est la chose du monde la mieux partagée ; parce qu'il n'y a

personne qui se plaigne de n'en avoir pas suffisamment : en effet chacun s'imagine avoir la Raison de son costé, & cependant il y a bien des gens qui se trompent ; de sorte qu'on auroit lieu de me soupçonner de présomption, si je ne faisois connoître icy ce que j'entends par le bon-sens. Je dis donc qu'une chose est conforme au bon-sens, quand elle s'accorde avec des veritez si generales & si évidentes qu'on les comprend

du premier coup. Telles sont les veritez que je propose : elles ne dépendent d'aucun Systeme particulier, & l'on ne trouve pas qu'on les puisse contester. Elles donnent aux yeux d'abord, & se deffendent elies-mêmes jusques-là, que celuy auquel je répons les a reconnus aussi-bien que moy, quoy qu'il ne les ait peut-être point assez pénétrées. C'est pour cela que je vay les développer davantage, tant pour ma deffence que pour l'utilité de ceux qui passent légèrement sur ces principes, & ne s'apperçoivent pas qu'à cause de cela ils s'engagent dans l'erreur. Je le repete encor icy, on ne doit point mépriser ces lumieres parce qu'elles sont communes : & quand on à le bon goût, on ne fait point de difficulté de préférer les veritez évidentes quelques generales qu'elles soient à ces lueurs incertaines qui conduisent à des routes particulieres. Il semble neanmoins qu'en concevant des veritez évidentes, on ne gagne presque rien, parce qu'on les conçoit sans peine & il ne reste pas des traces dans le cerveau, comme il en reste ordinairement quand on pense acquerir des connoissances particulieres ; parce que ces connoissances frappent plus fortement l'imagination de ceux qui les recherchent : mais on se trompe, si on croit devoir juger des veritez par leur rareté, comme si les difficultez que l'on trouve à les comprendre, les devoient rendre plus considerables ; au contraire cela pourroit plutôt les rendre suspectes. Que l'on considere donc bien les ve-

ritez dont nous allons parler : je ne les ay point faites , ni les Academiciens ne les ont point inventées : elles sont écrites & imprimées dans tous les esprits : ce sont autant de rayons de la lumiere eternelle qui éclaire tous les hommes & luit incessamment dans le fond de leurs ames malgré le nuage obscur de leurs préjugés : il n'est pas necessaire qu'ils en augmentent l'éclat ; & c'est assez pour eux de ne le point obscurcir.

Les Lois que je viens de proposer sont de ce genre de veritez : & après avoir reconnu qu'elles sont utiles à la pieté & à la Religion, (ce que je crois avoir assez montré dans les deux premieres parties de cette Apologie ,) il reste à faire voir quelles sont fondées sur le bon-sens , avec lequel elles s'accordent parfaitement.

ARTICLE PREMIER.

Que les Lois de Academiciens sont de bon-sens. Explication de ces Lois , avec la Réponse à quelques objections.

LA premiere Loi est si évidente qu'il seroit absurde & ridicule de la vouloir contester , car il est manifeste que si on n'a de l'évidence dans les matieres de pure Science , on ne *sçait* pas encore ; & que par consequent on doit encor suspendre son jugement , à moins que de se conduire par opinion & par préjugé , ce que les Academiciens & tous ceux qui suivent le bon-sens ne doivent point faire. Parce qu'en un mot si les préjugés ne sont pas toujours accom-

pagnez de fausseté, ils le sont toujours du moins d'obscurité ; or nulle connoissance obscure ne donne de la science.

On dira que l'on se trompe quelquefois en prenant pour évident ce qui ne l'est pas : mais quand cela seroit ; il faudroit toujours reconnoître icy que l'on doit attendre de l'évidence pour se déterminer : & ce sont deux choses différentes de dire que l'on doit avoir de l'évidence, & de chercher le moyen de ne point se tromper en prenant pour évident ce qui ne l'est pas : Autre chose est, par exemple, de délibérer s'il faut aller à Rome & de consulter sur le chemin que l'on doit tenir pour y'aller. D'ailleurs j'ay dés-jà remarqué que souvent quoyque la vérité ne soit pas évidente, il se peut néanmoins que l'erreur nous soit tres manifeste, en quoy il est évident qu'en nous déterminant sur quantité de choses, nous nous exposons à être trompez, & nous marchons dans les tenebres.

Ce n'est pas que l'on ne puisse proposer son sentiment & l'examiner, ni qu'en parlant, on doive prendre autant de précaution que si on dogmatisoit par écrit ; mais c'est que toute opinion en matiere de science est un coup perdu, & comme on tire quelquefois en l'air pour s'apprendre à tirer & pour s'exercer ; on peut aussi proposer ses sentimens, & les examiner pour s'apprendre à les rejeter lors qu'ils ne sont point droits ni justes : il y a cette difference, dit fort bien Platon, entre la parole écrite & celle que l'on propose de vive voix, que l'on peut chan-

ger celle-cy, suivant qu'on le trouve bon par rapport à ceux à qui l'on parle & suivant les desseins que l'on a de dogmatiser ou de s'entretenir simplement, ce qui fait que la parole vive se deffend elle-même, *opem fert sibi*, au lieu que la parole écrite ressemble, dit nôtre Philosophe, à un enfant exposé que l'on pourroit outrager impunement. *Sermo scriptus semper patris eget presidio*. C'est pour cela que les Academiciens n'écrivoient point de peur d'exposer leurs paroles aux insultes des ignorans. Mais il faut toujourns bien prendre garde que si on compose des Livres de science, on ne les charge point de propositions douteuses sans en avertir du moins plus d'une fois; car comme l'écriture demeure & ne se peut changer elle-même, il ne faut pas attendre qu'elle se corrige & raba te aucune chose de son affirmation, au lieu que son auteur étant susceptible de nouvelles lumieres, il peut changer de sentiment ou s'expliquer. Ce qu'il est d'autant plus necessaire de faire que la plus-part des mots sont équivoques, & qu'on peut interpreter diversément les mêmes façons de parler. D'ou il s'ensuit que si on veut écrire quelque chose pour porter les esprits à la verité, il est necessaire qu'on se donne la peine de les conduire depuis les connoissances generales, par les premiers principes, de même que font les Geometres: & ceux qui ne veulent point étudier avec ordre, ne doivent pas se figurer de pouvoir jamais goûter les fruits de la Philosophie, ni de se perfectionner le juge-

ment par des connoissances solides. Pour ce qui regarde les Auteurs, il faut avouër qu'ils ont besoin de generosité, & de zele pour la verité, afin de se retracter, & de se corriger, s'il est bon de le faire, sans avoir égard à la perte de leurs Livres, ni sans craindre de diminuer leur autorité, ni la reputation que le vulgaire leur donne le plus souvent à cause de la multitude ou du debie de leurs ouvrages.

Au reste il ne faut point s'imaginer que ceux qui affirment beaucoup & sont les plus decisifs, soient aussi les plus sçavants. On n'en est pas plus sçavant lors qu'on affirme que lors qu'on n'affirme pas : mais souvent on en est plus temeraire : la verité ne dépend point de nôtre volonté ni de nôtre presumption, & si nous sommes résolus de marcher sous sa conduite nous devons attendre ses ordres.

Pour ce qui est de la seconde Loy, je ne m'arresteray pas non plus beaucoup à faire voir quelle s'accorde avec le bon-sens, car on voit assez que si on se remplit l'esprit de questions & de discussions inutiles, on partage vainement sa capacité, on perd de vue les principes & l'on se trouve enfin égaré dans des consequences de consequences, *evanuerunt in cogitationibus suis.*

C'est donc avec raison que l'on dit. *Qu'il ne faut point agiter les questions que l'on voit bien ne pouvoir décider.* Il est dit, que l'on voit bien ne pouvoir décider : Parce que ce n'est pas une chose déraisonnable d'exami-

ner les questions, lors qu'on n'est pas assuré de ne les pouvoir décider. On ne cherche pas ce que l'on sçait bien ne pouvoir trouver; mais on cherche souvent ce que l'on n'est pas assuré de pouvoir trouver: de sorte qu'il suffit d'être dans le doute pour donner lieu d'examiner & de chercher. Exemples, il est constant que la décision des conséquences dépend de celle des principes & cela posé; il y a de l'imprudencé de s'attacher à vouloir décider ces conséquences, avant que d'avoir résolu les difficultez qui se rencontrent dans leurs principes. Il faut donc commencer par ces principes, &c. De même, on voit bien que si on n'a la marque infail-
libile de la verité, id quo dissimilibus notis verum secernatur à falso, on ne sçauroit être assuré si on ne se trompe point; il faut donc tâcher d'avoir cette marque avant que de s'embarquer dans des jugemens & des raisonnemens, qui sans cela ne sçauroient être qu'incertains. On voit bien aussi que nos raisonnemens dépendent de nos jugemens, & nos jugemens de nos premières conceptions: il faut donc commencer par découvrir les erreurs de nos premières conceptions avant que de se mettre en peine de former quantité de raisonnemens en *barbara* ou en *frisesom*. Il ne faut qu'un mot équivoque, ou une idée obscure pour donner lieu à de grandes disputes que l'on ne termine jamais; il faut donc commencer par éviter l'équivoque, & donner une idée claire, avant que de s'engager plus loin: au-

rement on excitera des divisions & l'on aura ra préjugé contre préjugé, opinion contre opinion, & parti contre parti, &c. *Stultitia & sine disciplina quaestiones devita, scientia quia generant lites.* Ces paroles de S. Paul expriment parfaitement bien tout ce que l'on auroit à dire la-dessus, il apelle ces questions *sive disciplina* : car on n'en peut tirer aucune connoissance solide. Dans un autre endroit il les nomme *quaestiones infructuosas* & aussi *genealogias interminabiles*. Mais on ne peut apeller questions infructueuses celles par la discussion desquelles on peut acquérir quelque connoissance solide. On voit bien encore que l'on ne peut sçavoir si un Auteur approche plus de quelque verité positive qu'un autre auteur, que l'on ne connoisse cette verité, d'ou il s'ensuit qu'on ne doit pas se mesler de juger des sentimens de ces auteurs, à moins que ce ne soit pour dire que l'un de ces auteurs nous paroît le plus éloigné de l'erreur que nous pensons voir évidemment. Il y auroit une infinité d'exemples à rapporter de cette maniere, pour nous montrer combien il est préjudiciable au genre-humain d'embarraffer les esprits de ces sortes de questions.

Il n'est pas moins évident que la troisième Loy est encor de tres bon-sens. Rien ne peut s'opposer à cette Loy, que nôtre Orgueil qui nous empêche d'avouër que nous ne sçavons pas les choses que nous ignorons effectivement. On ne veut point reconnoître que l'on se trompe, & l'on usurperoit vo-

lonniers le titre d'infailible. Mais la véritable gloire consiste à se rendre à la vérité , & c'est la marque d'un esprit bien-fait de n'avoir pas plus de condescendance pour soy que pour les autres , quand il s'agit de juger sérieusement : il faut s'élever au-dessus de soy-même pour se corriger & se perfectionner : autrement on ressemble à des malades qui ne veulent point avouër leur maladie. C'est ce que font néanmoins la plus-part des hommes , ils ne veulent pas qu'on les croie susceptibles d'ignorance , & l'on pourroit leur dire ce que Socrates disoit à Alcibiade , vous voulez paroître plus sçavant que vous n'estes *justitiam vis docere alios , quam ignoras*. Si vous sçavez tant de choses , dites-nous quand vous les avez apprises , & si vous ne les avez point apprises , avoüez que tout ce que vous en dites s'est infinué dans vôtre esprit dès vôtre puerilité. Des gens qui ne ne sçavoient pas plus que vous , vous ont fait croire que vous sçaviez plusieurs choses que vous ignorez effectivement. Cét air d'assurance & de présomption avec lequel vous jugez de tout , vous empêche de changer les idées de vôtre enfance , & parce que vous voyez que les autres font comme vous , vous pensez qu'il vous est permis de conserver vôtre puerilité jusqu'à l'âge d'homme-fait : & cela étant ne doit-on pas dire que vous demeurerez enfant toute vôtre vie , il faut donc sçavoir que le caractère d'homme-fait consiste à pouvoir se juger soy-même , & à rejeter les mauvaises habitudes que nous avons con-

tractées sous la conduite de nos meres & de nos nourices ? Je me plais, disoit encor Socrates a un autre de ses disciples, à reprendre & à être repris toutes les fois que la verité l'ordonne, *Et tanto magis reprehendi, quanto potius est, maximo quodam liberari malo, quam alios liberasse.* Il ya de la gloire à reconnoître que l'on s'est trompé, & du moins il y a bien plus d'avantage qu'à se couvrir de l'apparence d'un faux sçavoir : ceux qui se plaisent à cette dissimulation se ferment le passage à la lumiere, & s'enfoncent de leur plein gré dans de profondes tenebres. *Non erubescat homo se nescire quod nescit, ne dum se scire mentitur nunquam scire mereatur.*

La quatrième Loy est encor si manifestement conforme au bon-sens qu'on n'en peut douter. Il est évident que si on ne *discerne les choses que l'on sçait de celles que l'on ne sçait pas*, on n'a que de la confusion dans l'esprit & l'on ne peut voir où l'on doit donner, non plus qu'un homme qui tireroit à un but & ne voudroit pas ouvrir les yeux. Il faut sçavoir que telles & telles choses nous sont aussi-bien connues qu'elles le peuvent être naturellement, & que d'autres choses nous restent à examiner ; il semble que Mr Descartes ait voulu proposer cette Loy, en disant qu'il faut diviser les choses *en plusieurs parcelles* ; afin de les connoître les unes après les autres & de sçavoir que nous connoissons celles-cy, par exemple, & qu'il nous reste à connoître celles-là. On devroit donc tenir registre, non seulement de

ce que l'on sçait, mais encor de ce que l'on ne sçait pas, si tant est qu'on puisse nombrer toutes les choses que nous ignorons : du moins on le doit faire sur les questions particulières que nous entreprenons d'examiner. Socrates auroit eu bien-tôt fait son dénombrement lui qui disoit ne sçavoir qu'une chose & ignorer tout le reste. Mais quelque humilité qui paroisse dans l'aveu de ce Philosophe, on pourroit toujours dire que la seule chose qu'il sçavoit en renfermoit quantité d'autres qu'il réunissoit en une seule. Quoy qu'il en soit, il distinguoit toujours, & nous dirons avec Antiochus, *multa scio, multa ignoro*, ou du moins avec Philon, *pauca scio, plura ignoro*.

Je n'ay rien à dire de la cinquième Loy, sinon qu'elle est si essentielle à la Philosophie, que ce n'est autre chose que la Philosophie même. Car qu'est-ce que philosopher sinon chercher des connoissances nouvelles ? de sorte que les Lois que nous venons de rapporter ne sont que des préparatifs pour celle-cy, & l'on voit bien d'ailleurs qu'elle est fort naturelle & de fort bon-sens, puisqu'en un mot nôtre entendement n'ayant point d'autre fonction que celle de concevoir, nous devons travailler à concevoir tout ce que nous pouvons dans toute la rectitude dont nous sommes capables. Il faut donc que les Philosophes regardent les connoissances nouvelles, comme de nouveaux thresors dont ils doivent s'enrichir par leurs meditations, & que l'on ne pense pas que

cette disposition d'esprit doive jamais produire du dégoût, au contraire il en doit naître des satisfactions indicibles: les thresors de la verité sont inépuisables & nous avons toujours de nouvelles richesses à acquérir aussi bien que de nouveaux plaisirs à recevoir par les découvertes que nous pouvons faire incessamment, soit dans la connoissance des choses exterieures, soit dans la connoissance de nous-mêmes, & pour dire vray nous avons une si grande provision d'ignorance que nous ne devons pas nous attendre à pouvoir dire jamais, je n'ay plus rien à connoître, ni plus de découverte à faire dans le vaste champ de la verité. Non seulement il en est de nos connoissances comme des viandes corporelles que nous devons prendre souvent pour reparer nos forces, mais on peut dire que ces aliments de l'esprit ne le dégoûtent jamais, plus il en use & plus il en veut user: la soif de l'esprit n'est point une maladie comme celle du corps, c'est un état naturel & c'est comme une source vive de plaisirs spirituels qui coulent incessamment dans le fond de nôtre ame. La felicité de l'homme consiste à exercer ses fonctions naturelles sans empêchement. Or de toutes les fonctions de l'homme celle de concevoir & de connoître est la principale, parce que si l'homme est un être penchant, non seulement l'exercice de la pensée ne l'incommode point: mais au contraire il le met dans la meilleure posture où il puisse être, & si on pouvoit l'empêcher de penser on lui donneroit en même-

même-tems la mort de l'ame & du corps ; on l'aneantiroit. C'est avec raison que Mr Descartes dit , que nous n'avons rien qui nous appartienne tant que nos pensées ; c'est en quoy consiste nôtre propre bien , & c'est de là qu'on pourroit conclure que nous ne devons point craindre de nous dégoûter d'un exercice auquel nous sommes disposez par nôtre propre essence & si on croit pouvoir s'en dispenser , on se trompe , car on ne laisse pas de penser toûjours également , quoy que l'on ne suive pas toûjours un ordre constant dans ses pensées. Il faut se rendre habile dans cét art , & celuy qui negligé ses connoissances est le plus miserable de tous les hommes , il peut bien pour quelque-tems se dérober à luy-même & s'étourdir par des objets sensibles , son imagination le tenant sans cesse occupé autour des phantômes extérieurs ; mais il faut enfin qu'il retourne chez luy : & c'est pour lors qu'étant abandonné à luy-même , il se trouve égaré dans son propre païs. Sa misere interieure l'éfraye & le desordre de son esprit luy fait sentir son mal d'autant plus vivement , qu'il a tâché en vain de se le déguiser par l'usage de certains remedes extérieurs qui ne sont propres qu'à suspendre & apaiser la douleur pour quelque-temps tandis que la cangrene s'augmente interieurement. Il faut donc travailler à bien conduire nôtre esprit & à le sustenter des alimens de la verité en le remplissant de nouvelles connoissances. Voilà une grande carrière ouverte à ceux qui veulent courir

dans les voyes de l'entendement, & il n'y a plus qu'à leur dire *sic currite, ut comprehendatis*, courez si bien que vous obteniez le prix de vôtre course. Et si vous voulez réussir, observez les Lois que nous venons de proposer, autrement il est bien certain que vous n'avez point de succès à prétendre.

ARTICLE SECOND.

De l'un des principaux axiomes des Académiciens touchant la connoissance des sens.

NOUS allons voir que cét axiome *judicium veritatis non est in sensibus*, Est une suite de ces veritez que nous venons de décrire & descend des sources les plus pures du bon-sens, & pour en venir à bout il ne sera pas nécessaire d'entrer dans un détail entier de toutes les questions & difficultez que l'on peut faire sur la nature de la sensation.

Premierement, il faut sçavoir qu'il ne s'agit pas des connoissances qui regardent les choses qui sont en nous, soit dans nôtre ame, soit dans nôtre corps, mais seulement de celles des choses qui sont hors de nous, & qui subsistent independemment de nôtre esprit.

En second lieu j'avertis qu'on peut voir ce que j'ay dé-jà écrit sur cette matiere, soit dans mes dissertations en traitant de la Logique des Académiciens, dans ma Critique & dans mes Réponses, &c. ce qui me donnera lieu de m'exempter de rapporter les mêmes choses.

Je dis donc icy seulement que nos sens ne

ſçauroient être les juges de la vérité des choses qui ſont hors de nous ; parce que nous ne connoiſſons point ces choses en *elles-mêmes*. Du moins par les ſens nous n'en connoiſſons que les apparences & nous ne ſçaurions ſçavoir ſi ces apparences nous les repreſentent telles qu'elles ſont, parce que nous ne ſçaurions les comparer avec les realitez de ces choses que nous ne concevons pas, il en eſt de même que ſi nous ne pouvions voir l'original de quelques portraits ; il nous ſeroit impoſſible de juger des défauts de ces portraits ne les pouvant comparer avec leurs originaux : je ſçais bien que par conjecture & par raisonnement, nous en pourrions ſçavoir quelque chose. Mais il ne s'agit pas icy de cette ſorte de connoiſſances artificielles que nous pourrions nous former, ſoit par conjecture, ſoit par raisonnement, il s'agit ſeulement des connoiſſances que nous en pourrions avoir par des vuës ſenſibles, où comme l'on dit dans l'Ecole *ſimplici intuitu oculorum*. Cela ne ſe peut diſons-nous : car ſi ces choses nous eſtoient ainſi connuës, elles ſeroient en nous, & ne ſeroient pas hors de nous, ce qui ſeroit contradictoire. En effet la connoiſſance étant une action immanente, il faut que le terme de cette action ſoit dans la faculté ou ſubſtance qui connoît, autrement la connoiſſance ſeroit une action au dehors ce qui ne ſe peut ; car ce ſeroit connoiſſance & ce ne ſeroit pas connoiſſance. C'eſt pour cela qu'Ariſtote a fort bien dit que la ſenſation eſt une eſpece de paſſion *ſen-*

zire est quoddam pati, & tous les Anciens ont regardé comme un axiome, que l'esprit, pour concevoir les choses extérieures, étoit obligé de spéculer des idées, ou phantômes, *oportet intelligentem speculari phantasmata* : & c'est cette espece de phantôme qu'ils appelloient *espece expresse* ou la parole de l'esprit *verbum mentis*. Cela est encor plus evident à l'égard des sens, parce qu'enfin ce que les sens aperçoivent immédiatement, ce ne sont que des apparences *phenomena*. Or qui dit apparence, dit quelque chose qui peut être vray ou faux ; suivant que la réalité y correspond ou n'y correspond-pas, & qui par consequent est sujete à caution, ne pouvant être la marque de la verité ce qui nous fait dire : *judicium veritatis non est in sensibus* ; on peut voir sur ce sujet *le Theætetus de Platon*, L'hypothese des Pyrrhoniens chez *Sixtus Empiricus*. Et pour les Modernes les Ecrits de Mr Descartes, de Mr Rouhault : la Logique de Port-Royal, le premier volume de la Recherche de la Verité & l'Auteur même auquel je réponds.

Cependant je vay prouver cette verité par sa cause, *à priori* afin de donner quelque satisfaction au Lecteur.

Je dis qu'il est clair & facile à concevoir que si les choses qui sont hors de nous, n'agissent point sur nous & ne font aucun changement en nous, elles sont à nôtre égard comme si elles n'estoient point. Par exemple, s'il y a des monstres en Affrique qui ne fassent aucun changement en nous, & n'y

excitent aucune modification n'agissant en aucune maniere ni sur nôtre ame ni sur nôtre corps, je dis que ces monstres nous sont inconnus, & qu'ils sont à nôtre égard comme s'ils n'estoient point du tout, je veux que Dieu nous les puisse faire connoître, & qu'un Ange ou quelque autre cause nous les puisse représenter : mais si Dieu ou un Ange ne nous dispose en nous les faisant connoître autrement que nous ne serions s'il ne nous les faisoit pas connoître ; nous aurions encor un zero de connoissance à l'égard de ces objets.

De plus si ces objets causoient quelque chose de nouveau en nous, & nous changeroient en agissant sur nous, de quelque maniere que ce soit, & si ce qui resulteroit en nous de cette action nous étoit inconnu, nous n'aurions encor qu'un zero de connoissance à l'égard de ces objets. Car nous avons beau être changez, si nous n'appercevons ce changement, cela ne sert de rien pour connoître : & si nous connoissons ce changement, c'est en ce que nous connoissons que nous sommes autrement disposez que nous n'estions, & qu'il en resulte en nous une nouvelle façon-d'être : nous apercevons donc la nouvelle disposition dans laquelle nous nous trouvons : & si nous n'apercevions pas cette nouvelle disposition, nous n'aurions aucune connoissance de ces objets. Mais cela ne suffit pas, nous n'aurions encore, pour ainsi dire, que deux zero de connoissance. Voyons donc comment nous commencerons à connoître ces objets.

Il est nécessaire qu'ils agissent sur nous ; ou que quelqu'autre cause agisse à leur occasion sur nous & nous change par cette action, c'est à dire, nous dispose d'autre façon que nous n'estions ; mais ce n'est pas assez : il faut que cette disposition nous soit connue, autrement nous n'apercevrons non plus cette action, façon-d'être, ou changement que nous apercevons ce qui se passe dans les organes de notre corps lors que nous n'y faisons point d'attention. Chacun sçait que pour lors ces actions ne nous excitent point de connoissance, & que nous n'en sommes point émûs dans le fond de notre ame. Posons donc que cette action nous soit connue, c'est à dire que la nouvelle façon-d'être qui en résulte en nous soit aperçue par notre ame. Sera-ce assez pour connoître ces objets ? Non ! ce ne sera point encor assez, si cette façon-d'être ou ce resultat n'a pas plus de rapport à ces objets qu'à d'autres. Par exemple, si l'idée d'un quarré ou celle d'une montagne n'avoit pas plus de rapport, l'une à un quarré qu'à un cercle, & l'autre à une montagne qu'à une riviere, ces idées seroient inutiles pour connoître un quarré & une montagne. Il faut donc trois choses pour me faire connoître un objet. 1. Il faut qu'il en résulte quelque chose en moy. 2. Il faut que ce qui en résulte en moy me soit connu. 3. Il faut que ce que je connois de nouveau ait plus de rapport à cet objet, qu'à un autre. Cela posé, je dis qu'il est impossible de connoître les choses exterieures en elles-mêmes ;

C'est à dire de premiere veüe, d'où il s'ensuit manifestement que la premiere chose que je connois par les sens sont les resultats de l'action des objets extérieurs, & non pas ces mêmes objets ou leurs realitez, parce que ces realitez estant hors de nous, ne sçauroient être conneuës immediatement en elles-mêmes, étant impossible que nôtre ame sorte d'elle-même pour aller dans ces objets, & que ces objets se rendent presens à nôtre ame, à moins que de luy devenir intérieurs, auquel cas, ils deviendroient des façons-d'être de nôtre ame, & ne seroient pas connus tels qu'ils seroient étant entrez en nous. Tant il est vray que la connoissance est immanente, & n'embrasse rien d'extérieur immediatement.

SECTION PREMIERE.

Ce que les Academiciens entendoient par cette proposition, *toutes choses sont incomprehensibles.*

S'Il est vray que les nouveaux Academiciens aient dit, comme quelques-uns veulent, que toutes choses sont incomprehensibles *omnia esse incomprehensibilia.* Voicy en quel sens ils prenoient cette proposition. 1. Il est certain qu'ils ne parloient que des choses qui sont hors de nous, car pour ce qui regarde les idées ou apparences, il les concevoient comme des choses que nous connoissons en elles-mêmes *quæ intellectu apprehendimus quasi manu mentis.* Ainsi nous connoissons ce que c'est que douleur, plaisir, douceur, amertume, lumiere, tenebres,

rouge, vert, chaleur, froideur, &c. Par la seule conception que nous avons de ces choses qui ne sont après tout que des façons-d'être de nôtre propre substance. Non pas que nous connoissions ces choses en détail & fort distinctement, mais du moins en gros & en bloc, d'une maniere intime, pour ainsi dire, & par conscience, d'où il s'ensuit qu'un aveugle-né ne sçauroit connoître les couleurs quelque recit qu'on luy en fasse, parce qu'il ne sçauroit être modifié de la maniere que le sont ceux qui voyent clair. Ce n'est pas de ces choses interieures ni de ces façons-d'être dont parloient les Academiens, & desquelles ils disoient qu'elles étoient incomprehensibles; mais des choses exterieures qui font le sujet de la recherche des Philosophes. Jamais on n'a nié que ces choses ne püssent être comprises: Les Pyrrhoniens même en demeuroient d'accord prenant pour leur *Criterion*, la perception ou façon-d'être connue par elle-même, *phantasiam comprehensivam*. Voyons ce qu'en dit Sextus Empireus, *Criterion igitur Scepticæ institutionis dicimus esse id quod apparet, quod perinde est ac si phantasiam dicamus. Cum enim persuasionem & coactam passionem afferat*, Remarquez ces mots, *ambigi de ea non potest; itaque hoc quidem nimirum tale aut tale apparere subiectum ipsum, nemo fortasse in dubium vocat: sed de hoc videlicet, an tale sit quale apparet, ambigitur, apparentibus igitur acquiescentes, &c. passionem quam sentit, exponit Scepti-*

Cap. 11.

Cap. 7.
& c. 10.

*cus , citra opinionem ; nihil de externis
 subjectis affirmans.* Dans un autre endroit ,
 il prouve que les Sceptiques ne refusent pas
 toutes sortes de dogmes ; mais seulement ceux
 qui se font à l'égard des choses exterieures
 que nous ne pouvons connoître en elles-
 mêmes , *quas apprehendere non possumus nec
 comprehendere.* Voicy ses termes , *dicimus
 autem Scepticum dogmata nulla statuere ,
 non eo sensu quo dicunt nonnulli dogmata
 esse generaliter assensionem ad aliquam rem...
 Sed dicimus eo sensu dogmata quo nonnulli
 esse aiunt assensum ad rem aliquam dubiam ,
 & incertam eorum de quibus in scientis qua-
 ritur , & ambigitur... Nam qui dogma ponit
 tanquam entem rem illam ponit de qua dici-
 tur dogma statuere , c'est à dire , tanquam
 rem aliquam determinatam & existentem
 independenter ab intellectu.* Il ajoûte fort
 utilement , *qui autem aiunt Scepticos tol-
 lere Phenomena , ea qua à nobis dici solent ,
 audisse mihi non videntur , &c.* Nous pou-
 vons dire la même chose des Academiciens ,
 quoy que *Sextus* , ne se soit pas mis en peine
 de rapporter leurs sentimens avec certitude.
 Se servant quand il parle d'eux d'un *forte*.
 Quoy qu'il en soit ; il suffit de pouvoir dire
 que les choses exterieures ne se peuvent con-
 cevoir , pour pouvoir dire aussi qu'elles ne
 se peuvent comprendre , principalement sui-
 vant le langage des Anciens , parce que tout
 ce qui est inapprehensible est incomprehen-
 sible , *qua sunt inapprehensibilia , sunt &
 incomprehensibilia.*

Au reste on ne doit pas douter que les Académiciens n'ayent reconnu les apparences, aussi-bien que les Pyrrhoniens, & l'on peut d'ailleurs affirmer du moins qu'ils recevoient les veritez de Mathematique comme j'ay des-jà dit : il est vray que Socrate disoit qu'il ne sçavoit qu'une chose, sçavoir qu'il ne sçavoit rien ; mais il ne soutenoit pas qu'il luy fût impossible de sçavoir. Pour ce qui est d'Arcefilas, il disoit qu'il ne sçavoit pas même s'il sçavoit bien qu'il ne sçeut rien, ce qui est encor plus éloigné de cette *proposition ne peut rien sçavoir* : il n'établissoit pas l'incomprehensibilité absoluë, quoy que d'autre part, il ne faille pas s'imaginer que nous puissions connoître les choses en elles-mêmes. Les Anciens disoient fort bien que l'entendement devenoit toute chose par sa connoissance, pour nous faire comprendre que l'entendement ne connoît primitivement, & de simple veuë que ses propres idées ou façons-d'être ; parce qu'il ne connoît que ce qu'il devient, quand il connoît ; or ne pouvant devenir les choses qui sont hors de luy, il ne les peut connoître en elles-mêmes ; à moins que par de reflexions, & par des meditations qui sont fort posterieures aux connoissances naturelles. Je ne sçais si ce passage de l'Eclesiaste ne signifie pas la même chose, ou plutôt, s'il ne signifie pas quelque chose de plus fort, & *didici quoniam omnium operum Dei nullam poterit homo invenire rationem eorum qua fiunt sub sole, & quanto plus laboraverit, ad qua-*

I. part.
 art. 7.
 nombr.
 7.

rendum, tanto minus inveniet, etiamsi dixerit sapiens se nosse non poterit reperire. Nous disons seulement icy que nous ne concevons pas les choses qui sont hors de nous, en sorte que nous les connoissions véritablement telles qu'elles sont en elles-mêmes, & que nous les connoissions ainsi sans idées, encor moins par les sens que par l'entendement; parce qu'il est impossible de concevoir ces choses en elles-mêmes vû qu'elles sont hors de nous, d'où l'on pourroit dire, *omnia sunt incomprehensibilia.* Ce qui signifie la même chose que si on disoit, *nulla ex iis quæ sunt extra intellectum nostrum apprehendi possunt, neque comprehendi ita ut vere cognoscantur in seipsis & non egeant ideis ac phantasmatis ut in nostram devenire possint cognitionem.* Or ce qui a fait que les Academiciens ont pû deffendre cette proposition contre les Dogmatistes, c'est que les Dogmatistes vouloient s'exemter du *Criterium*, que les Academiciens demandoient, & pour cela ils disoient que les sens bien disposez nous faisoient connoître immédiatement les choses qui sont hors de nous, telles qu'elles sont en elles-mêmes.

SECTION SECONDE.

Que Mr Descartes n'est pas le premier qui ait reconnu les erreurs de nos sens.

Et habile homme avoit probablement assez d'esprit pour découvrir de luy-même, ce que les Academiciens avoient découvert long-tems avant luy : c'est une cho-

se que je ne conteste pas ; mais parce que
 Pag. 6. l'Auteur auquel je réponds a crû qu'avant
 Aver- Mr Descartes, on ne s'estoit point avisé de
 tisse- penser que nos sens en quelque disposition
 ment. qu'ils puissent être, ne nous representent im-
 mediatement que des façons-d'être ou mo-
 difications de nôtre ame ; je suis obligé de
 faire voir que cette découverte n'est point
 nouvelle.

Premierement je dis que Mr Descartes n'a
 pas même voulu s'attribuer ces connoissan-
 ces, ayant déclaré au commencement de sa
 Metaphysique, qu'il avoit été obligé de faire
 les reflexions qu'il a faites sur les doutes rai-
 sonnables des Sceptiques ou Academiciens.
 Et d'ailleurs il n'est pas juste d'oster ces con-
 noissances aux Academiciens, pour faire mé-
 priser leur Philosophie ; on s'imagineroit fa-
 cilement que quelques Anciens, ayant re-
 connu des qualitez sensibles dans les choses
 exterieures, les Academiciens auroient fait
 la même chose ; mais au contraire nous allons
 voir qu'ils ont été pour le moins aussi éloi-
 gnez de cette erreur que Mr Descartes, &
 qu'on ne doit pas se dégoûter de leur Philo-
 sophie en leur attribuant des erreurs, dont
 ils estoient fort éloignez aussi-bien que quel-
 ques autres Anciens.

En second lieu, je dis que Democrite &
 Epicure, sans parler de Pythagore & des
 autres qui les ont precedez, ont reconnu ces
 erreurs, *Democritus exclusis qualitatibus,*
 De ge- *ubi agit lege calidum, ibi lege frigidum.* Ce
 ner. & Philosophe rejettoit les qualitez sensibles,
 corr.

dit Aristote , & vouloit que les choses ne fussent ni chaudes, ni froides, ni rouges, ni bleuës, ni d'aucune autre maniere que les sens nous raportent.

Nous pouvons dire la même chose d'Epicure, parce qu'il ne reconnoissoit que des atomes hors de nous, lesquels estant differemment mîs & arrangez produisoient toutes les apparences que nous avons par les sens. Ce n'est pas que Lucrece après Epicure n'ait dit que le jugement des sens estoit infailible, mais ce n'est qu'à l'égard des choses que nous connoissons en nous mêmes, c'est à dire, à l'égard de nos affections & de nos passions, & non pas à l'égard des natures, ou realitez des choses qui sont hors de nous, autrement cela seroit manifestement faux au jugement même d'Epicure. Car n'y ayant que des atomes hors de nous, non seulement les sens ne nous raportent pas ces atomes, tels qu'ils sont en eux mêmes, mais nous les croyons voir : comme chauds, froids, rouges & bleus, quoy qu'ils ne soient ni rouges, ni bleus, ni chauds, ni froids en eux-mêmes.

Nous acorderons à Lucrece que la vision jugera en dernier ressort de la lumiere & des couleurs, comme les oreilles jugeront des sons, la langue des saveurs, le nez des odeurs, &c. Mais il ne faut pas pretendre que les yeux jugent de la grandeur réelle du Soleil, ni de la distance de cet astre, & en quelques dispositions que soient nos sens, ils ne nous répondront toujours que des apparences & non pas des realitez. C'est ce que je pense

qu'Épicure a fort bien reconnu , ayant dit qu'on devoit se contenter des apparences des choses , & ne point entreprendre de juger de leurs natures : ce qui a fait croire aux contemporains d'Épicure qu'il avoit renoncé a toutes sciences : quoy qu'il en soit , on ne peut douter que les Academiciens n'ayent reconnu ces erreurs , comme nous l'allons montrer.

Je ne parle point de Socrates , parce que Platon & luy avoient le même sentiment. *Cogita circa oculos primum quidem colorem quem dicimus album non esse ipsum aliud quidquam extra tuos oculos.* Ne pensez pas, dit Platon dans le *Theætetus*, que le blan que vous voyez soit quelque chose qui puisse être hors de vos yeux, & ensuite il conclut que toutes les autres couleurs ne sont que des effets ou resultats de l'action des objets que nous pensons voir , *atque ita nobis niger albus que & quivis alius color incursum oculorum motuque debito genitus apparet.* Voyez si Mr Descartes auroit dû parler autrement : oseriez-vous assurer , continuë Platon , que tous les hommes & tous les autres animaux voyent la même couleur que vous voyez, *an tu assereres qualis tibi unus quisque color apparet talem canibus etiam & singulis animalibus apparere.* Il prouve cette verité à l'égard de tout ce que nous apercevons par les sens , & conclut que si les choses nous paroissent diversément , ou nous les devons juger différentes de ce qu'elles sont véritablement , ou nous devons avouer qu'elles ne sont rien de

ce qu'elles nous paroissent être, *si igitur id quod mensuramus vel quod attingimus, magnum, vel album, vel calidum esset, nunquam in aliud quodcumque incurrens aliud factum esset ipsum quidem.* A l'occasion de ce raisonnement, il ne sera pas hors de propos de rapporter ce que me dît un de mes amis sur un pareil sujet : luy ayant donné un microscope avec lequel il découvroit un pré rempli d'herbes & de fleurs avec quelques petits animaux, dans la moisissure d'un certain corps ; il me dit, je vois les choses avec ce microscope bien différentes de ce qu'elles paroissent à mes yeux. Mais ! sont-elles véritablement comme elles me paroissent, lors que je les regarde avec ce microscope, ou lors que je les regarde avec mes yeux ? Qu'en pensez-vous, luy dis-je ; je donnerois la préférence à mes yeux, répondit-il, mais quoy ! est-ce que le microscope qui n'est qu'un morceau de verre produit ces petits animaux, ces fleurs, ces herbes, ces cavernes, &c. Je ne comprends pas que cela se puisse faire, & je vous avouë que je ne sçais qu'en penser, vous avez raison d'en douter, luy dis-je, car si vous aviez un meilleur microscope, vous découvririez encor des choses plus délicates que celles que vous voyez, & si d'autre part vos yeux étoient un peu plus convexes qu'ils ne sont, vous verriez les choses plus grandes & dans une autre place. Les enfans voient autrement que les hommes-faits, & les vieillards autrement que ceux qui sont à l'âge viril : jusques-là que nous voyons

tous les mêmes objets plus grands & plus petits, & en différente place. Nous ne les voyons pas où il semble qu'ils devroient être véritablement, & nous les voyons où il est certain qu'ils ne sont pas : de même qu'en regardant un poisson qui est dans l'eau, nous le voyons toujours plus près de la surface de l'eau qu'il n'est ; aussi en regardant ce même poisson dans l'air, où nous le voyons plus éloigné ou plus près que nous ne le verrions si nous le regardions à travers un autre milieu, plus ou moins condensé, & cela parce que les réflexions & les réfractions des rayons de lumière se font différemment. Ce n'est pas seulement à l'égard d'un bâton qui nous paroît courbé dans l'eau que nos sens nous trompent, c'est encor à l'égard de tout, ce que nous voyons dans quelque milieu que ce soit : quoy, dit-il, en témoignant de l'étonnement, nous ne verrions donc que des phantômes ? Si par là vous entendez que nous ne verrions que des images des choses qui sont hors de nous, & non point ces choses mêmes, cela est certain ; car les sens ne nous font connoître que les effets & les résultats de l'action des choses extérieures. Or ces effets & ces résultats ne sont que des façons-d'être ou des modifications de nôtre propre substance, qui dépendent d'un grand nombre de circonstances. Ce n'est point par les sens que nous pouvons juger des réalitez des choses, mais seulement de leurs apparences : & il est impossible que les choses soient véritablement tout ce qu'elles paroissent être.

*Vide-
mus
nunc
per spe-
ciem,*

Cecy est un raisonnement que Platon avoit bien fait avant nous, *eodemque pacto*, dit-il dans l'endroit que nous venons de toucher *de aliis ut de calido & duro caterisque omnibus judicandum est, nihil ex his ipsum secundum se quidquam esse*. C'est à dire, *existere independenter à phantasia nostra*, d'où il conclut qu'il n'y a rien hors de nous, qui soit tel véritablement qu'il nous paroît être par les sens, *tantum abest ut omnia quæ apparent cuique, ea sint, ut contra, nihil eorum quæ apparent, existat*, que deviendra donc, ajoûte-il, celui qui a osé assurer que les sens sont les juges de la vérité des choses qui sont hors de nous ? *Quo deinceps, ô puer, ille confugiet qui sensum scientiam affirmavit, quæve cuique apparent, & talia esse, qualia visa sunt* ? Ne pourrions-nous pas dire aussi que deviendront ceux qui osent assurer qu'avant Mr Descartes, on n'avoit pas découvert les erreurs des sens ? Je ne parle point des Cyrenaiciens, ni des Pyrrhoniens, car il est constant & généralement reconnu qu'ils faisoient profession aussi-bien que les Académiciens de combattre ces erreurs. *Quod si diversa sunt pro animalium varietate phantasia*, dit Sextus, *quale mihi subjectum appareat, id ego dicere potero; quale autem natura sit, de eo quidem assensum retinere cogor*. Ce n'est pas une chose qu'il touche en passant, c'est ce qu'il prouve par de belles reflexions & par quantité de raisonnemens qu'il employe, & qu'il rapporte fort au long. Le Sceptique, dit-il, ne fait

que décrire la passion qu'il reçoit, ou la façon-d'être qu'il experimente sans oser entreprendre de juger de ce que sont véritablement les choses exterieures. *Exponit passionem quam sentit, nihil de externis subjectis affirmans.*

Voilà ce que j'ay crû devoir dire en peu de mots, pour montrer que la Philosophie de Mr Descartes ne doit point effacer celle des Academiciens, quoy que cependant on veuille bien acorder que ce grand homme a donné quelques lumieres touchant la Physique, que les Anciens n'avoient pas, ou du moins qu'ils ne nous ont pas communiquées

ARTICLE TROISIEME.

De cét axiome des Academiciens, *le Sage ne se conduira point par opinion.*

Nous avons assez reconnu dans l'article precedent que les Academiciens avoient raison de recevoir cét axiome, *judicium veritatis non est in sensibus.* Voyons icy qu'ils devoient aussi recevoir cét autre axiome, *non opinaturum esse sapientem.*

1. Remarquons qu'il y a difference entre sentiment & opinion. Le mot de *sentiment* se prend generalement pour tout acquiescement de l'esprit : Or comme les Academiciens font profession de recevoir les veritez évidentes, ils peuvent aussi avoir des sentimens touchant toutes les choses dans lesquelles ils trouvent de la clarté : Au lieu que le mot d'*opinion* ne se doit prendre proprement que

pour un acquiescement à des choses non évidentes , & qui n'ont au plus que de la vray-semblance dont on pourroit douter dans le moment qu'on y acquiesce ; d'où il s'ensuit que l'opinion enferme toujours quelque préjugé. Cela posé , il n'y a personne qui ne voie que l'axiome dont nous parlons est une conséquence de la première Loy des Académiciens : car si on ne doit donner son consentement qu'aux veritez évidentes en matière de science ; il s'ensuit qu'on ne doit jamais acquiescer aux simples vray-semblances , ni former aucune opinion par conséquent touchant toutes les choses qui font l'objet de quelque science.

On peut délibérer , & il est nécessaire de se déterminer dans la conduite des actions particulieres de la vie. Mais alors quoy qu'on se détermine, ce ne doit être que pour l'extérieur : car on doit encor suspendre son jugement , & chercher toujours la verité que l'on ignore jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée. On ne se détermine que par provision & l'on choisit un parti sans être assuré que ce soit le meilleur. C'est la même chose que si étant sur le point de se déterminer entre deux chemins , on prenoit celui qui sembleroit être le meilleur sans cesser néanmoins de s'informer, si l'occasion se presente , pour appuyer le choix que l'on a fait , ou même pour le changer s'il étoit nécessaire. Cela vient de ce que cette détermination n'ajoute rien à nos lumieres & nous empêche seulement de demeurer dans l'inaction. *Citra opinionem viventes,*

si veritas non affulgeat. 1. Eligimus quod nobis profert autoritas. 2. Quod lex aut consuetudo monstrat 3. Quod verisimilitudo exhibet. Suivant l'Autorité par Foy, la Loy par obeïssance, & la vray-semblance, comme étant l'ombre de la verité, *tanti enim splendoris est veritas, cujus etiam nobis umbra lux est.* Mais en tout cela nous ne trouvons point d'opinion, parce que l'opinion exclut la recherche de la verité. Or non-obstant toutes ces déterminations nous reconnoissons, que nous n'avons pas encore assez de lumiere pour être assurez que nous avons de la science. Il faut donc rejeter l'opinion parce qu'elle enferme un préjugé, & de même que l'on ne doit point conduire son esprit par ce méchant guide, on doit encore moins forcer les autres à le suivre : Il y a donc deux sortes de Lois que l'homme doit observer, la Loy de la verité pour l'interieur de sa pensée, & la Loy civile pour ses actions exterieures : l'une se peut appeller la Loy de l'esprit & l'autre celle du corps : l'une est ce qu'on appelle ordinairement la juridiction de la conscience, *forum internum*, & l'autre regarde le sensible, *forum externum*, & si quelqu'un demande pourquoy il faut que la Loy exterieure repugne quelquefois à l'interieure, il doit considerer que les esprits des hommes sont differents & qu'ils ne sont par tous également éclairés, d'où il s'ensuit que si on leur laissoit à chacun en particulier à regler son exterieur sur sa pensée, on verroit dans le monde une tres-gran-

de diversité de mœurs, ce qui empêcheroit l'union des Peuples. D'où il s'ensuit qu'on est obligé de gouverner les hommes par les mêmes Lois & les mêmes coutumes, pour ce qui regarde le dehors & le sensible, & cependant il est toujours vray que les meilleures Lois sont celles qui s'accordent avec les veritez generales, & non pas avec des connoissances particulieres, & encor moins avec des sentimens superstitieux ou chimeriques. Il faut donc que l'homme satisfasse à ces deux sortes de Lois autant qu'il peut, & qu'il ne s'imagine pas qu'il luy soit plus permis de choquer la Loy interieure de son esprit que celle de dehors. Car il y a un Juge au dedans de nous-mêmes qui ne nous pardonne point lors que nous pechons. Je veux dire nôtre propre conscience que nous ne sçaurions tromper. C'est pour cela que Carneades disoit quand vous sçauriez seul que vôtre ennemy iroit s'affcoir sur de l'herbe, où il y auroit une couleuvre cachée qui pourroit le blesser à mort, vous deuriez l'avertir de ce danger. En quoy il est clair que ce chef de la nouvelle Academie veut que l'on soit également obligé à suivre les deux Lois dont nous avons parlé. Les Pythagoriciens disoient aussi.

Turpe quid ausurus, te sine teste, time.

Ce beau precepte étoit dans le cœur, & dans la bouche des Academiciens. Nous ne devons point blesser nôtre conscience, & nous devons respecter les Lois de l'honêteté dans le fond de nôtre ame, aussi-bien que pour

l'extérieur, nous suivons les constitutions & les coutumes de notre País.

Au reste on n'a jamais dit qu'il fût avantageux de se conduire par opinion ; & néanmoins on n'a pas laissé de le faire & on le fait encor trop souvent, & la coutume en cela prenant insensiblement l'autorité de la Loi, on ne se met guere en peine d'extirper cette peste de l'ame, & de retrancher cette source de tous les troubles de l'entendement. L'Opinion se transforme en tant de manieres & se couvre de tant de pretextes qu'elle devient imperceptible dans le moment qu'elle nous agite le plus, Semblable à un serpent qui se glisse & s'insinuë de place en place, & va porter son venin dans les endroits où l'on soupçonne le moins qu'il doive arriver : ainsi l'opinion corrompt nos pensées, souleve & excite en nous toutes nos passions, & nous dérobe enfin le repos & la vie de l'esprit : Après nous avoir inquietez & fatiguez par la recherche des faux biens qu'elle nous fait poursuivre : en un moment elle change de face, & nous fait trouver du dégoût dans l'objet de nos esperances : de même après nous avoir fait pallir, & craindre mille-fois à l'aspect de certains maux qui ne sont qu'en apparence ; elle s'évanouit & nous laisse le déplaisir d'avoir été tourmentez vainement par nôtre propre faute. Voilà quels sont les fruits de l'opinion sans parler de la pomme de discorde qu'elle jette entre les hommes. Cependant quelque préjudiciable que soit l'opinion, si elle

avoit de la constance, encor seroit elle plus supportable, mais elle est si changeante & si variable qu'elle se détruit elle-même, & devient souvent sa plus grande ennemie. Si nous voulons donc calmer nôtre esprit, & apaiser les flots qui s'élevent en nôtre ame, il faut éviter l'opinion.

ARTICLE QUATRIÈME.

De cét autre axiome des Academiciens;
*Les mots ne donnent pas les idées,
mais ils les supposent.*

C Et axiome ne peut être contesté, car on ne peut douter que les mots ne soient des signes qui sont arbitraires, & dont on ne sçauroit par conséquent fixer la signification sans avoir dès jà les idées que l'on veut qu'ils excitent : d'où il s'ensuit qu'ils sont posterieurs à ces idées comme nous avons assez remarqué dans la seconde partie de cette Réponse.

Je ne m'arrestera point sur une verité de cette nature, je diray seulement qu'il faut prendre garde aux conséquences qu'on en doit tirer, & ne pas se figurer qu'on puisse signifier & exciter toutes sortes d'idées par le moyen des mots; car il faut qu'elles soient dès-jà dans nôtre esprit avant que de les pouvoir exciter en parlant. Je sçay que par des mots que l'on regarde comme joints à des simples idées, on peut exciter d'autres idées composées : Par exemple, on peut décrire des maisons de plaisance, & en donner une idée nouvelle; mais ce ne sera que

par le moyen des idées plus simples dont on est dés-jà rempli : quand on a l'idée, de Pavillon, de Galerie, de Parterre, de Jets d'eau, d'Allée, de Parc, &c. Mais quand on n'a pas les premières idées & les plus simples, on n'en sçauroit composer d'autres par le moyen des mots. Il s'enfuit aussi de cet axiome que nous avons besoin de deux Logiques. L'une qui doit servir à nous acquérir les idées que nous n'avons pas, ou à éclaircir celles que nous avons confuses. L'autre à exposer & décrire les idées que nous avons afin de découvrir aux autres les vérités que nous connoissons dés-jà. L'une est proprement la recherche de la vérité, & l'autre retient plus proprement le nom de Logique, concernant le discours & l'arrangement des propositions. La première est la plus importante, & néanmoins c'est la plus négligée, & l'autre est nuisible sans la première ; parce qu'il n'est pas bon de remplir les esprits d'idées confuses & de leur insinuer des préjugés. La première a été cultivée par les Académiciens, & la seconde est en regne par les soins des Peripatéticiens. Mais quand elles sont jointes l'une à l'autre, elles forment un composé très-utile, & dont on peut tirer de grands avantages pour la perfection de l'esprit. Cependant les Lois & les Règles de ces Logiques sont fort différentes : & même opposées.

*Voyez
la première
dissertation
ou la
Logique
des
Académiciens*

Le Génie Theuth, apprenant l'art de l'Écriture à un Roy d'Égypte, luy dit, je vous

donne

donne un art qui sera utile à vos sujets en les rendant plus memoratifs de leurs pensées, mais ne pensez pas qu'ils en doivent être plus sages, à moins qu'ils ne sçachent un autre art qui conduit à la sagesse : ils pourront reveiller par ce moyen quand il leur plaira les idées & les pensées qu'ils auront eues autrefois. Mais si ces pensées ne sont pas bonnes, il vaudroit mieux pour eux qu'ils les oubliassent éternellement.

Un Prêtre d'Egypte parlant à Solon, luy dit, vos Grecs ne sont que des enfans, parce que vôtre pays étant sujet aux innondations, la plus-part des habiles gens qui se trouvent parmi vous perissent avec les autres, ils emportent en mourant toutes leurs connoissances, & il arrive que vous estes obligez de rétablir des arts qui ont été plusieurs fois inventez : avant que vous ayez acquis toute l'experience qui vous est nécessaire pour arriver à la perfection de quelque art ou de quelque science ; la ruine de vos Villes & la perte de vos Citoyens vous reduit toujours aux elemens. On peut dire la même chose à l'égard de la recherche de la verité, d'autant plus que les mots ne donnant point les idées, nous avons beau avoir les Ouvrages de quelques Anciens, quand même ils comprendroient toutes les veritez dont l'esprit humain est susceptible. Elles ne laisseroient pas d'être à nôtre égard comme perduës & ensevelies dans leurs écrits jusqu'à ce que nous les ayons, pour ainsi dire, déter-

rées, & remises en lumière par de grandes & profondes meditations.

ARTICLE CINQUIÈME.

De l'Origine de la Philosophie de Mr Descartes. Qu'il s'est fondé sur le principe des Academiciens. Et que, s'il est tombé ensuite en quelques préjugés, cela ne vient que de ce qu'il a suivi en cela les traces de quelques Anciens Dogmatistes.

SI la Philosophie de Mr Descartes a été bien receuë, & si elle a eu l'approbation & l'estime de quantité de personnes d'esprit; cela ne vient que de ce qu'elle tire son Origine de celle des Academiciens, estant appuyée sur des Regles si authentiques, & de si bon sens que l'esprit s'y rend d'abord & se sent comme rempli de joye de se voir dégagé de la contrainte de l'autorité, & de pouvoir respirer le grand air de la verité, après avoir été enfermé long-temps dans l'obscurité & parmi la poussiere de l'Ecole. C'est pour cela que plusieurs Philosophes cherchant des connoissances solides, n'ont rien trouvé de plus raisonnable que de faire une reveuë generale sur toutes nos connoissances, & de soumettre à un nouvel examen toutes les propositions que l'on fait, en commençant depuis les premiers principes. Or qu'est-ce que ce dessein sinon une observation des Lois des Academiciens? Ils font estat de ne se conduire que par demonstration. Et Mr Descartes ne veut recevoir que ce qui luy paroïtra si clair qu'il ne le pourra

revoquer en doute. N'est-ce pas vouloir marcher comme ces Philosophes sous les étendarts de la vérité évidente, & refuser pour guide la simple vray-semblance aussi-bien que l'opinion ? Mais ce n'est pas le tout que de former de grandes résolutions, & de se proposer de bonnes Regles à suivre : il faut les observer. Mr Descartes nous donne icy un illustre exemple de la difficulté qu'il y a de réduire en pratique les choses que l'on conçoit le mieux, il veut observer la première Loy des Academiciens ; mais parce qu'il n'observe pas la troisième, après avoir fait deux ou trois pas sous la conduite de la vérité évidente, il se laisse tomber dans l'obscurité & dans l'erreur. Voyons le marcher avec les Academiciens. Il reconnoît qu'il pense, Socrates le reconnoît aussi & lors que cét Ancien avoit dit qu'il sçavoit une chose, sçavoir qu'il ne sçavoit rien. Il reconnoissoit qu'il pensoit, & qu'il sçavoit qu'il pensoit doutant de toutes autres choses. Mr Descartes nous dit qu'il est, parce qu'il pense, & qu'il pense, parce qu'il doute, ne pouvant douter sans penser, & ne pouvant penser sans être. Il ajoûte qu'il peut douter de toute autre chose, excepté qu'il est un estre qui pense. Il auroit donc pû parler comme Socrate, & dire avec luy d'abord *nisi enim scio quod nihil adhuc scio* Socrate en demeure là, & Mr Descartes voulant aller plus loin, s'embarasse dans l'idée objective, supposant la chose du monde la plus contestée ; sçavoir que tout ce qui est clairement enfer-

mé dans nos idées , est contenu dans les choses que ces idées nous représentent. On accordera à Mr Descartes que nous pensons , que nous sommes , & que nous sommes différemment disposés , c'est à dire que nous sommes susceptibles de différentes façons-d'être ou modifications ; mais quand il faudra sçavoir comment nos façons-d'être nous peuvent représenter des choses différentes de nous-mêmes , *qua ratione anima intelligit rem extensam per speciem que non est extensa.* Comme il dit , c'est en cela que l'on trouvera tant d'obscurité qu'il n'y a point de mystere si difficile à développer que ce sentiment. En effet, il faut premierement sçavoir si nos façons-d'être nous peuvent représenter quelque chose de différent de nous-mêmes , & quoy qu'on appelle les façons-d'être des idées , il ne s'ensuit pas pour cela qu'elles soient représentatives des choses exterieures. On peut bien comprendre que la façon-d'être que j'ay lors que je conçois la lumiere du Soleil , représente un autre façon-d'être que j'experimente lors que le Soleil m'éclaire par les yeux. Mais de sçavoir si ce que le Soleil produit en moy , lors qu'il me fait connoître la lumiere , est quelque chose de semblable , à ce qu'il est en luy-même ; c'est ce que je ne puis , à moins que je n'aye resolu toutes les difficultez de la nature des idées. Et si on veut sauver la Metaphysique de Mr Descartes en soutenant qu'il y a des idées qui ne sont point des façons-d'être de nôtre ame , on entre en d'autres difficultez que

Mr Descartes n'a peut être point préveuës : *Voyez*
 quoy qu'il en soit ; je demande si cette pro- *la Cr*
 position est si évidente qu'on n'en puisse dou- *tique*
 ter, *anima sibi representat rem extensam* *Asser*
per speciem qua non est extensa. Et par quelle *tion.*
 raison on suppose d'abord que tout ce qui est
 dans nos idées, soit enfermé dans les choses
 que nous pensons qu'elles représentent. Il
 n'y a personne qui ne voye que c'est former
 une petition de principe, je l'ay dés-jà assez
 remarqué en parlant de cét axiome dans
 une Réponse. Et ailleurs : on fait la même
 chose en cela que si en rencontrant un sim-
 ple tableau & le prenant pour un portrait,
 on vouloit s'assurer que tout ce qui seroit re-
 présenté dans ce tableau se trouveroit effecti-
 vement dans quelque original, quoy qu'il
 n'y en eut point d'autre original que la fan-
 taisie du Peintre. Ainsi un païsage repre-
 senteroit de certaines dispositions de mon-
 tagnes, de rochers, & de rivieres qui ne
 furent jamais : encor est il vray qu'elles
 pourroient être, parce que dans ce païsage
 il se trouve de l'étenduë & des figures :
 mais de vouloir que des choses ou idées qui
 n'ont ni étenduës, ni figures, représentent
 néanmoins de certaines étenduës determi-
 nées & de certaines figures ! pour moy je
 pense que si cela n'est absurde & impossible
 du moins cela n'est pas si évident qu'on n'en
 puisse douter. On veut donc que ce que nous
 appellons l'idée d'un quarré ait plus de rapport
 à un quarré qu'à un cercle, & n'ait cepen-
 dant aucune étenduë. Voilà Mr Descartes

qui va plus loin que les Academiciens, mais c'est pour se precipiter en des préjugez.

Cependant nous pouvons dire que ce Philosophe n'est pas le premier qui ait eu de pareils sentimens, il les a empruntez de quelques Anciens Dogmatistes, contre lesquels les Academiciens avoient disputé. Voyons en quoy il a encor imité ces anciens Dogmatistes, posé son sentiment de la nature des êtres intelligents, il diroit fort bien avec un Ancien *intelligentia est substantia quæ non dividitur quod est, quia si non est cum magnitudine, neque corpus, neque movetur, tum procul dubio non dividitur.* Ce n'est pas qu'il n'y puisse avoir quelque chose de vray en cela, mais c'est que cela est trop obscur pour passer pour une verité évidente de laquelle on ne puisse douter: car comment est ce qu'une chose sans étenduë, se peut représenter une autre chose qui est étenduë, comment peut-elle être jointe avec cette autre chose *quæ ratione anima intelligit rem extensam per speciem quæ non est extensa?* l'Ancien dit encore, *virtus imprimens in rebus habentibus dimensiones est sine dimensione corporis.* Mais peut être qu'il distinguoit de deux sortes d'étenduë, au lieu que Mr Descartes n'en reconnoît que d'une sorte & croit que toute étenduë spirituelle est une chimere. Si cela étoit, Mr Descartes demeureroit seul dans son préjugé, touchant l'essence de la matiere. Car les Anciens disoient communement de la matiere qu'elle n'avoit aucune quantité, *non est quid neque quantum, ne-*

Alpha-
tabius.

Apud
Aristo-
telem.

Libello
de cau-
sis.

que aliquid eorum quibus determinatur. Du moins Mr Descartes trouvera dans l'Ancien dont nous parlons des manieres de parler qui s'accorderoient fort avec les siennes, *non extenditur anima, cum re extensa aliqua dimensione ita ut sit una suarum extremitatum secunda ab alia*, nostre Ancien conclut, *jam ergo verificatum est quod intelligentia est substantia qua non est cum magnitudine, neque corpus, neque movetur per aliquem modum motus corporei*. Je pense que Mr Descartes auroit receu de bon cœur de semblables propositions.

De son idée de la matiere il conclut que l'Univers est plein, *nihil esse in universo vacuum unde superveniens fuerit quidquam*. C'est ainsi qu'un Ancien pourroit avoir prévenu Mr Descartes, *neque quod vacuum sit neque quod superfluat, quodquam esse de ce principe, il faut conclure suivant l'Ancien, & suivant Mr Descartes, que le mouvement se fait en cercle produisant un déplacement de parties qui se succèdent les unes aux autres, sans qu'il y puisse avoir condensation in solidum.... quid enim prohibet quin in sese mutuo ferantur & devolvantur omnia, dum hoc in aliud, atque aliud semper transferatur quoad primum ultimum redierit*.

Enfin le Systeme des Tourbillons qui n'est pas une des moindres pieces de la Physique de Mr Descartes, se trouve du moins ébauché chez Epicure. On pourroit peut être encor dire que la matiere subtile avec

que aliquid eorum quibus determinatur. Du moins Mr Descartes trouvera dans l'Ancien dont nous parlons des manieres de parler qui s'accorderoient fort avec les siennes, *non extenditur anima, cum re extensa aliqua dimensione ita ut sit una suarum extremitatum secunda ab alia*, nostre Ancien conclut, *jam ergo verificatum est quod intelligentia est substantia qua non est cum magnitudine, neque corpus, neque movetur per aliquem modum motus corporei*. Je pense que Mr Descartes auroit receu de bon cœur de semblables propositions.

De son idée de la matiere il conclut que l'Univers est plein, *nihil esse in universo vacuum unde superveniens fuerit quidquam*. C'est ainsi qu'un Ancien pourroit avoir prévenu Mr Descartes, *neque quod vacuum sit neque quod superfluat, quodquam esse de ce principe, il faut conclure suivant l'Ancien, & suivant Mr Descartes, que le mouvement se fait en cercle produisant un déplacement de parties qui se succedent les unes aux autres, sans qu'il y puisse avoir condensation in solidum.... quid enim prohibet quin in sese mutuo ferantur & devolvantur omnia, dum hoc in aliud, atque aliud semper transferatur quoad primum ultimum redierit.*

Enfin le Systeme des Tourbillons qui n'est pas une des moindres pieces de la Physique de Mr Descartes, se trouve du moins ébauché chez Epicure. On pourroit peut être encor dire que la matiere subtile avec

son extrême fluidité & délicatesse auroit été reconnuë par Tales, ou par quelques autres qui ont voulu composer toute chose d'une espece d'eau tres-fluide. Je ne m'arrestay pas beaucoup à faire voir combien il y a de difficulté à concevoir, que cette matiere acquiere un mouvement tres-rapide, en passant entre des globules & des patties branchuës qui sont neanmoins de même nature, excepté que leurs parties sont en repos les unes auprès des autres; car pourquoy faut-il que ces parties branchuës & ces globules, dont toute la solidité & toute la dureté consiste dans un simple repos de de parties, résistent à l'impetuosité de la matiere subtile qui se meut avec force entre ces parties?

Pourquoy est ce que ces globules ne s'applatissent pas, comme feroient des globes de neige si on en forçoit d'autres à passer & s'émouvoir au milieu. Je veux que les parties de la matiere subtile soient tres-delicates, cela n'empêche pas qu'elles n'en puissent remuër d'autres également delicates dans ces parties branchuës & dans ces globules; puisque ces corps sont aussi divisibles que quelque matiere subtile que ce soit. C'est à peu près la même chose que si quelqu'un s'étoit avisé de tracer des figures sur la surface d'une eau calme, & soufflant pour faire mouvoir une partie de cette eau, s'attendoit à voir que le courant de ce liquide respecteroit ses figures, & se contournant se briseroit de maniere que les figures demeurant fermes, l'eau neanmoins passe-

roit entre-elles & redoubleroit son mouvement sans troubler l'ordre de ces figures, aussi mobiles que le courant même de ce liquide. Certainement je ne vois pas trop que Mr Descartes se doive faire honneur de ces pensées, non-plus que des tours qu'il fait faire à sa matiere canelée, laquelle demeure sans se briser, quoy qu'elle ne soit pas plus solide que les parties branchuës, & que toutes ces parties en un mot ne tiennent entre-elles que par le simple repos. Je pourrois croire que Mr Descartes prevoyoit bien qu'on pourroit trouver de semblables difficultez dans son Systeme, & c'est ce qui luy a fait dire que le repos étoit une espece d'action, & que les parties des globules faisoient effort pour se tenir jointes & se reposer les unes auprès des autres. Je ne sçais si jamais avant Mr Descartes, on s'est avisé de soutenir que le repos soit une action; mais je sçais bien que c'est ce qui a fait dire à ce Philosophe, qu'un petit corps, ayant telle quantité de mouvement que l'on voudra, n'en pourra jamais mouvoir un gros; Cette proposition fait une des Lois de mouvement de Mr Descartes, & c'est ce qui oblige plusieurs de ses Sectateurs de ne point suivre ce Philosophe pour ce qui regarde ces Lois de mouvement; mais ou ils le doivent abandonner dans tout le reste de sa Physique, ou ils doivent recevoir ces Lois quelques paradoxes qu'elles soient. Et si on ne soutient conformément à cette Loy qu'un petit corps, quelque quantité de mouvement qu'il puisse avoir n'en sçau-

roit mouvoir un plus gros que luy, on ne pourra dire pourquoy la matiere subtile qui se meut entre les globules, ne divise point ces globules & ne les aplatit pas pour se faire passage, mais redouble son mouvement. étant pressée dans les interstices estroits de ces globules, comme de l'eau le feroit entre les Arches d'un Pont, ou entre deux Bateaux.

D'autre part, si on veut que le repos soit une action, comme le mouvement en est une : ne faudroit-il pas accorder que l'action du repos n'étant point infinie, peut être surmontée par une plus grande action de mouvement, & ne conçoit-on pas que si un petit corps ayant tres-grand mouvement ne peut mouvoir un gros corps aussi fort que luy, du moins il pourra l'ébranler & luy communiquer quelque degré de son mouvement par reciprocation à sa masse. Mais si une fois les costez des globules de Mr Descartes étoient ébranlez, & commençoient à se mouvoir, ils se détacheroient du reste de leur corps, & perdant leur figure ils se confondroient dans la matiere subtile : En verité, j'admire comment Mr Descartes s'est pû forcer l'imagination jusqu'à se représenter des parties inébranlables, dans une matiere divisible à l'infini, & parfaitement Homogene; & aussi d'autres parties ayant un mouvement tres-rapide. Quoy qu'il en soit, j'avouë que je ne pense pas qu'on doive tant venter les sentimens de ce Philosophe, touchant les idées, touchant les Lois & la nature du mouvement. Non plus que son Systeme de la ma-

rière subtile & des globules, des parties branchuës, de la matiere canelée, de la pesanteur des corps, &c. De sorte que je ne trouve rien de meilleur chez luy que ce qu'il auroit pû emprunter des Academiciens, & quoy que je n'aye aucun interest à diminuer sa gloire; neanmoins je ne trouve pas bon qu'il nous cache par ses consequences la beauté des principes qu'il avoit reconnus, & qu'il suivroit mieux peut-être qu'il n'a fait si nous avions encore le bonheur de l'avoir avec nous. Enfin il n'y a point d'Auteur auquel on doive se rendre, si la verité ne l'ordonne: Platon même, le divin Platon ne doit pas être plus respecté qu'un autre, quand il ne suit pas les regles de la raison universelle, auxquelles il s'est luy-même dévoué.

Je vois bien que les Cartesiens croiront appuyer leur sentiment de la solidité ou dureté des corps, par l'exemple de la glace qui n'est que de l'eau, & qui neanmoins résisteroit à un torrent; mais je vois bien aussi qu'il supposeroient en cela, ce qui est en question: car on doute si la glace n'est dure que parce que ses parties sont en repos les unes auprès des autres. Je ne m'arresteray point d'ailleurs, à montrer que le mouvement des parties d'un liquide en tout sens ne fait pas que les corps étrangers s'y puissent mouvoir plus facilement, que si toutes les parties en étoient en repos, comme seroit celles d'une poussiere extrêmement fine. Car, en un mot, s'il y a équilibre de mouvement d'un costé, il y auroit aussi équilibre de repos de l'autre:

120 *Réponse à la Critique de la Critiq. &c*
je dis équilibre de repos, suivant le Systeme dont nous parlons, par lequel on veut que les parties fassent effort pour se reposer, les unes auprès des autres. Je n'ay point entrepris de refuter Mr Descartes; & que je ne pense pas qu'on doive regarder son hypotese comme remplie de veritez constantes, je la considere du moins comme une production ingénieuse, qui est bonne pour exercer l'esprit & apprendre à mediter sur de beaux sujets.

Pour ce qui est des Academiciens, j'ay des-jà dit plusieurs fois qu'on n'en doit pas juger seulement par les écrits de Platon, & des autres Grecs qui l'ont suivy; car leur maniere de philosopher ne fait pas une secte particuliere, mais ce n'est que la vraie & droite maniere laquelle est commune à tous ceux qui ne perdent pas de vuë les principes. Cependant, je l'attribuë aux Academiciens, parce que ces Philosophes se sont renommez par-dessus les autres, ayant entrepris de suivre & de deffendre cette maniere de philosopher. Au reste, je ne la doit point proposer comme nouvelle; puis qu'enfin elle est la plus ancienne de toutes & la premiere.

A P A R I S ,

De l'Imprimerie d'ESTIENNE
MICHALLET. 1687.

Avec Privilege du Roy.



R E' P O N S E

A LA CRITIQUE

DE LA CRITIQUE

DE LA RECHERCHE

DE LA VÉRITÉ.

QUATRIÈME PARTIE.

Où l'on fait voir que la maniere de philosopher des Academiciens conduit à la connoissance des principales & des plus importantes Veritez.



P R E' S avoir montré que les loix des Academiciens sont de bon-sens, il faut reconnoître qu'elles mettent l'Esprit dans la meilleure disposition, dans laquelle il puisse estre naturellement pour découvrir la verité.

Je m'exenteray de rapporter le texte de l'Auteur, auquel je répons afin d'épargner une lecture qui n'est point necessaire: On vaira son livre si on le desire. Cependant je

puis assurer qu'il auroit parlé autrement, s'il avoit fait les réflexions que nous allons faire.

ARTICLE PREMIER.

Que l'on peut recevoir les principales vérités par les sentimens des Académiciens.

Pour prouver ce cy tout d'un coup, il n'y a qu'à faire remarquer que les Académiciens ont suivi les sentimens de Platon. C'est ce qu'a dit Cicéron, & après luy S. Augustin, comme nous l'avons déjà remarqué : c'est aussi ce que Philon Chef de la quatrième Académie avoit entrepris de faire connoître. *Philo negarat duas Academias esse* : Il ne vouloit pas que l'on distingât deux sortes d'Académies & il combatit l'erreur de ceux qui les distinguoient : *Erroremque eorum qui ita putarant coarguit.*

Antiochus le chef de la cinquième Académie fit la même chose, & s'appliqua à réduire la nouvelle Académie, c'est à dire celle d'Arcefilas & de Carneades, à celle de Platon, *remigravit*, dit Cicéron qui avoit fréquenté ces Académiciens, *in domum veterem e nova*. Il s'aquita de ce devoir d'autant plus avantageusement qu'il fit entrer la Philosophie des Stoïciens dans l'Académie *adduxit Stoica in Academiam*.

Ce que je fais aujourd'huy n'est donc point

nouveau , puisque voila deux illustres Academiciens qui ont fait la mesme chose. Je demande que lon retourne à l'ancienne Academie , & je ne me contenteray pas de prouver par autorité qu'on le doit faire , mais encore je le montreray par les principes generaux & communs à tous les Academiciens lesquels principes conduisent à reconnoistre les plus grandes veritez que tout le monde accorde avoir esté reconnues par Platon.

Je sçais que je vas decouvrir les Secrets de l'Academie , & que ces veritez sont celles que les Academiciens n'auroient osé declarer qu'à leurs amis & apres avoir dit plusieurs fois *procul, o procul este profani* : mais je parle à des Cretiens & à des gens qui ne trouveront point de paradoxes dans les veritez de l'Unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame , &c.

ARTICLE SECOND.

Que suivant les Academiciens nostre ame nous est connue avant tout autre chose.

NOUS avons vû que nous ne connoissons immediatement par les sens , suivant les Academiciens , autre chose que les façons-d'estre de nostre ame ; & comme ces façons-d'estre ne sont que nostre ame d'une telle ou d'une telle maniere, il s'ensuit que nous connoissons nostre ame premiere-ment & immediatement ; non pas que nous

3. Par-
tie Arti-
cle 2.

en connoissions l'essence d'abord, mais seu-
lement les propriétés. De sorte que ce n'est
qu'en vertu de ce que nous connoissons en
nous, que nous pouvons juger des choses
qui sont hors de nous. C'est ce que nous a-
vons un peu expliqué en parlant des erreurs
des sens. La même chose se pourroit dire
des connoissances de l'entendement, car nos
seules idées nous sont connues immédiate-
ment & *primitivement*, lesquelles idées sont
des façons-d'être de nostre ame, suivant les
Academiciens, ce qui a donné lieu à cet
axiome si fameux *intellectus, cognoscendo, fit
omnia* pour faire comprendre que nous ne
connoissons immédiatement que ce que nô-
tre Entendement devient luy-même, dans
le moment que nous connoissons; tant il est
vray que nos connoissances commencent
par nostre ame conçue d'une telle ou d'une
telle maniere! Et si les Academiciens avoient
raisonné comme quelques Cartesiens rai-
sonnent présentement, ils auroient dit que
nous connoissons aussi l'essence & la sub-
stance de nostre ame par ces premières vues,
ne pouvant connoître de façons-d'être sans
en connoître le sujet; mais ce raisonne-
ment ne conclut autre chose avec certitude,
si-non que nous connoissons la substance ou
l'essence de nostre ame confusément; ce qui
suffit néanmoins pour nous laisser l'esperance
de la connoître mieux quelque jour.

D'autre part il est certain que les Academi-
ciens vouloient que nous connoissions d'a-
bord par les sens nos propres façons-d'être,

& non pas les objets extérieurs, comme nous l'avons prouvé, & c'est aussi ce que prétendoit Platon qui dit dans son 10 des lois, que si on suppose que nous connoissions immédiatement la matière & les corps, quand ce seroit le nôtre propre, on se met en estat de ne pouvoir prouver l'immortalité de l'ame, ny l'existence de Dieu : cela vient de ce que nos premières connoissances sont certaines, au lieu que les autres sont sujettes à l'erreur, & ne sont receuës que supposé qu'elles soient nécessaires. Or les Academiciens avoiant que nos connoissances commencent par nos façons-d'estre, supposent que les premières choses que nous connoissons nous appartiennent & sont en nôtre ame, c'est à dire, dans l'Estre qui connoît en nous.

Au reste c'est une des plus grandes connoissances que nous puissions desirer, que celle de nôtre ame, & c'est un grand avantage d'avoir lieu de l'esperer, comme je viens de dire, en suivant les principes des Academiciens.

ARTICLE TROISIÈME.

Que l'on peut prouver l'unité & la spiritualité de l'ame par les principes des Academiciens.

PAR le mot *spiritualité*, il faut entendre la nature des estres indivisibles, qui n'ont

en connoissons l'essence d'abord, mais seulement les propriétés. De sorte que ce n'est qu'en vertu de ce que nous connoissons en nous, que nous pouvons juger des choses qui sont hors de nous. C'est ce que nous avons un peu expliqué en parlant des erreurs des sens. La même chose se pourroit dire des connoissances de l'entendement, car nos seules idées nous sont connues immédiatement & *primitivement*, lesquelles idées sont des façons-d'être de nostre ame, suivant les Académiciens, ce qui a donné lieu à cet axiome si fameux *intellectus, cognoscendo, fit omnia* pour faire comprendre que nous ne connoissons immédiatement que ce que nostre Entendement devient luy-même, dans le moment que nous connoissons; tant il est vray que nos connoissances commencent par nostre ame conçue d'une telle ou d'une telle manière! Et si les Académiciens avoient raisonné comme quelques Cartesiens raisonnent présentement, ils auroient dit que nous connoissons aussi l'essence & la substance de nostre ame par ces premières vues, ne pouvant connoître de façons-d'être sans en connoître le sujet; mais ce raisonnement ne conclut autre chose avec certitude, si-non que nous connoissons la substance ou l'essence de nostre ame confusément; ce qui suffit néanmoins pour nous laisser l'esperance de la connoître mieux quelque jour.

D'autre part il est certain que les Académiciens vouloient que nous connoissions d'abord par les sens nos propres façons-d'être,

& non pas les objets extérieurs, comme *3* *Par* nous l'avons prouvé, & c'est aussi ce que *tie Ar* prétendoit Platon qui dit dans son *10* des *icle 2* lois, que si on suppose que nous connoissions immédiatement la matière & les corps, quand ce seroit le nôtre propre, on se met en estat de ne pouvoir prouver l'immortalité de l'ame, ny l'existence de Dieu : cela vient de ce que nos premières connoissances sont certaines, au lieu que les autres sont sujettes à l'erreur, & ne sont reçues que supposé qu'elles soient nécessaires. Or les Academiciens avoient que nos connoissances commencent par nos façons-d'estre, supposent que les premières choses que nous connoissons nous appartiennent & sont en notre ame, c'est à dire, dans l'Estre qui connoît en nous.

Au reste c'est une des plus grandes connoissances que nous puissions desirer, que celle de notre ame, & c'est un grand avantage d'avoir lieu de l'esperer, comme je viens de dire, en suivant les principes des Academiciens.

ARTICLE TROISIÈME.

Que l'on peut prouver l'unité & la spiritualité de l'ame par les principes des Academiciens.

PAR le mot *spiritualité*, il faut entendre la nature des estres indivisibles, qui n'ont

point de parties propres à estre séparées & placées en differents lieux : telle est la nature de nostre ame, laquelle ne peut estre divisée en parties locales & n'est point un composé de corpuscules ajustez localement, de quelque maniere que ce soit. Je le prouve par les principes des Academiciens. Ils vouloient que nostre ame fût le sujet des sensations differentes que nous rapportons aux parties de nôtre corps, & de là il s'ensuit necessairement qu'une seule & mesme chose doit penser, sentir, & juger en nous; & qu'il est impossible de construire un estre pensant avec des parties insensibles & separables localement : nostre ame n'est donc point un composé de pieces rapportées ny de corpuscules ou d'Atomes. C'est ce que nos Philosophes prouvoient contre les Epicuriens, ne donnant aucune connoissance aux organes de nostre corps; & c'est aussi ce que Mr. Descartes a fort bien reconnu apres les Academiciens. Je pourrois rapporter icy ce qu'en dit Platon dans son Timée, dans son Theætetus, dans son 10 des lois, & ailleurs, mais il vaut mieux que nous voyions Plotin, parce que ce Philosophe a expliqué Platon sur ce sujet *si anima, dit-il, talis esset qualia corpora aliam partem aliamque habēs, profectò parte altera sentiente, pars altera in sensũ patientis minime perveniret sed illa quidem anima velutque est indigito quasi altera & in se ipsa existens passionem ibi sentiret, &c.* Il explique ensuite cette pensée & répond à une objection que lon pourroit faire au sujet de la

continuité des parties : *quod enim de continuitatè aliquis afferat, nisi prorsus conducat redigaturque ad unum, vanum esse ostenditur, &c.*

En effet cette continuité ne suffit pas s'il n'y a quelque Estre qui ait de l'unité en soy, afin de comparer les différentes passions des différentes parties, discernant les unes des autres : Car si chaque partie ne peut répondre que de sa propre disposition, il n'y aura aucun jugement ny aucune comparaison : d'autre part il y auroit la mesme difficulté à expliquer la sensation d'une seule partie que celle de tout l'homme : parce que cette partie estant divisible localement, on demandera si le sentiment ne sera pas distribué par toutes ses parcelles : & alors on auroit autant de difficulté à expliquer ce qui se passeroit dans une seule partie que dans tout le corps entier : de sorte que l'on retombera toujours dans la mesme absurdité. C'est ce que Plotin explique avec un détail assez exact. Il suit en cela son Maître Platon, qui vouloit avec Socrates que l'ame fût composée *ex eodem & diverso*, ayant en soy une unité & indivisibilité substantielle, applicable à des parties différentes, & contenant une sorte d'étendue intellectuelle, qui pouvoit la rendre capable de s'appliquer à différentes parties locales, à peu près comme on concevroit qu'une force de mouvement pourroit estre appliquée à quelque corps, & se trouver la mesme en quelque partie de ce corps qu'elle seroit en toute sa masse ; c'est encor ce que Plotin tâche d'expliquer. Il

de essen-
tia ani-
mae. l. 2.

faut deux choses pour faire quelque sensation, sçavoir de l'Unité, comme nous venons de prouver, & de la Diversité aussi, parce que sans diversité point de comparaison. Il faut differents termes pour estre rapportez & comme mesurez l'un avec l'autre, & il faut une commune mesure à l'égard de la quelle un des termes doit avoir un certain rapport & l'autre un autre.

: Cependant je ne donne point cecy comme une chose qui doit estre claire & evidente à tout le monde, mais seulement je montre de loin ces veritez, afin que l'on sçache que les Academiciens tendent à les establir.

ARTICLE QUATRIÈME.

Que l'on peut demontrer l'immortalité de l'ame par les principes des Academiciens.

QUand on a demontté *l'unité* & l'indivisibilité de l'ame, il est tres-facile de demontrer son immortalité, c'est ce que je feray voir par un raisonnement tiré de Plotin, en suivant le grand principe de nos Academiciens.

Nous ne connoissons par les sens que différentes façons-d'estre dont nostre ame est capable; cela posé, il est vray de dire que nous ne connoissons ainsi qu'un seul Estre differamment disposé, lequel doit estre *un en soy*, & par consequent indivisible, donc

notre ame ne peut estre mise en pieces & disloquée comme nostre corps dont les parties pourroient estre placées en differents lieux: donc nostre ame est immortelle n'estant point faite de pieces rapportées *omne solubile cum ex compositione acceperit esse*, dit Plotin apres Platon conformement aux principes des Academiciens, *hac ratione naturaliter dissolui potest quæ est compositum; anima vero unus est actus ac simplex. Et natura in vivo consistens; non igitur hac ratione poterit interire: numquid igitur quandoque in partes dissipata peribit? sed anima ut demonstratum est, neque moles est neque quantum quidquam.* Il fait encor une reflection, *num forte permutata Et ut dici soles alterata perdetur? verum alteratio quidem cum interimit speciem aufert relicto subjecto, hæc autem est compositi passio. Si ergo nullo ex his modo corrumpi potest anima, incorruptibilem esse necesse est.* Pour donner à ce raisonnement toute la force qu'il peut avoir, il faut considerer qu'il ne conclut qu'à l'égard de la substance de l'ame, laquelle substance estant *une*, ne scauroit estre le resultat d'un composé local, d'ou il s'enfuit necessairement que la substance de l'ame ne peut perir. J'avouë que les façons-d'estre de nostre ame se succedent les unes aux autres & meurent à tout moment, pour ainsi dire, lorsque nous cessons de les éprouver: mais cela vient de l'estenduë qu'elles participent par le moyen de l'union de nostre ame avec nostre corps, & l'on ne doit pas dire mesme

qu'elles perissent véritablement, car comme elles n'ont rien de réel que la propre substance de nostre ame, de laquelle elles ne sont point distinguées réellement, cette substance demeurant, ce qu'il y a de réel dans ces façons-d'estre demeure aussi & ne perit point. Nostre ame a differents rapports & s'applique differamment mais, elle subsiste toujours dans son fond quoy qu'elle change ces rapports; encor pourroit-on demontrer suivant Platon qu'elle ne peut perdre tous ses rapports en mesme tems, & c'est là-dessus qu'il fonde la necessité de la reminiscence ou la necessité de penser actuellement par la comparaison du passé & du present, ce qui serviroit à establir encor davantage l'immortalité de l'ame.

Voila ce que les Academiciens ont reconnu avec Platon & plusieurs autres habiles Philosophes; ou du moins voila ce qu'ils devoient reconnoître en suivant leurs principes. Si on demeure d'accord que nous connoissions nostre ame avant nostre corps, il faut recevoir toutes les consequences que nous venons de tirer, & si, au contraire, on veut que nous connoissions nostre corps avant nostre ame, il n'y a pas lieu desperer que l'on prouve jamais solidement ces grandes veritez.

ARTICLE CINQUIÈME.

Que l'on peut démontrer l'existence de Dieu par les principes des Académiciens.

JE n'examineray point les différentes démonstrations que l'on a apportées de l'existence de Dieu, & je diray seulement, que le vray moyen de la démontrer solidement, c'est de le faire par les principes des Académiciens, car si on reçoit les principales veritez qu'ils reconnoissent, on en conclura l'existence d'un Estre infini, eternal, Auteur de tout ce qui est au monde, qui produit, maintient, gouverne & conserve tout ce qui subsiste dans l'Univers, connoissant toutes choses, *qui ducit unum quodque ad terminum suum & intelligit semitas domus ejus* *ascingens à fine usque ad finem fortiter, suavitèrque omnia disponens.* Or le grand principe des Académiciens est, que nous ne connoissons par les sens que des façons-d'estre de nostre ame, & nous venons de prouver par les Articles precedens, que tout Estre connoissant est *un* & spirituel; dont il sensuit que si nous prouvons qu'il y a un Estre connoissant qui ait precedé tout ce qu'il y a au monde, nous prouverons l'existence d'un Dieu intelligent. Or pour prouver cette verité, il faut reconnoistre avec Platon & avec les Académiciens, que l'e-

tenduë suppose la pensée ; & que le mouvement , la figure , l'union des corps , la generation , la corruption , la composition , la dissolution , la supposent , & que généralement tout ce que nous pouvons connoître par les sens ne peut subsister sans une pensée antérieure ou un Entendement qui donne l'estre à toutes ces choses : & cela est aussi certain qu'il est certain que si je suppose qu'il y ait quelque plaisir ou quelque douleur en quelque endroit , je seray obligé de conclure , qu'il y a aussi quelque Estre qui connoit ce plaisir & cette douleur : de mesme qu'il seroit inutile de dire , qu'il n'y auroit peut-estre qu'une apparence de douleur & non pas une douleur réelle , aussi on ne doit pas dire que sans esprit il n'y auroit aucune apparence d'estenduë & de mouvement , mais qu'il y pourroit avoir de l'estenduë réelle & du mouvement réel : car l'estenduë suppose essentiellement la pensée , & le mouvement la suppose aussi de mesme que la figure &c. De sorte que nous pouvons dire avec beaucoup plus de verité qu'on ne pense, *opus natura, opus intelligentia*. Non pas seulement à cause du bel ordre de l'Univers, mais encore parce que toutes les parties du monde sont des productions actuelles d'une intelligence supreme , qui donne la subsistence & la realité à toutes choses. *Omnia per verbum facta sunt . . . ex quo, per quem & in quo sunt omnia*. Il faut demonstrier cette verité : je l'avouë , & cependant on peut s'assurer que les principes

cipes des Academiciens sont utiles pour cela, car outre que Platon s'est efforcé d'y conduire l'esprit, c'est que le grand principe de nos Philosophes y conduit infailiblement. Ayant prouvé qu'il y a de l'estendue hors de nous, du mouvement & des figures, & que d'ailleurs l'estendue est une production actuelle de la pensée, aussi bien que le mouvement & la figure; il s'ensuit que cette estendue & ces figures & ce mouvement supposent un esprit different du nostre, plus ancien que nous, un Esprit le pere & le maistre de tous les Esprits de la plenitude duquel nous avons tiré ce que nous avons; parce qu'il nous a produit par sa parole de verité, voulant nous donner la substance & le commencement de nostre estre. *Voluntarie enim genuit nos verbo veritatis ut sumus initium aliquod creaturae ejus*, nostre esprit vient de Dieu immediatement & nostre corps a esté produit par les causes secondes, quoyque neanmoins il soit encor un ouvrage de l'Entendement divin.

Voila ce que l'on peut prouver par les principes des Academiciens, au lieu que si on croit avec la pluspart des Dogmatistes que la pensée est posterieure à l'estendue & au mouvement, il n'y a pas moyen dit Platon, dans son 10 des lois, de demonstrier l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & les autres veritez importantes pour la morale.

ARTICLE SIXIÈME.

Que l'on peut démontrer l'unité d'un Dieu par les principes des Académiciens.

Nous pouvons dire aujourd'hui qu'il n'y a qu'un Dieu, sans craindre les Ennemis de Socrates. Cette vérité est l'une de celles que les Académiciens ne découvroient qu'à leurs Confidens; le peuple ignorant & superstitieux des Payens ne la pouvoit supporter, mais des Philosophes Chrétiens la recevront de bon cœur. Voici la manière de la prouver.

Si nous supposions avec les Anciens que Dieu fût l'ame du monde, il nous seroit bien facile d'en démontrer l'Unité, par les mêmes raisons par lesquelles les Académiciens démonstrent l'unité de nostre ame: je ne rapporte point ces raisons, nous les avons touchées dans les Articles précédents; & je ne m'arreste point non plus à montrer que l'idée que ces Philosophes avoient de Dieu, comme Ame du monde, estoit différente de celle que nous en aurions, si nous nous servions de ces termes: parce qu'ils ne concevoient pas les ames comme des substances incomplettes dependantes des corps, mais comme des formes assistantes, ou des esprits independants de la matiere, & qui ne s'appli-

*Article
3. Article
4.*

quoient aux corps que pour les gouverner.

Prenant donc l'idée que Platon avoit de Dieu, comme Pere des genies & des hommes, nous voyons qu'il doit estre *unique*. Je le prouve par le grand principe des Academiciens. On reconnoît par ce Principe, que tout ce qu'il y a au monde suppose un Entendement éternel : & si on dit qu'il y pourroit avoir plusieurs mondes & aussi plusieurs Entendemens qui les produiroient séparément ; je demande que l'on voye s'il est possible qu'il y ait plusieurs Entendemens qui ne supposent point un autre Entendement comme leur principe ? & je suis assuré que cela est impossible, suivant nos Academiciens. Car non seulement il faut reconnoître avec eux que toutes les Parties materielles de l'Univers supposent un Entendement éternel ; mais il faut encore reconnoître que tous les Esprits particuliers supposent un seul & mesme Entendement qui leur donne la loy, & les caractérise entre eux, les determinant à estre ce qu'ils sont particulièrement : donc tout Estre particulier est une production d'un Esprit supreme *qui fecit caelos in intellectu* : mais d'un seul & unique Esprit *qui extendit caelos solus*, & qui pourroit dire *videte quod ego sim solus & non est alius Deus præter me . . . ego occidam & vivere faciam*, &c. Puis qu'enfin, suivant le principe des Academiciens, aucune chose, soit Esprit, soit Corps ne scauroit estre produit

ARTICLE SIXIÈME.

Que l'on peut démontrer l'unité d'un Dieu par les principes des Académiciens.

Nous pouvons dire aujourd'hui qu'il n'y a qu'un Dieu, sans craindre les Ennemis de Socrates. Cette vérité est l'une de celles que les Académiciens ne découvroient qu'à leurs Confidens; le peuple ignorant & superstitieux des Payens ne la pouvoit supporter, mais des Philosophes Chrétiens la recevront de bon cœur. Voici la manière de la prouver.

Si nous supposions avec les Anciens que Dieu fût l'ame du monde, il nous seroit bien facile d'en démontrer l'Unité, par les mêmes raisons par lesquelles les Académiciens démonstrent l'unité de nostre ame: je ne rapporte point ces raisons, nous les avons touchées dans les Articles précédents; & je ne m'arreste point non plus à monstrier que l'idée que ces Philosophes avoient de Dieu, comme Ame du monde, estoit différente de celle que nous en aurions, si nous nous servions de ces termes: parce qu'ils ne concevoient pas les ames comme des substances incomplettes dependantes des corps, mais comme des formes assistantes, ou des esprits independants de la matiere, & qui ne s'appli-

quoient aux corps que pour les gouverner.

Prenant donc l'idée que Platon avoit de Dieu, comme Pere des genies & des hommes, nous vairons qu'il doit estre *unique*. Je le prouve par le grand principe des Academiciens. On reconnoît par ce Principe, que tout ce qu'il y a au monde suppose un Entendement éternel : & si on dit qu'il y pourroit avoir plusieurs mondes & aussi plusieurs Entendemens qui les produiroient séparément ; je demande que l'on voye s'il est possible qu'il y ait plusieurs Entendemens qui ne supposent point un autre Entendement comme leur principe ? & je suis assuré que cela est impossible, suivant nos Academiciens. Car non seulement il faut reconnoître avec eux que toutes les Parties materielles de l'Univers supposent un Entendement éternel ; mais il faut encore reconnoître que tous les Esprits particuliers supposent un seul & mesme Entendement qui leur donne la loy, & les caractérise entre eux, les determinant à estre ce qu'ils sont particulièrement : donc tout Estre particulier est une production d'un Esprit supreme *qui fecit caelos in intellectu* : mais d'un seul & unique Esprit *qui extendit caelos solus*, & qui pourroit dire *videte quod ego sim solus & non est alius Deus preter me . . . ego occidam & vivere faciam*, &c. Puis qu'enfin, suivant le principe des Academiciens, aucune chose, soit Esprit, soit Corps ne scauroit estre produit

ni déterminé à une certaine existence ou essence que par un Esprit Antérieur : d'où il s'ensuit qu'il faut que toutes choses procedent de l'unité d'un seul Estre , *ab uno rerum omnium Principio* , lequel n'estant point produit ne suppose rien avant luy & soit éternel , immuable , & nécessaire : mais sur tout il faut qu'il soit intelligent & ne puisse estre entierement connu que

Voyez par luy mesme *qui lucem habitat inaccessibilis*. Or c'est ce que l'on peut prouver par ce S. De-*lem*. Or c'est ce que l'on peut prouver par ce nis , de principe des Academiciens , sçavoir , que *divinis* toute production , toute difference , & *nomini-* toute determination particuliere , suppose *bus*. un Esprit antérieur.

Il n'y auroit plus qu'à faire voir que nos Philosophes s'approchent davantage que les autres , du Mystere de la Trinité , mais parce que cette matiere nous enfonceroit un peu trop dans la Theologie , je n'entreprendray point de la traiter icy ; seulement je diray que ce grand & profond Mystere doit estre receu sans pene par des Academiciens ; ils n'ont qu'à suivre Platon pour en tracer un Crayon ou une ombre. Plotin en a traité *ex professo* ayant fait un livre *de tribus hypostasibus seu Subsistentiis qua in Deo reperiuntur tanquam in primo rerum omnium principio*. Ces trois principes qui se trouvent dans la nature Divine se pourroient fort bien appeller trois personnes , suivant Platon , elles sont nommées chez luy *tres Reges*. Je veux qu'on ne doive point s'attendre à prouver ce Mystere

positivement, mais je sçais bien que c'est un grand avantage que d'estre persuadé qu'il s'accorde avec la raison & de n'avoir aucune repugnance à le croire, comme on n'en doit point avoir, si on suit les principes des Academiciens.

ARTICLE SEPTIÈME.

De la Conservation des Creatures par une continuelle production; en supposant les principes des Academiciens.

ON doit conclure de ce que nous venons d'avancer que la conservation des Creatures n'est autre chose qu'une continuelle production: car elles ne sont produites que par la voye de l'Entendement, & si Dieu cessoit de les concevoir, elles n'existeroient plus, car elles ne subsistent qu'autant de tems qu'elles sont produites & cela parce qu'elles n'ont rien, comme dit Platon, de fixe en soy, ny de permanent, *semper generantur & nunquam unt.* Cette verité ne doit point surprendre, car il n'y a que Dieu qui soit veritablement & puisse dire *ego sum qui sum.* Tant que le Soleil éclaire, sa lumiere subsiste, & s'il cesse d'éclairer, sa lumiere se détruit: de mesme si le Soleil Eternel vient à cesser de rayonner dans ses Creatures & de les éclairer par son intellection qui est une

vraye lumière, elles s'effacent, & tombent dans les tenebres du neant. Cela procede de ce qu'il y a cette difference entre l'Entendement divin & les Entendemens creés que le divin forme son objet, & les Entendemens creés le supposent.

Il ne faut pas conclure que Dieu commence à connoître quelque chose de nouveau, comme s'il pouvoit recevoir des façons-d'estre nouvelles, seulement sa connoissance se termine differamment: ainsi Dieu concevoit le monde comme possible, avant que de le produire, & maintenant il le conçoit comme actuellement existant, ce qui ne change point sa connoissance en elle-mesme, laquelle reçoit seulement un nouveau terme, & non pas absolument, mais relativement. C'est ce que les Theologiens expliquent en distinguant la science de simple intelligence, de la science de vision: or il ne conçoit rien par sa science de *vision*, que ce qu'il a connu par sa science de simple *intelligence*, au lieu que nous commençons tous les jours à connoître par nostre science de vision, ce que nous n'avons jamais conçu par nostre intelligence.

Et ne nous imaginons pas d'ailleurs que Dieu agisse par des organes, ou qu'il ait besoin d'instrumens pour former ce qu'il veut; son Entendement est sa main avec laquelle il forme ses Creatures & son intelligence actuelle est la puissance & la force de cet Esprit qui soustient toutes choses *qui portat omnia verbo virtutis sue*; d'ailleurs l'estre

des Creatures n'estant point fixe & permanent de luy-mesme, il a besoin d'une continuelle production sans quoy il ne subsiste non plus que la lumiere du Soleil, lorsque le Soleil cesse de la produire.

ARTICLE HUITIÈME.

De la Providence de Dieu, par rapport aux principes des Academiens, & de la liberté des Estres créés.

Ayant reconnu que Dieu produit continuellement ses Creatures & qu'il ne les perd jamais de vue, autant de tems qu'elles subsistent; nous devons conclure qu'il veille incessamment à leur conservation & à entretenir l'ordre entre elles: comme elles n'ont rien qu'il ne leur donne, en quelque maniere qu'elles reçoivent ce qu'elles ont, il faut qu'il le leur donne actuellement; de sorte qu'elles ne sçauroient se soustraire un seul moment à sa connoissance, ny se dispenser d'estre les sujets de son gouvernement: cela estant, voila la Providence de Dieu reconnue, ou du moins, voila de quoy la reconnoistre infailliblement.

Cependant s'il y a du desordre dans le monde, cela vient de ce qu'il y a des Estres libres qui peuvent manquer & n'estant pas infinis comme Dieu, sont susceptibles d'i-

gnorance & peuvent prevariquer : Il faut donc , ou que Dieu ne les laisse jamais agir suivant leur nature , ou qu'il souffre pour quelque tems que ces Estres defectueux donnent des marques de leur foiblesse & de leur impuissance : mais comme ces actions de tenebres ne sont pas selon l'ordre de cet Entendement éternel qui preside à tous les changemens de l'Univers , il s'ensuit qu'elles ne doivent point toujours durer , & que le grand Gouverneur , malgré les efforts indignes de ces foibles Agents , doit conduire toutes choses à la fin qu'il destine. Il n'est pas de la Providence d'empêcher entièrement le mal , mais de le repa- rer : & l'on ne sçauroit douter que Dieu ne puisse executer ses volontez sur des Estres qui ne subsistent qu'autant de tems qu'il les produit , & qui n'ont rien de réel que ce qu'il leur communique librement. Ne pensez donc pas , dit Platon , que vous puissiez éviter la Justice de Dieu , *neque si ita parvus sis , ut in terra profundum ingrediaris , neque si ita magnus ut pennis elatus in caelum eas , convenientes dabis poenas sive hic manens , sive ad inferos profectus , sive ad aliquem remotiorem locum translatus.*

Quo
 ſbo à
 ſpiritu
 tuo &
 quo & c.

Qu'il y ait des Estres libres parmy les Creatures ! c'est ce que nous ſuppoſons , je l'avouë , mais c'est auſſi ce que nous ne pouvons pas ne point ſuppoſer en ſuivant les Academiciens , parce qu'ils reconnoiſſoient que nous pouvons ſuſpendre noſtre jugement & ne point nous déterminer ſur

les questions douteuses, d'où il s'ensuit qu'ils reconnoissoient la liberté des Estres créés aussi bien que la Providence de Dieu.

ARTICLE NEUVIÈME.

Que suivant les Academiciens, on doit recevoir la Foy Divine.

J'En'entreprends point de décider la grande question des Theologiens touchant la Foy Divine ; je dis seulement que suivant les Academiciens, on doit chercher la lumiere & la verité, ce qui suffit du moins pour mettre les Esprits dans la plus heureuse disposition, où ils puissent être pour recevoir les enseignemens du Christianisme. C'est cette disposition qui est absolument necessaire, & sans laquelle les hommes ne sont non plus capables de Religion que des Bestes ; car non seulement, il est necessaire que l'on soit raisonnable, pour être capable de Religion, mais on doit encor faire profession de se rendre à la Raison & à la verité. C'est pour cela que Jesus-Christ a dit que le monde est déjà jugé, parce que les hommes aiment mieux les tenebres que la lumiere & ne viennent point à la lumiere, ne se souciant pas de la verité *judicium mundi factum est eo quod homines dilexerunt magis tenebras quam lucem . . . qui facit veritatem, venit ad lucem.* Il faut que tout homme suive la ve-

rité & la lumière & cela est un ordre de Dieu ; c'est ce que saint Jean appelle *ambulare in veritate sicut mandatum accepimus à Patre*. C'est encore ce qui faisoit dire au Sauveur du monde, *Pater meus usque modo operatur, & ego operor . . .*

Nemo potest ad me venire, nisi Pater traxerit eum . . .

Qui audivit à Patre meo & didicit, remarquez ce mot, venit ad me . . .

Omnis qui est ex veritate, verba mea audit. En un mot Jésus-Christ n'est venu au monde, que pour decouvrir la verité à ceux qui la cherchent & la veulent connoître. *Ego veni in mundum, dit-il, ut testimonium perhibeam veritati . . . Ego sum lux mundi . . . & saint Jean nous dit aussi que Dieu est lumière & que si nous marchons dans les tenebres, nous nous separons de Dieu entierement* *Deus lux est . . . Si dixerimus quoniam societatem habemus cum eo & in tenebris ambulamus, mentimur, & veritatem non facimus,*

*Epis. 1.
cap. 1.*

&c. Or il est certain que de tous les Philosophes, il n'y en a point qui ait mieux aimé la lumière que les Academiciens, & qui se soient le plus detournez de marcher dans les tenebres des prejugez & de l'erreur, ils disoient souvent *nolite ex facie judicare*. Carneades tâchant de deraffiner l'opinion de l'esprit des hommes, avoit combatu l'Hydre d'Hercule, dit Cicéron, *Herculis quemdam laborem exantlatum à Carneade quod feram & immanem belluam, sic ex animis nostris assentionem, id est opinionem & teme-*

veritatem extraxisset. Ce n'est pas que les dons de la vérité quelques communs qu'ils soient, ne viennent du Ciel *omne donum perfectum de sursum est descendens à Patre luminum,* &c. & cela n'empêche pas que le Fils de Dieu n'en ait esté le dispensateur. *Nemo venit ad Patrem nisi per Filium:* En effet il est la voie & la vérité, *ego sum via, veritas & vita:* & pour parler comme les Peres *est autós λόγος cujus totum genus humanum est particeps . . . qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum:* & comme dit S. Augustin, *ab exordio generis humani quicumque in eum crediderunt, eumque utcumque intellexerunt . . . per eum proculdubio salvi facti sunt.* Le Messie a esté souhaité par toutes les nations de la terre & de tout tems *desideratus cunctis gentibus.* On peut dire que tous ceux qui fesoient profession de se rendre à la vérité, attendoient sa venuë *credebant in Christum venturum.* Pour ce qui est des Academiciens, ils en fesoient une particuliere profession: Alcibiade demandant à Socrate qu'il luy fit connoistre les véritables biens, ce Philosophe luy répondit, le Ciel envoira quelque jour un Maistre pour enseigner aux hommes ce qu'ils doivent demander à Dieu: il ne depend pas de nous, de decouvrir la vérité, mais il est en nostre pouvoir de la chercher & de souhaiter de la connoistre, afin de la suivre. C'est ainsi que Socrate sembloit vouloir preparer la voie du Seigneur. Voila donc une bonne disposition pour le Christianis-

rité & la lumière & cela est un ordre de Dieu ; c'est ce que saint Jean appelle *ambulare in veritate sicut mandatum accepimus à Patre*. C'est encore ce qui faisoit dire au Sauveur du monde, *Pater meus usque modo operatur, & ego operor . . .*

Nemo potest ad me venire, nisi Pater traxerit eum . . .

Qui audivit à Patre meo & didicit, remarquez ce mot, venit ad me . . .

Omnis qui est ex veritate, verba mea audit. En un mot Jésus-Christ n'est venu au monde, que pour decouvrir la vérité à ceux qui la cherchent & la veulent connoître. *Ego veni in mundum, dit-il, ut testimonium perhibeam veritati . . . Ego sum lux mundi . . .* & saint Jean nous dit aussi que Dieu est lumière & que si nous marchons dans les tenebres, nous nous separons de Dieu entièrement *Deus lux est . . . Si dixerimus quoniam societatem habemus cum eo & in tenebris ambulamus, mentimur, & veritatem non facimus, &c.* Or il est certain que de tous les Philosophes, il n'y en a point qui ait mieux aimé la lumière que les Academiciens, & qui se soient le plus detournez de marcher dans les tenebres des prejugez & de l'erreur, ils disoient souvent *nolite ex facie judicare*. Carneades tachant de deraffiner l'opinion de l'esprit des hommes, avoit combatu l'Hydre d'Hercule, dit Cicéron, *Herculis quemdam laborem exantlatum à Carneade quod feram & immanem belluam, sic ex animis nostris assentionem, id est opinationem & teme-*

ritatem extraxisset. Ce n'est pas que les dons de la verité quelques communs qu'ils soient, ne viennent du Ciel *omne donum perfectum de sursum est descendens à Patre luminum*, &c. & cela n'empesche pas que le Fils de Dieu n'en ait esté le dispensateur. *Nemo venit ad Patrem nisi per Filium*: En effet il est la voïe & la verité, *ego sum via, veritas & vita*: & pour parler comme les Peres est *αὐτός λόγος cuius totum genus humanum est particeps . . . qui illuminat omnem hominem venturum in hunc mundum*: & comme dit *Ad Deo gratius.*
 S. Augustin, *ab exordio generis humani quicumque in eum crediderunt, eumque utcumque intellexerunt . . . per eum proculdubio salvi facti sunt.* Le Mellie a esté souhaité par toutes les nations de la terre & de tout tems *desideratus cunctis gentibus.* On peut dire que tous ceux qui fesoient profession de se rendre à la verité, attendoient sa venuë *credebant in Christum venturum.* Pour ce qui est des Academiciens, ils en fesoient une particuliere profession: Alcibiade demandant à Socrate qu'il luy fit connoistre les veritables biens, ce Philosophe luy répondit, le Ciel envoira quelque jour un Maistre pour enseigner aux hommes ce qu'ils doivent demander à Dieu: il ne depend pas de nous, de decouvrir la verité, mais il est en nostre pouvoir de la chercher & de souhaiter de la connoistre, aîn de la suivre. C'est ainsi que Socrate sembloit vouloit preparer la voïe du Seigneur. Voila donc une bonne disposition pour le Christianis-

me, que de se porter autant que l'on peut à la vérité & à la lumière *propè est Dominus omnibus invocantibus eum; omnibus invocantibus eum in veritate*: Or on ne doit pas dire que cette disposition se soit mieux trouvée en d'autres Philosophes, qu'en nos Académiciens, car refusant le temoignage des sens pour juger de la vérité, ils ne s'appliquoient qu'aux choses intellectuelles & invisibles, *spiritualibus spiritualia comparantes... non contemplantibus ea quæ videntur, sed quæ non videntur*. Sçachant que les choses visibles sont sujettes au tems & que les choses invisibles ne changent point *quæ videntur temporalia sunt, quæ non videntur æterna sunt*; ils auorient bien reçu la notion que S. Paul a donnée de la Foy, *Fides est substantia rerum non apparentium argumentum*. C'est ce qui a fait dire à S. Augustin, que si l'Evangile avoit esté prêché du tems de ces Philosophes, ils auroient dit, *voilà ce que nous cherchions*: aussi on a expérimenté que les Platoniciens ou Académiciens embrassoient volontiers nostre Religion: tant il est vray que cette disposition d'esprit qui porte à mépriser les choses sensibles & à éviter les Prejugez, est avantageuse pour le Christianisme.

Voyez
l'article
5. de la
2. partie

ARTICLE DIXIÈME.

Ce que c'est que connoître les choses probablement, suivant les Académiciens.

SI nous supposons que l'on ne connoît pas immédiatement les choses extérieures, il s'ensuit

il s'enfuit ou qu'on ne les connoit en aucune maniere, ou qu'on ne les connoit que par des idées & par des jugemens apuyez sur des raisonnemens & sur des preuves. C'est ce que les Academiciens appelloient connoître *probablement* & par *probabilité* prenant ce mot generalement, c'est-à-dire en faisant abstraction de la solidité des preuves, ou de leur peu de certitude: Or comme nos Academiciens rejettoient les preuves douteuses, ils ne recevoient par consequant que les preuves infailibles, & cela en matiere de science. Ils distinguoient de plusieurs sortes de probabilitéz, & ce sont celles qu'ils appelloient indistraitées qu'ils recevoient en matiere de science. *Conceptus indistractus* α περισπατος, c'est-à-dire inconfus, sans repugnance, sans aucun sujet de douter. Ce n'est pas qu'ils crüssent que nous pouvons juger des choses exterieures, en les comparant avec les idées que nous en avons, car il faudroit pour cela connoistre ces choses en elles-mêmes & immédiatement; auquel cas nous n'aurions pas besoin d'idées pour les représenter: mais c'est que nous pouvons sçavoir ce qu'il nous est permis d'attribuer à ces choses & ce qu'on ne leur doit point attribuer. Quoy que nous ne puissions connoistre immédiatement les triangles qui sont hors de nous, nous pouvons néanmoins estre assurez, que s'il y en a, leurs angles ne valent que deux droits: je veux que nostre conclusion en cela, ne soit qu'hypotetique, néanmoins elle est cer-

tene. Que deux hommes viennent à se choquer la teste l'un contre l'autre dans les tenebres, chacun connoitra sa douleur & non pas celle de son voisin, sinon probablement : car s'ils s'estoient chocquez contre quelques corps insensibles avec une pareille force, ils auroient la mesme douleur, sans pouvoir conclure que le corps contre lequel ils se feroient chocquez en eut eû une semblable. Representons-nous avec Platon que nous sommes dans ce monde, comme si nous estions dans une caverne, ayant le dos tourné à l'ouverture, & ne voyant point les objets qui passeroient devant l'ambouchure de cette caverne, mais seulement voyant leurs ombres contre un mur, ou contre un Rocher ; il est certain qu'en cet estat nous ne pourrions juger de la figure & des mouvements de ces objets, sinon probablement, par des reflections & par des raisonnemens. Si on aime mieux former la mesme hypothese à l'occasion d'un œil artificiel, on le peut facilement : Supposons que l'on ne puisse voir les objets exposez à cet œil & qu'on en voye seulement les figures qui en sont représentées sur quelque peau qui tiendroit lieu de retine : on pourroit fort bien dire pour lors que l'on ne verroit pas ces objets immédiatement & qu'on n'en pourroit juger que probablement, c'est-à-dire moyennant des preuves & des raisonnemens. C'est ainsi que les Academiens pensoient que nous voyons les choses qui sont hors de nous. Nous ne voyons

pas véritablement ces objets ; mais seulement nous voyons & connoissons les effets qu'ils produisent en nous , & cela nous réduit à avoir besoin de Philosopher pour les connoître , & pour sçavoir ce que nous devons , ou ne devons pas leur attribuer. On peut dire qu'il n'appartient qu'à Dieu de connoître les choses en elles-mêmes , & c'est pour cela que sa connoissance est infailible , au lieu que la nôtre peut manquer ayant besoin de regles & de preuves.

ARTICLE ONZIÈME.

Réponse aux principales Objections.

A Fin de prevenir quelques objections que l'on pourroit faire contre la maniere de Philosopher des Academiciens (je dis la maniere de Philosopher , & non pas la Philosophie , parce qu'ils estoient encor *in ipso limine Philosophiæ*) je remarqueray icy les principales choses qui pourroient venir dans l'esprit de ceux qui n'ont point assez fait de reflexions sur les sentimens de ces Philosophes.

1. OBJECTION. A quoy sert aux Academiciens de chercher des Connoissances nouvelles, s'ils font profession de suspendre leurs jugemens , & de ne point se determiner ?
 REPONSE. On peut chercher des Connoissances nouvelles , mais on ne doit pas penser qu'on en ait trouvé aucune , à moins qu'elle

ne soit évidente ; alors on peut se déterminer , & former un *sentiment* , non pas une Opinion.

2. O B J E C. Ce n'est rien faire que de dire que l'on ne doit se conduire que par démonstration , en matière de science ; à moins qu'on ne fasse connoître comment on peut être assuré d'avoir une bonne démonstration. R E P. C'est toujours refouler une chose qui est de conséquence , car si on se donne la liberté , comme font la plupart des Philosophes de former des Opinions sur toutes choses & de bâtir des systèmes sur des idées obscures & douteuses , il est évident que l'on sera toujours dans la dissention & dans l'erreur. Adjoûtez que l'on ne disconvient pas qu'il ne faille donner le moyen de faire de bonnes démonstrations , mais cela regarde la Logique que l'on traitera en son lieu.

3. O B J E C. Si on suit cette règle, on n'aura pas grand chose à dire , & l'on ne sçaura presque rien. R E P. Au contraire , si on ne la suit pas , il est impossible que l'on sçache aucune chose : car il n'y a point de science sans démonstration. Si donc on se dispense de suivre cette règle , on n'aura que des Opinions , c'est-à-dire , des sentimens douteux , outre que d'ailleurs , il ne faut pas croire que nous ne connoissions , ou que nous ne puissions connoître un grand nombre de Veritez évidentes ; car quand nous aurions que les Mathématiques , nous y trouverions de quoy expliquer toute la Phy-

sique, parce que l'Univers estant une grande Machine, on en peut reduire tous les mouvemens & tous les ressorts aux lois de la Mechanique, *in pondere, numero, & mensura*. Mais ce qui trompe en cela, c'est qu'ordinairement, on regarde les Veritez évidentes, comme si elles n'apportoient aucun profit, parce qu'on les conçoit sans pene, au lieu que ces Veritez enferment une infinité de consequances tres-avantageuses.

4. OBJEC. Il s'ensuivroit que la pluspart des livres seroient inutiles, & on ne liroit pas de gros Volumes qui ont coûté bien du tems. REP. Au contraire, on lira plus de livres, si on philosophe à la maniere des Academiciens, que si on le fait à la maniere des Dogmatistes; Ceux qui suivent Aristote, par exemple, se contentent de lire ses seuls écrits, méprisant ceux des autres Philosophes; au lieu que les Academiciens examinent le *pour* & le *contre*, balançant les raisons opposées, & cherchant par tout quelques connoissances nouvelles. *Omnia videte, quod bonum est tenete.*

5. OBJEC. Il s'ensuivroit que la Theologie ne seroit pas une science. REP. Au contraire, car si les conclusions de Theologie ne sont évidemment contenuës dans les principes de foy, elles sont douteuses & produisent de la dissention & des heresies. La Theologie est une science, dit S. Thomas, qui est subordonnée à la science des bien-heureux, & quoy que les principes de foy ne nous soient pas évidents, comme ils

le sont aux intelligences celestes, du moins il nous doit estre évident que nous n'en tirons que des conséquences infaillibles, & évidemment contenuës dans leurs principes.

6. O B J E C. Si on avoüoit son ignorance franchement, comment est-ce que ceux qui enseignent, conserveroient leur autorité? ils s'attireroient du mépris! R E P. Ils feroient comme les Mathematiciens, & n'enseigneroient que des veritez solides, ce qui leur attireroit de l'estime & du respect. Il n'y a rien de si noble, ny de si recommandable, que de sçavoir mettre un Esprit en possession de quelque verité constante, & de pouvoir dire, je viens de vous instruire pour l'Eternité, vous donnant une connoissance qui ne vous marquera jamais.

7. O B J E C. Les Academiciens deviendroient Dogmatistes, car ils formeroient des dogmes & des propositions déterminées, quand ce ne seroit qu'à l'égard des Mathematiques. R E P. Je n'entends pas par le mot Dogmatistes, ceux qui forment des dogmes autant qu'il est raisonnable d'en former; mais j'entens ceux qui en forment plus qu'il ne faut, & qui decident sur toutes choses, suivant de simples vraysemblances ou probabilitéz douteuses. C'est pour cela que je les appelle plustost *Dogmatistes*, que *Dogmatiques*, quoy que l'un & l'autre de ces mots soient usitez. Voicy comme Ciceron decrit ces Philosophes que je nomme *Dogmatistes*, c'est-à-dire grands faiseurs

de dogmes, qui obsecuti amico cuiquam, aut una alicujus quem audierunt oratione capti, de rebus incognitis judicant, & ad quamcumque disciplinam, quasi tempestate delati, ad eam tanquam ad saxum adhaerescunt: nam quod dicunt omnia se credere ei quem fuisse sapientem, probarem; si id ipsum rudes & indocti judicare potuissent. Statuere enim quis sit sapiens, vel maxime videtur esse sapientis il adjoûte, Sed nescio quomodo plerique errare malunt eamque sententiam quam adamaverunt pugnacissime defendere quam sine pertinacia, quid constantissime dicatur exquirere.

Academica-
rum
questio-
num
lib. 4.

8. OBJEC. Il faudroit rejeter tout ce qui vient de l'Ecole. REP. Non il n'en faudroit rejeter que la presumption. On y apprend les termes & on en peut tirer une idée generale de Philosophie, qui n'est point inutile, quand on s'en sçait bien servir: nous devons à l'Ecole plusieurs veritez considerables, & plusieurs Axiomes qui ont coûté bien des meditations aux Anciens: jusques-là que le mal vient de ce que nous ne penetrons pas assez ce qu'elle a de bon, & non pas de ce qu'elle nous donne de mauvaises choses. Mais comment pourroit-on en deux ans faire autant que les Anciens en vingt ans & en quarante ans? Si on ne peut accorder à la Philosophie tout le tems qu'elle demande, du moins on peut s'abstenir de juger des choses que l'on ne connoît pas suffisamment: d'ailleurs on ne doit pas trouver étrange que l'on travaille à corriger les defauts qui s'introduisent dans les disci-

plines, par tout où regne la multitude : car il ne se peut que les Arts ne degenerent avec le tems. C'est pour cela qu'il est nécessaire de les reparer.

9. OBJEC. Il y a plusieurs Siecles que l'on cherche la verité , & cependant on ne l'a point encor trouvée : à quoy a servy jusqu'icy l'exactitude des Academiciens ? REP. Il n'est pas certain qu'on n'ait jamais trouvé la verité , & quand on ne l'auroit point trouvée , il ne s'enfuivroit pas qu'on ne la pût trouver : les découvertes de nostre Siecle nous apprennent que l'on peut acquerir des connoissances nouvelles. Les Telescopes nous ont donné une Astronomie inconnuë aux Anciens , & les Mycrosopes nous donneront quelque jour une Physique toute nouvelle ; l'Algebre , l'Equilibre des liqueurs , l'Art de naviger , & mille autres productions des derniers tems nous montrent assez qu'on ne doit pas desespérer de decouvrir de nouvelles veritez.

10. OBJEC. Comment peut-on avoir quelque chose de certain de la part des Academiciens , puis qu'ils n'ont rien écrit , ou que s'ils ont écrit quelque chose , cela n'est point venu jusqu'à nous ? REP. Nous avons du moins les Ecrits de Platon , desquels on peut tirer de grandes connoissances : outre cela , on trouvera chez plusieurs bons Auteurs des remarques touchant ces Philosophes qui peuvent donner quelques lumieres , par exemple , chez Ciceron , chez Sextus Empiricus , chez Diogene de Laërce , Chez S. Augustin , &c. & quand on

ne pourroit prouver démonstrativement que les nouveaux Academiciens ont suivy les sentimens de Platon (ce qui n'est qu'un fait historique que l'on n'est pas obligé de démontrer) il faudroit toujours les reduire à l'Ancienne Academie , tant par les Raisons que nous avons aportées , que parce qu'il est certain qu'ils ne doutoient pas des apparences *non tolleban. phanomena* : & que cela suffit non seulement pour les reduire à l'ancienne Academie , mais encor pour y reduire les Pyrrhoniens. Car enfin ces Manieres de Philosopher , ne sont point des Sectes ; mais seulement ce sont des dispositions d'esprit , dans lesquelles on doit entrer par provision & en *chercheant*. Or cela suppose qu'on n'est pas certain qu'il soit impossible de decouvrir ce que l'on cherche , & par consequant , on ne doit pas dire que cela soit impossible : d'ailleurs il ne faut pas se fonder sur ce que Sextus dit d'Arcefilas , parce qu'il n'en parle que par conjecture & d'une maniere douteuse : je ne demande pas qu'on le croie plustost , quand il semble parler en ma faveur. *Si qua fides* , dit-il , *iis qua de eo dicuntur* , *adhibenda est* , *ferunt ipsum prima quidem fronte Pyrrhonium visum* , *vere autem dogmaticum fuisse . . . ac familiaribus suis qui acri ingenio pradii essent Platonis dogmata tradere.*

II. OBJEC. Ils regardoient la suspension du jugement *ἐποχὴν* comme la fin de leur Philosophie. REP. Cela ne peut estre dit de Platon , déjà , ni de Philon , ni d'Aniochus : Sextus le declare p^ositivement ,

Pyrr.
lib. 1.
cap. 33.

j'avoué qu'il le dit, quoy que d'une maniere douteuse, d'Arcefilas; parce que cet Academicien disoit *bona! particulares dubitationes mala! particulares affirmationes*. Ces deux grands mots qui contiennent toute la Philosophie ne renferment que le sentiment de Platon touchant les choses individuelles & singulieres, à l'égard desquelles il ne faut rien assurer, parce que ces choses *semper generantur & numquam sunt*. Au lieu que si Arcefilas avoit voulu avancer une proposition contraire à Platon, il auroit dû dire *bona! generales dubitationes*, ou bien *mala! omnes affirmationes*. Je dis la même chose de Carneades; Ce n'estoit que par provision qu'ils conduisoient dans le doute & c'estoit seulement pour estre mieux disposé à recevoir la connoissance de la verité.

12. OBJEC. Ils ne pouvoient trouver de veritez plus certaines que celles de Mathematique, & cependant ces veritez sont contestées. REP. On ne les conteste que pour les choses qui sont hors de nostre esprit & à *parte rei*, mais pour ce qui regarde la conception de ces veritez, elle est incontestable. Il est certain que les deux costez d'un triangle pris ensemble, composent une ligne plus grande que le troisiéme de ces costez separement, soit qu'il y ait des lignes & des triangles hors de nous, soit qu'il n'y en ait point, d'ailleurs les Academiciens ne pretendoient pas trouver, en matiere de Philosophie, des veritez plus certaines que celle de Geometrie, & je declare que je m'en contenterois.

Enfin l'Auteur auquel je réponds pretend que les Academiciens n'ont enrichi les Sciences d'aucunes decouvertes. Cela est encor une chose de fait , que je ne m'arresteray point à combattre : j'oppose seulement à son Autorité , celle de Ciceron , chez qui l'on trouve ces paroles , *audebo te ab hac Academia nova ad veterem vocare . in qua ut dicere Antiochum audiebas , non ii soli numerantur qui Academici vocantur , Speusippus , Xenocrates , Polemo , Crantor ceterique , c'est-à-dire Arcesilas , Carneades , & les autres , sed etiam Peripatetici veteres , quorum Princeps Aristoteles , quem , excepto Platone , haud scio an recte dixerim Principem Philosophorum , ad eos igitur converte te queso : ex eorum enim scriptis & institutis , cum omnis doctrinaliberatis , omnis historia , omnis sermo elegans sumi potest ; tum varietas est tanta artium , ut nemo sine eo instrumento ad ullam rem illustriorem satis ornatus possit accedere , ab his Oratores , ab his Imperatores , ac rerum publicarum principes extiterunt & ut ad minora veniam , Mathematici , Poëta , Musici , Medici denique ex hac tanquam ex omnium artium officina profecti sunt.* A quoy Ciceron ajoûte , pour faire voir qu'il souscrit à tout ce discours que je viens de rapporter *scis me , idem sentire , Piso ?* Mais pour faire justice à l'Auteur auquel je réponds : il faut remarquer qu'il prend les Academiciens sur le pied de Pyrroniens , & qu'il suit les sentimens vulgaires à l'égard de ces Philosophes. J'ay déjà dit que je ne le blâmois point de ce qu'il a parlé des Academiciens , comme on

Libr. 5.
de finibus.

en parle vulgairement. Pour moy qui entreprends de les deffendre , j'ay cru estre obligé de developper les sentimens qu'on en doit avoir : je souhaite que cela fust pour une Réponse ; Cependant je vois bien que si on a quelque chose à desirer sur cette matiere , c'est la Logique des Academiciens. J'en ay donné un volume en l'année 1673. sous le titre de *dissertations sur la Recherche de la verité , ou sur la Logique des Academiciens*. Quoy que ce volume n'ait point esté exposé en vente , il a esté communiqué à plusieurs Personnes en plusieurs endroits de l'Europe , & peut-estre qu'il est déjà plus commun qu'on ne penie : ce sont les *dissertations* dont j'ay dit un mot au commencement de ma Critique , & c'est pour les éclaircir que j'ay écrit toutes les autres pieces qui sont venuës ensuite , jusqu'à celle-cy. Je connoissois déjà pour lors , l'importance qu'il y a de rétablir cette Logique dont j'ay parlé. Au reste j'avertis que cette Apologie n'est pas contre l'Auteur du livre de *la Recherche de la verité*. Il n'a point attaqué les Academiciens , & il y a peu de chose dans cet Ecrit , dont il ne doive demeurer d'acord. Pour moy je desire que l'on soit persuadé que je parle sincerement , lorsque je dis avec les Academiciens , *Amicus Plato, Amicus Aristoteles, sed magis Amica veritas*.